

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.

Dessin de couverture de P.J. Izabelle illustrant la nouvelle « Nikita Eisenhower Jones ».

9e Année — N° 89 **Avril 1961**

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (TRI. 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,60 *N F ; Maroc,* 184 *F M.*
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 8,70 *N F. Etranger,* 9,90 *N F.*
1 an — — 16,80 *N F. Etranger,* 19,20 *N F.*

Nikita Eisenhower Jones

(*Nikita Eisenhower Jones*)

par ROBERT F. YOUNG

Il est une forme de science-fiction que l'on pourrait presque appeler l'« anti-science-fiction »*. A ce genre se rattachent des œuvres comme* « Le meilleur des mondes » *d'Aldous Huxley,* « 1984 » *de Georges Orwell ou* « Les abeilles de verre » *d'Ernst Jünger. (Le roman d'Orwell a paru en français chez Gallimard et les deux autres chez Plon.)*

Quand ce genre d'ouvrage n'est pas uniquement animé par une haine du progrès, il peut retenir l'attention. C'est le cas chez Bradbury. C'est aussi le cas chez Robert Young. Comme les récits de Bradbury, ceux de Young reposent sur la crainte de l'avenir. Mais cette crainte leur fait à l'un et à l'autre trouver refuge dans la poésie, et c'est ce qui les sauve.

Dans « Nikita Eisenhower Jones », *Young jette une nouvelle lumière sur le thème traité par Sturgeon dans* « L'homme qui a perdu la mer » (1)*. En même temps, il offre un prolongement à ses propres récits mythiques et panthéistes :* « La déesse de granit » *et* « L'ascension de l'arbre » (2)*, où l'homme s'identifiait au gigantisme anthropomorphique de la Nature. Ici, le cycle est bouclé et l'identification est complète : l'homme se confond avec la Nature, il* devient *lui-même un élément de cette Nature.*



Sur Pluton, près du bord méridional de la Grande Plaine de Glace, se trouve une chaîne de montagnes qui évoque un géant couché sur le dos, contemplant éternellement les astres. Elle commence par un massif découpé dont les proéminences, vues contre le ciel clouté d'étoiles, suggèrent un profil humain.

Une brève dépression, comparable à un cou épais, mène à la chaîne proprement dite dont la première grande ondulation ressemble nettement à la section supérieure d'un vaste tronc ; puis la chaîne s'allonge sur cent cinquante kilomètres, descend progressivement vers un plateau figurant l'estomac, et finalement se sépare en deux chaînons, semblables à des cuisses, lesquelles se terminent trois cents kilomètres plus loin, par deux élévations presque identiques en forme de pieds.

Vue d'en haut — disons d'environ 500 kms — la chaîne crée

(1) Voir « *Fiction* » n° 74
(2) Voir n°ˢ 84 et 73

une illusion encore plus forte. On voit une formation anthropomorphe de pics, de crevasses, de cheminées, de rocs, de neige et de glace. Deux chaînes relativement moins grandes, s'écartant presque à angle droit de la chaîne principale, évoquent des bras en croix ; à l'extrémité de chacune, se trouve un dépôt de moraines qui ressemblent extraordinairement à une main d'homme. Le visage est un réseau d'ombres qui changent subtilement à chaque variation de la lumière stellaire.

Cependant Pluton, comme le sait tout écolier, n'est pas une planète montagneuse. Elle possède, il est vrai, d'interminables étendues de mamelons enrobés de glace, qui ont pu être des montagnes — mille années plutoniennes auparavant. Il y a même, dans les régions polaires, des éminences assez hautes pour ressembler à des collines avortées. Mais dans la région de la Grande Plaine de Glace — à l'exception évidemment de la chaîne en question — il n'existe qu'une succession infinie de crêtes glaciaires érodées, souvenirs indubitables des âges très anciens où le vent soufflait, où la neige tombait encore.

Quel événement planétaire créa les Monts du Géant ? C'est là un mystère qui probablement ne sera jamais éclairci. Mais tout mystère qui a engendré des légendes n'est pas vain. Les Monts du Géant ont donné naissance à cent histoires de ce genre (au moins) et chacun peut choisir celle qui lui paraît expliquer au mieux leur véritable origine. Quant à moi, qui suis romantique, je préfère la version romantique — celle que les Retraités de l'Espace racontent au-dessus de leurs trop nombreuses consommations dans chaque bar d'aéroport spatial, depuis Alpha du Centaure 4 jusqu'à Bételgeuse 29. Jusqu'à un certain point, c'est une histoire vraie ; au-delà de ce point, qu'elle soit vraie ou fausse... Je ne suis pas qualifié pour répondre à cette question. Vous jugerez vous-même.

⁂

Il avait le cheveu crépu, il était noir comme l'espace, et son sourire était large comme le monde. A l'âge de douze ans il mesurait un mètre cinquante deux — et il ne dépassa jamais cette taille. Il avait le nez épaté et le front bombé, caractéristiques de sa race, mais dans la ligne presque féminine de ses lèvres, il y avait trace de sensibilité ; et au plus profond de ses yeux bruns sombres, la braise latente de l'intelligence n'attendait qu'une étincelle pour s'animer. Son nom était Nikita Eisenhower Jones.

Malaïta, l'île qui avait vu sa naissance, avait été la dernière des Salomon à accepter la civilisation blanche. A présent ses compatriotes cultivaient des concombres et des haricots au même titre que les ignames et les *kumara,* et collectionnaient les *comic-books* au lieu des têtes. Ils vivaient toujours dans la brousse mais donnaient à leurs rejetons des noms d'hommes blancs et les envoyaient aux écoles des Missions Britanniques de la côte ; ils portaient robes et pantalons à la place des *lava-lava* et parlaient l'anglais au lieu du *bêche-de-mer*.

Dans les écoles, les enfants apprenaient, entre autres, que la Terre était ronde, qu'elle faisait partie des neuf planètes orbitant autour du Soleil, que le Soleil était une étoile, et qu'il y avait dans le cosmos des millions d'autres étoiles sensiblement pareilles, que Dieu avait créé tout cela et que le vieux Kuvi-Kavi qui vivait toujours en brousse, et qui prêchait une version différente de la Genèse, était un menteur de première grandeur. Cependant les enfants continuaient d'écouter la version du vieux Kuvi-Kavi. Ils n'avaient rien contre la version de l'homme blanc : mais le vieux Kuvi-Kavi mettait dans la sienne plus de sel.

Elle donnait à peu près ceci :

Au commencement le monde était eau et le ciel sans lumière. Il y avait deux dieux — Kamikao, dieu de la pluie, et Mourabongou, dieu de la mer — et ils s'entredétestaient cordialement. Finalement Kamikao en eut marre de se promener dans le ciel noir sur son nuage de pluie et il fit sortir la terre de la mer, fit pousser les cocotiers, les ignames et les patates douces sur la terre. Avec une brassée d'obscurité et deux coquillages il créa la Première Marie et lui donna vie en lui soufflant dans la bouche. Puis il fit le Premier Feu, et il y eut la lumière et la chaleur. Pendant ce temps Mourabongou, le dieu de la mer, s'était fâché de l'invasion de son domaine et avait émergé des profondeurs pour livrer bataille à Kamikao. Durant des siècles les deux dieux se battirent à la lueur du Premier Feu et sous le regard de la Première Marie. Enfin le dieu de la mer se fatigua et Kamikao put le vaincre. Il coupa la tête de Mourabongou et cuisit le reste sur le Premier Feu, puis il s'assit pour faire le Premier Festin avec la Première Marie. Quand ils eurent fini de manger, Kamikao ramassa la tête et la lança très haut dans le ciel ; elle devint la lune. Puis il prit le cœur du Premier Feu et le lança encore plus haut : ce fut le soleil. Enfin il éparpilla les braises dans les cieux, et ce furent les étoiles. Peu de temps après, le premier homme naquit du dieu et de la femme, les ambassadeurs des civilisations du XIXe et du XXe siècles furent assurés d'une bonne moisson de main-d'œuvre locale, et au XXIe siècle les champions de la culture occidentale trouvèrent un excellent marché pour les *comic-books* d'occasion.

Nikita Eisenhower avait treize ans quand pour la première fois un *comic* spatial pénétra dans son univers. Ce fut comme Keats ouvrant pour la première fois l'Homère de Chapman. Les rondes planètes gaîment colorées, et les astronefs racés dévoreurs d'immensités, causèrent à son âme mélanésienne un effet jamais éprouvé jusqu'alors ; et il sut que dorénavant il ne serait plus jamais le même. Epouser une Marie et s'installer dans une hutte d'herbe dans la brousse en cultivant les ignames, les patates douces et les piments rouges, et travailler quarante heures par semaine à la fabrique de coprah, c'était peut-être suffisant pour ses compatriotes ; mais pas pour lui. Il voulait les étoiles.

Le *comic* spatial fut le premier d'une longue série. S'en procurer n'offrait plus de problèmes : il y avait alors sur l'île plus de *comic-books* que de noix de coco et, les missionnaires s'étant depuis longtemps résignés

à ne plus donner à leurs indolents pupilles de devoirs à exécuter chez eux, il pouvait consacrer de longs loisirs à la lecture.

Les *comics* étaient pourtant loin d'être la nourriture idéale pour le jeune cerveau bourgeonnant de Nick, et le temps vint où ils ne satisfirent plus sa curiosité, n'excitèrent même plus son imagination : en raison de quoi il se mit à fréquenter la bibliothèque de l'école missionnaire et dévora le contingent limité de littérature astronautique qui se trouvait là. La plus grande partie en était démodée et ne dépassait guère les premiers lancements de satellites, mais l'un des volumes racontait la première expédition russe vers la lune, et son ambition en fut totalement renouvelée.

Au début Malaïta avait représenté tout l'univers dans son esprit : dorénavant l'île n'était qu'une simple parcelle de terre sous ses pieds ; et des planètes de toutes couleurs, de toutes dimensions, tournoyaient autour de sa tête.

Les écoles missionnaires n'enseignaient que les cours élémentaires, et la plupart des indigènes les abandonnaient avant même de les avoir terminés. Mais pas Nick. Les livres qu'il avait lus avaient fait plus qu'enflammer son imagination : ils avaient aussi allumé en lui un tison intellectuel, et le brasier qui s'ensuivit engloutit voracement toutes les branches de science qui se présentèrent à lui. Il brilla comme une nova parmi ses camarades, dans toutes les disciplines à l'exception d'une seule : comme eux il était totalement incapable de prononcer la lettre « X » et lorsqu'il disait des mots tels que « six » et « fixe », on entendait « sikkis » et « fikkis » (1). Remarquant son enthousiasme et ses bonnes notes, le maître d'école lui conseilla vivement de mettre à profit le nouveau programme éducatif du Protectorat Britannique des Iles Salomon, aux termes duquel tout insulaire pouvait poursuivre ses études, tous frais payés, aux Etats-Unis ou en Grande-Bretagne, au choix. Ce que fit Nick ; il passa sans encombre les examens de qualification. Il choisit les Etats-Unis à cause de leur rôle plus actif dans la course à l'espace, et quelques mois plus tard se retrouva au pays de l'Oncle Sam.

Lorsqu'il sortit du collège, il s'était arrangé pour se faire naturaliser. Ceci le disqualifiait automatiquement pour toute aide ultérieure du P.B.I.S., mais il avait décidé qu'afin de poursuivre son plan, le fait d'être résident permanent des Etats-Unis serait tout à son avantage. Sa démarche suivante fut de demander son admission à l'Académie Spatiale Von Braun. Sa taille lui avait déjà causé nombre de mésaventures au collège (l'Américain moyen mesurait à présent un mètre quatre-vingt cinq sous la toise) mais il n'avait jamais envisagé qu'elle pût être un handicap pour devenir pilote de l'espace. Au contraire il avait pensé que cela lui donnerait une position avantageuse. Théoriquement il avait raison ; pratiquement, il avait tort. Le public voulait des héros en échange des impôts, et la conception universelle du héros n'avait pas dévié d'un iota depuis le siècle suivant. Pour être un héros, il fallait être grand. Il fallait

---

(1) Le chiffre 6 s'écrit également *SIX* en anglais, mais la lettre « x » se prononce.

être costaud. Il fallait être beau. Par dessus tout il fallait avoir le genre paternel. Dans ces conditions, pas étonnant que la demande d'admission de Nikita Eisenhower Jones à l'Académie fût rejetée dans un grand éclat de rire. Mais il y a d'autres moyens de pénétrer dans l'espace qu'en devenant pilote ou astronaute. Cela n'était pas le cas à l'origine, évidemment, mais à présent il y avait des bases U.S. sur Ganymède (la 3e lune de Jupiter) et sur Miranda (la 5e lune d'Uranus) ; et les bases nécessitent du personnel. Dans son cœur de Mélanésien Nick savait que, à part un portefeuille bien garni, ce que l'homme blanc préfère à tout, c'est un estomac bien rempli. Aussi devint-il cuisinier. Pas un bon cuisinier. Ni même un excellent cuisinier. Mais un *superbe* cuisinier. Lorsqu'il fit sa demande à l'Agence d'Exploration Planétaire — l'organisme à la fois civil et militaire qui avait remplacé l'Agence Civile de l'Espace — et donna une démonstration de ses prouesses, on rit encore de lui mais on ne le mit pas à la porte et, quelques mois plus tard, l'A.E.P. le nomma à la base de Miranda où, selon les rumeurs, un événement important allait bientôt se produire — c'est-à-dire la liaison avec Pluton.

Selon l'article 20 du Code Interplanétaire rédigé par l'O.N.U. à la fin du XXe siècle, la première nation qui plantait son pavillon sur une planète (ladite opération devant être de préférence accomplie de main d'homme, plutôt que par un robot) prenait automatiquement possession de cette planète et de tous ses satellites. Lorsqu'il s'agissait d'un satellite, le système planétaire entier pouvait être annexé à l'exception bien sûr du système Terre-Lune. L'Union Soviétique avait depuis longtemps planté son étendard sur la Lune, et avait construit une immense base lunaire. Après la mise en vigueur du code, les Etats-Unis firent un coup de maître : dépassant la Lune, Mars et la ceinture d'astéroïdes, ils plantèrent leur pavillon et installèrent une base sur Ganymède, et ils acquérirent ainsi la possession de tout le système jovien. Un « atterrissage » russe sur Encelade, la deuxième lune de Saturne, s'ensuivit bientôt, à son tour suivi par l'établissement d'une base U.S. sur Miranda. Du point de vue stratégique, la base de Miranda était la meilleure de toutes car le système uranien, étant le septième à partir du soleil, se trouvait sensiblement à mi-chemin entre la Terre et Pluton (du moins lorsque l'opposition était favorable) et bien que Pluton, étant donné le plan de l'écliptique, ne diminuait pas considérablement la distance vers les autres étoiles, la nation qui l'atteindrait la première serait psychologiquement gagnante dans la course du système solaire.

La base de Miranda, estimait Nick Eisenhower Jones, n'était pas précisément ce qu'il avait eu dans l'idée le jour où il avait reposé près de lui le *comic-spatial* et regardé à travers le feuillage d'un banian le ciel devenu tout à coup immense. La base était enfermée sous un immense dôme transparent pressurisé, et comportait l'usine à oxygénation, les ateliers, les logements, la cuisine-bar-salle-à-manger, et la réserve. A un point du périmètre du dôme s'élevait la tour étanche et, à quelques

centaines de mètres de la tour, l'*Espérance* pointait son fier museau vers le sombre ciel parsemé d'étoiles.

Mais la base n'était qu'en partie responsable du manque d'enthousiasme de Nick. Il était surtout provoqué par le sentiment de frustration qui le rongeait chaque fois qu'il contemplait les étoiles à travers le dôme. Nick avait éprouvé cette sensation la première fois qu'il avait vu l'énorme masse de Jupiter par le hublot de la navette spatiale, et l'avait de nouveau éprouvée — de façon encore plus poignante — lorsqu'il avait entrevu Saturne, argentée et magnifique dans son anneau sur le fond noir des immensités. Et chaque fois que la rotation de Miranda permettait de voir l'extraordinaire Uranus, cette sensation l'oppressait tellement qu'il devait détourner les yeux. Il ne comprenait pas la raison de cette frustration, mais il comprenait au moins une chose : être un simple rouage dans la conquête de l'espace ne lui suffisait pas...

Il lui *fallait* être le conquérant.

⁂

Sa journée débutait à 3 heures : il se levait pour préparer le repas du matin. A 6 heures, son travail à la cuisine étant accompli, il se joignait aux préposés à l'entretien de l'*Espérance*, avec le rôle officieux de grouillot ; il leur passait outils et matériel, souriait avec bonne humeur à leurs perpétuelles moqueries sur sa taille, et enregistrait religieusement le moindre de leurs gestes. A 11 heures il retournait à la cuisine et préparait le repas de midi ; à 14 heures il rejoignait l'équipe d'entretien jusqu'à 17 heures. Le repas du soir avait lieu à 18 h. 30. Généralement il lui fallait encore une heure pour nettoyer et l'on peut croire qu'ensuite sa journée était terminée. Ce n'était pas le cas. Il lui restait à remplir ses fonctions de barman.

Le bar était un accessoire purement moral. Pour lui donner corps Nick repliait simplement les sièges d'aluminium et les empilait dans un angle de la salle à manger, puis il élevait la table à une hauteur d'un mètre cinquante et l'alignait près d'un mur, se réservant un passage suffisant pour évoluer. Enfin il allait à la cambuse, déverrouillait le coffre à liqueurs, et ramenait la ration de la soirée.

A part Nick, quatorze hommes vivaient à la base : le Colonel Dennison, qui avait le commandement ; l'équipe d'entretien de l'astronef, composée de quatre hommes ; et le Capitaine Cohill, pilote de l'*Espérance*. Deux d'entre eux (Blake et Barnaby) étaient anti-alcooliques et chacun cherchait à se concilier leurs faveurs. Mais c'était le capitaine Cohill qui avait leurs préférences, car, peu avant que fût fixée la date du Grand Jour, il leur avait promis des « souvenirs » de Pluton — s'il en revenait.

Habituellement le Colonel Dennison passait la soirée debout à une extrémité du bar, et le capitaine Cohill avait mis au point un système à son intention. D'abord, tournant le dos au Colonel, il se tenait près de Blake, et ce dernier commandait les deux rasades de whisky qui étaient

la dose journalière à laquelle chacun avait droit. Peu après les deux hommes sortaient, et le verre de Blake restait sur le comptoir, vidé jusqu'à la dernière goutte. Environ une demi-heure plus tard, le Capitaine Cohill revenait avec Barnaby et le processus se renouvelait. Enfin Cohill revenait juste avant la fermeture — généralement après le départ de tous les autres — et commandait *sa propre* ration. Lorsqu'il avait fini de boire, il était prêt — même s'il n'était pas consentant — à se coucher.

Dès le début il avait partagé une chaude camaraderie avec Nick ; il l'appelait Gardien des Clés d'Or, Noble Bushman au Cœur d'Or et Roi Salomon des Voies Sidérales, selon son humeur du moment ; il avait demandé à Nick de ne jamais révéler sa ruse au Colonel Dennison. Ils échangeaient d'intéressants bavardages à chaque troisième visite nocturne du capitaine. Ils ne manquaient jamais de sujets de conversation : les réminiscences du capitaine Cohill concernant ses diverses petites amies eussent en elles-mêmes suffi à égayer perpétuellement le bar et, en plus de ces réminiscences, il y avait les incessantes questions de Nick sur l'*Espérance*, dont le Capitaine Cohill connaissait la morphologie presque aussi bien que celle de ses petites amies.

La curiosité de Nick vis-à-vis de l'astronef était insatiable.

— « Le grand avion pour blanc, » dit-il un soir, (invariablement, lorsqu'il conversait avec les hommes de la base, il employait le bêche-de-mer ; car il savait par instinct que, s'ils avaient su qu'il parlait mieux qu'eux l'anglais — à l'exception de ses X — il eût perdu sa popularité), « le grand avion pour blanc, comment tu faiser marcher lui ? » (1)

Cohill fit tourner — ou tenta de le faire — l'ultime larme de *rye* dans le fond de son gobelet.

— « On ne le fait pas marcher, » dit-il, « on le suit simplement dans son vol. »

— « Tu faiser pas marcher lui ? »

— « Oh ! évidemment, il faut le faire démarrer. C'est-à-dire, » rectifia Cohill, « qu'il faut lui dire ce qu'il doit faire. Tu mets dans son servo-moteur une petite carte perforée avant le décollage, et une autre au moment du retour. Elles sont préparées à l'avance. » Il soupira. « Un gosse pourrait le faire. Même *toi* tu le pourrais. »

Nick sourit. Il alla dans la cuisine, et revint quelques instants plus tard avec un bidon de whisky. Il le posa sur le bar, l'ouvrit. Incrédule, Cohill le regarda remplir le verre à ras bord.

— « Toi buver lui, » dit Nick.

Les doigts de Cohill saisirent le verre et le portèrent à ses lèvres.

— « Noble Gardien des Clés d'Or, je te salue, » fit-il, et il engloutit la dose.

Nick lui en versa une autre.

---

(1) Le bêche-de-mer, jargon composé d'un mélange de mots anglais et de mots malais, est parlé dans les îles des mers du Sud. Il est difficile d'en donner une équivalence en français, sinon sous la forme approximative d'une sorte de petit nègre

— « Ton la tête y connaisser pas tout, » dit-il, « y connaisser la ration pour Blake et y connaisser la ration pour Barnaby. Y pas connaisser la ration pour Nikita. »

Cohill se frappa le milieu du front.

— « Que je sois pendu ! » dit-il « Mais c'est vrai que tu as droit à une ration, puisque tu fais partie de l'équipe. Et tu l'as économisée tout ce temps... Tu l'as économisée *pour moi !* » Son visage devint radieux — son nez, plus particulièrement.

« Roi Salomon des Voies Sidérales, je te salue ! » dit-il, et il engloutit la deuxième ration.

Nick en reversa une troisième, puis rangea le bidon dans le coffre qu'il verrouilla.

— « Le soleil y revenir encore souvent, » dit-il en revenant.

Cohill hocha tristement la tête.

— « Pas si souvent, » fit-il. « Pas pour moi, en tout cas. » Comme Nick le regardait d'un air interrogateur, il livra son secret, espérant qu'il en tirerait un autre verre : « Je décolle après-demain, » dit-il. « A 4 heures 30 pour être exact. » Etant donné que le Colonel Dennison devait annoncer la nouvelle le lendemain, et qu'elle ne surprendrait guère les hommes, l'infraction au règlement n'était que mineure.

Nick ne fut guère surpris non plus, mais il ne céda pas. Il ne retourna pas non plus à la cambuse et n'en ramena pas le bidon de whisky.

Cohill soupira :

— « Et je te croyais mon ami, » fit-il.

— « Nikita il êter ton ami, » dit Nick. « Tu venir au bar après que le soleil il êter coucher un peu longtemps demain. »

Cohill rayonna.

— « Roi Chalomon, je te chalue, » dit-il, et il s'enfonça en titubant dans la nuit.

Le sourire de Nick ne diminua pas. Peut-être même s'élargit-il. Avant de se coucher (il dormait dans une petite pièce près de la cuisine), il sortit pour contempler les étoiles. Pluton n'était qu'un brimborion lumineux gros comme un moucheron, près de l'horizon : mais pour Nick, il était magnifique et étincelant comme un diamant...

Au bout d'un moment il rentra, s'allongea sur sa couchette, ferma les yeux, et tenta de dormir.

***

Le lendemain soir, le bar fut plein sans arrêt. Chacun voulait fêter le capitaine Cohill et lui souhaiter bonne chance et, dans le courant de la soirée, chacun le fit, y compris le colonel Dennison. Mais, par malheur pour Cohill, le colonel ne s'écarta pas une seule fois de lui, et il fut limité à sa propre ration, dont il avait liquidé les deux doses dès les cinq premières secondes. Durant le reste de la soirée, il n'arrêta pas de surveiller la pendule en se pourléchant les lèvres.

Le colonel Dennison s'attarda après le départ de tous les autres ; juste avant de partir il vint serrer la main de Cohill, plaçant son autre main sur l'épaule du capitaine.

— « Votre mission est pleine de périls, » fit-il pompeusement. « Mais sachez qu'ici à la base, nous qui ne ferons qu'attendre, nous serons avec vous par l'esprit sinon par le corps et que, lorsque vous planterez le drapeau, nos mains seront avec les vôtres sur la hampe. Bon voyage, capitaine ; bonne chance ! »

Après son départ, Nick réduisit l'éclairage ; Cohill était à une extrémité du bar, fixant son verre vide depuis des heures. Lorsqu'il leva les yeux, Nick lut la peur sans voiles, et son sourire se fit vaste. Il courut à la cuisine et, lorsqu'il revint, il portait cette fois deux bidons de whisky.

La main de Cohill tremblait tandis qu'il engloutissait les trois premiers verres ; après quoi elle se raffermit, et la peur s'effaça partiellement de son regard. Il parut plus enclin qu'habituellement à parler de ses conquêtes féminines, ce à quoi Nick, loin de s'y opposer, l'encouragea. Il parla longuement d'une infirmière rousse qu'il avait rencontrée à sa dernière permission.

— « Bien remplie, par Dieu ! » dit-il. « Remplie comme un astronef. Et belle comme l'espace. Cheveux couleur de Mars ; yeux bleus comme la ceinture d'Orion ; peau dorée comme le soleil... Après, cependant, elle était comme toutes les autres. » Il contempla son verre vide que Nick remplit de nouveau. « Drôle... » poursuivit Cohill. « Dès que c'est fait, elles changent. Elle ne valent plus rien. » Il avala la dose. « C'était pareil avec Iphigénie. »

Nick ne fit aucun commentaire, mais l'étonnement dut paraître dans ses yeux marrons.

« La première fusée où j'ai volé seul, » expliqua Cohill. « Grande, gracieuse, délicate — bien plus attirante qu'une vraie femme. Mille fois plus noble. Et pourtant dès qu'elle m'eut donné ce que je voulais, je me suis aperçu que tout compte fait je ne la désirais pas réellement. Je voulais autre chose, je ne sais quoi, et je l'ai haïe de ne pas me l'avoir donné. Drôle... » répéta-t-il.

Nick le regarda attentivement, remplit encore son verre, mais ne dit toujours rien. « Je les hais toutes, » fit Cohill en vidant les doses. « Elles sont toutes pareilles, toutes ! » Il leva les yeux vers l'épais vitrage derrière le bar, et regarda la distante silhouette de l'*Espérance*. « Toi aussi, je te hais ! » hurla-t-il soudain en lançant son verre contre la fenêtre.

Le verre s'émietta, tomba au sol. Imperturbable, Nick en produisit un autre, le posa sur le bar et le remplit. Le geste de Cohill avait été plus révélateur qu'un millier de paroles. Il ne buvait pas parce qu'il craignait la mort — il buvait parce qu'il la désirait et ne pouvait l'obtenir. Il était devenu pilote parce qu'il souhaitait mourir et tentait de se persuader que ce qu'il voulait réellement, c'était les étoiles.

Subitement Nick se demanda pourquoi lui aussi voulait réellement les étoiles...

L'éclat de Cohill semblait avoir calmé ce dernier. Il porta le nouveau gobelet à ses lèvres.

— « O Gardien des Clés d'Or, je te chalue, » fit-il, et il avala le whisky.

Nick sourit et remplit encore le verre.

— « Le grand patron colonel, » dit-il, « il diser au revoir quand le soleil il va monter ? »

— « Finis, les adieux. Demain matin, j'irai à l'appareil quand l'ordonnanche me réveillera. Le colonel et tous les hommes cheront autour pour voir le départ. »

— « Le grand patron colonel, il diser au revoir dans la radio ? »

Cohill secoua encore la tête.

— « Non. Je compte simplement les dix dernières checondes pour qu'ils sachent que tout va bien. Ch'est tout. »

Nick se détendit — pas visiblement, mais au fond de lui-même, là où le poignait le nœud d'angoisse. C'était un point qui l'avait inquiété : une combinaison spatiale camoufle vos caractéristiques physiques, mais la radio n'en fait pas de même pour votre voix. Une conversation radiophonique, si brève fût-elle, eût pu le trahir ; mais compter de dix à zéro à la suite de quelqu'un, cela ne lui attirerait sûrement pas d'ennuis.

Il versa une autre rasade à Cohill.

— « Cher brave vieux Roi Chalomon, » dit Cohill en buvant.

Nick continua de verser, Cohill continua de boire. Ce type avait une immense capacité d'absorption.

Un demi-bidon plus tard, c'était terminé, et le capitaine ronflait paisiblement sur le plancher. Nick le ligota expertement, lui fixa solidement un chiffon dans la bouche et le traîna à la cambuse. Plié en deux, il entrait parfaitement dans le bac à farine. Evitant la sentinelle, Nick traversa le terrain et pénétra dans le logis de Cohill. La combinaison spatiale de Cohill était accrochée contre une paroi. Il vérifia les compteurs et les connections, puis l'essaya. Il vit qu'en bourrant les pieds avec divers vêtements de Cohill, le costume lui convenait assez bien. Otant la combinaison, il l'étendit sur le lit ; puis armé d'une longue corde, s'accroupit pour attendre la venue de l'ordonnance.

✣

— « Ah ! le voici, » dit le colonel Dennison. « Juste à l'heure. »

Dans la tour, les autres hommes suivirent son regard. Sur terre quatre heures trente eussent représenté l'aube, mais sur Miranda l'aube était une notion inconnue ; et la silhouette en costume spatial qui s'avançait lentement vers le sas n'était guère plus qu'une tache fantomatique.

— « Il paraît assez insignifiant, n'est-ce pas, mon colonel ? » dit Barnaby.

— « L'homme est un être insignifiant lorsqu'on prend sa seule taille comme critère, » fit le colonel. « Mais si l'on prend son imagination, il est plus grand que le cosmos. » Le colonel croyait encore que la civilisation était merveilleuse.

— « C'est vrai, mon colonel, » dit Barnaby.

La silhouette engoncée était présentement cachée dans le sas. Lorsqu'un instant plus tard elle sortit au pied de la tour de contrôle, elle agita maladroitement un bras en signe d'adieu aux hommes qui la regardaient d'en haut. Puis elle commença lentement à traverser l'étendue glacée, en direction de l'*Espérance*.

Le colonel Dennison devint nerveux. Il savait, bien sûr, qu'il fallait marcher lentement, en raison de la faible gravité de Miranda, mais il lui semblait que Cohill exagérait. On eût dit que la petite silhouette malhabile n'atteindrait jamais l'astronef ; mais elle y parvint finalement. Lentement, elle se mit à gravir l'échelle métallique.

L'officier en charge porta le micro à ses lèvres.

— « Zéro plus dix minutes. »

Cohill aurait dû être à ce moment dans l'appareil, en train de s'attacher au siège du pilote, mais la petite silhouette n'était qu'au milieu de l'échelle. Le colonel résista à l'impulsion d'empoigner le micro et de crier : « Dépêchez-vous, cré Bon Dieu ! » Pour se rassurer, il se dit qu'ils avaient tout leur temps. Les horaires de lancement étaient toujours établis en tenant compte de délais imprévus. Mais quand même !...

Il fut soulagé lorsque la silhouette disparut enfin dans le sas de l'Espérance.

« Zéro plus cinq minutes, » annonça l'officier.

Tout le temps nécessaire, se rassura encore le colonel. Après tout, Cohill était un pilote expérimenté et savait ce qu'il faisait. Un bon soldat, sur qui l'on pouvait compter. Il buvait, c'est vrai, mais un grand nombre de pilotes buvaient. Quoique... Cohill exagérait parfois...

« Zéro plus quatre minutes. »

Par exemple cette façon de boire les rations de Barnaby et de Blake. Le colonel savait ce qui se passait, mais n'avait rien dit, car il trouvait qu'un homme ayant les responsabilités de Cohill avait besoin d'un verre ou deux supplémentaires...

« Zéro plus trois minutes. »

Le colonel avait veillé à ne pas faire voir qu'il *savait*. Voilà le genre de chef qu'il était. Compréhensif. Aimable.

« Zéro plus deux minutes. »

Magnanime. La plupart des chefs auraient pris des sanctions. Mais pas lui. Lui, Dennison, il comprenait les hommes. Il savait *quand* il devait voir et *quand* il devait détourner les yeux. Il savait...

« Zéro plus une minute... cinquante-neuf secondes... »

Il savait que les deux objectifs principaux des pilotes, hors du service, étaient les femmes et le whisky, et qu'en les privant des deux, on s'attirait des ennuis. Le colonel se redressa un peu plus...

« Zéro plus dix secondes. »

Il attendit avidement la voix de Cohill. Elle suivit aussitôt celle de l'officier : « Dix secondes. » Pour quelque raison, elle semblait tendue et peu naturelle.

— « Neuf. »

— « Neuf. »

(Et légèrement gutturale, aussi.)

— « Huit. »

— « Huit. »

(Cohill aurait-il bu ?)

— « Sept. »

— « Sept. »

(Impossible !)

— « Six. »

— « Sikkis. »

(Drôle de façon de dire « 6 » !)

— « Cinq. »

— « Cinq. »

(Où avait-il déjà entendu cette horrible prononciation ?)

— « Quatre. »

— « Quatre. »

(Fébrilement, le colonel fouilla sa mémoire.)

— « Trois. »

— « Trois. »

(Soudain il se souvint : l'autre soir il avait demandé au boy du mess combien il restait de boîtes de café...)

— « Deux. »

— « Deux. »

(Et le boy avait répondu : « Sikkis... »

— « Un. »

— « Un. »

(Bon Dieu !)

— « Zéro. »

— « Zéro. »

— « Arrêtez ! » hurla le colonel, mais il était trop tard. L'*Espérance* était déjà devenue une étoile.

⁂

En plein vol, un spationef est pareil à un navire peint, flottant sur un océan peint. Il n'y a nulle part de mouvement perceptible. Les étoiles, et les immensités qui les séparent, forment la face interne d'une sphère gigantesque ; et au centre exact de la sphère se trouve l'appareil, semblable à une étincelante aiguille immobile, suivi d'un fin sillage brillant.

Au cœur de l'astronef est assis le pilote. Jour après jour. Semaine après semaine. Il n'a aucun rôle. Il est, en fait, un passager. Un porte-

drapeau. La coupe renversée du périscope entoure sa tête au niveau des yeux, et sur cette surface transparente il peut voir l'infini. Mais il ne peut rien faire — que le regarder. Le périscope est en réalité un bonnet d'âne ; un bonnet d'âne beaucoup trop grand qui a glissé jusqu'à ses yeux, et qu'il n'a nulle envie de redresser. Et le siège de pilote est le tabouret du cancre, autour duquel les élèves mécaniques font leurs devoirs sous la direction de l'instituteur mécanique.

L'homme, en l'occurence, était un petit homme noir qui avait un jour lu un *comic-book* à l'ombre d'un banian, et depuis lors n'avait plus jamais été le même. Son nom était Nikita Eisenhower Jones...

Après avoir quitté Miranda, Nick brancha la radio, le temps d'informer la base qu'on trouverait le capitaine Cohill dans le bac à farine, et l'ordonnance dans le placard de Cohill, puis il la débrancha, coupant ainsi le colonel en pleine crise de fureur ; après quoi il s'assit confortablement pour profiter du voyage. Au début Pluton était jaune pâle mais, à mesure que les semaines passaient, elle devint graduellement d'un bleu vif.

Avec avidité il la regardait grandir sur la face interne du bonnet d'âne. Ce n'était pas une grosse planète — ce n'était en fait qu'une lune transfuge — mais sans autre élément de comparaison que les étoiles distantes, elle semblait plus grande que Saturne, plus grande même que Jupiter. Elle n'avait pas d'anneaux brillants, pas de traînées rouges, c'est vrai ; mais elle était magnifique à sa manière et, tandis qu'il regardait, sa beauté augmentait sans cesse ; et le sentiment de frustration qu'il avait si longtemps éprouvé faisait place à un sentiment de fierté.

Pourquoi de fierté ? Il se le demanda — et de nouveau il se demanda pourquoi il voulait réellement les étoiles. Pour Cohill, elles représentaient la mort. Que signifiaient-elles pour *lui,* au fond de ce subconscient où se cachait son véritable *moi* ?

Il secoua la tête. Il ne savait pas.

Lorsqu'il se produisit enfin, le retournement le prit tout à fait par surprise.

Pendant une période, il s'y était vaguement préparé, mais son esprit avait tellement été absorbé par la sphère bleuâtre qui enflait en sa direction, qu'il avait fini par n'y plus penser. Un moment, il ne comprit pas où avait disparu la planète, et la panique l'atteignit ; puis, se souvenant, il fit tourner le miroir et regarda s'élancer les jets incandescents des fusées de freinage, et les plaques de glace à moitié fondue qui explosaient sur la surface. De nouveau, il s'absorba dans sa contemplation, et ne remarqua les éclats rouges du signal d'alarme, et la sonnerie persistante de la cloche, que lorsqu'il fut trop tard. Mais, de toute manière, peut-être n'aurait-il pas eu le temps d'abaisser la troisième béquille, laquelle n'avait pas obéi aux impulsions du cerveau de l'*Espérance*.

L'écrasement ne fut pas spectaculaire. Mais il fut très efficace en ce

qui concernait l'anéantissement de ses espoirs de retour sur Miranda. *L'Espérance* tomba sur le côté ; l'impact ouvrit à la fois la porte intérieure et la porte extérieure. Entendant le sifflement de l'air qui s'échappait, Nick enfila rapidement le costume spatial de Cohill. Il eut à peine le temps de clore le casque avant que l'astronef devienne un local sous vide, à la température moyenne de — 180° centigrades.

Il essaya d'abord la radio, et la trouva hors d'usage. Puis, pendant un long moment, il fut incapable de penser. Finalement il prit le drapeau et réussit à l'emporter hors du sas. A quelque distance de l'appareil il maintint la base de la hampe contre la glace et brancha le petit moteur qui propulsait les racines. Les racines d'acier pénétrèrent dans la glace, s'étendirent, et le mât d'acier, avec son étendard de métal souple, devinrent un nouveau trait du paysage plutonien.

Nick leva alors les yeux — et vit la plaine. Il se retourna — et vit la plaine. Il se retourna encore, puis encore, et chaque fois il vit la vaste immensité étincelante qui s'éloignait, vague glacée après vague glacée, vers les noirs confins de l'espace semé d'étoiles.

Il baissa les yeux et revint à l'astronef, dans l'intention d'y rentrer. Mais en son absence l'appareil s'était encore enfoncé, et le sas s'était refermé. Il essaya de le rouvrir mais le bouton de contact était « mort » — aussi mort que Nick le serait bientôt.

Se détournant, il se mit à marcher dans la plaine. Il ne voulait pas aller très loin, mais il ne pensait pas très clairement et parcourut un demi-kilomètre avant de s'arrêter et de regarder en arrière. Ses yeux stupéfaits ne virent que le néant. Un néant à l'éclat bleu. L'astronef et le drapeau s'étaient tous deux fondus dans le paysage.

Il repartit dans la direction dont il pensait venir. Une demi-heure passa, et la plaine à l'éclat bleu resta inchangée. Il changea de direction. Sans résultat. L'appareil et le drapeau étaient perdus. Il haussa les épaules. C'était sans importance. Il ne reverrait jamais Miranda, quoi qu'il advienne. Ni Malaïta.

Il continua de marcher. Son appareil de chauffage ne fonctionnait pas très bien, et il sentait le froid pénétrer lentement dans ses membres. Cela non plus n'importait pas : il ne restait que deux heures d'oxygène dans le réservoir et, si le froid ne le tuait pas, ce serait l'asphyxie. Au bout d'un moment il se mit à songer que Pluton était peut-être habitée. Il y avait peut-être même des cités. Peut-être en trouverait-il une en cherchant assez longtemps. Il fut très surpris en arrivant dans la jungle de Malaïta — cela ne faisait aucun doute. Mais que faisait-elle sur Pluton ? Il ne pouvait l'imaginer. Il s'y plongea avidement et les arbres familiers, rassurants, s'élevèrent autour de lui. Il fut submergé de joie en arrivant au carré d'ignames, tomba à genoux et se mit à creuser avec les mains dans le riche terreau noir.

Puis, le temps passant, il eut mal aux doigts ; et, les levant devant ses yeux, il fut surpris de les voir encaqués dans d'épais gants rigides. Alors

le carré d'ignames s'évanouit ainsi que les arbres, et la plaine reparut avec son éclat bleu et maléfique, sous la lumière des étoiles glacées.



Il s'allongea sur le dos et regarda les étoiles. Il était extrêmement las. L'une des étoiles était peut-être le soleil, mais il n'avait aucune idée de laquelle. Le cœur du Premier Feu que Kamikao, des millénaires auparavant, avait lancé dans le ciel. Il sourit faiblement. La cosmogonie du vieux Kuvi-Kavi avait bigrement besoin d'être revisée. Elle expliquait la lune, le soleil et les étoiles, mais les planètes ? De *qui* étaient-elles les têtes ?

Et soudainement Nikita Eisenhower Jones comprit — dans l'ultime moment de lucidité qui lui fut accordé — pourquoi il avait voulu les étoiles.

Il eût ri s'il en avait eu la force. Quelle ironie en vérité. Et cela prouvait une fois pour toutes que l'essence même de l'homme — quelles que fussent sa croyance ou sa pigmentation — n'avait pas changé depuis que le premier primate était descendu des arbres et avait établi sa résidence dans une caverne ; que, si les aspirations de l'homme semblaient extérieurement très nobles, elles n'étaient pas essentiellement différentes des égoïstes ambitions de ses ancêtres.

Mais peut-être le temps viendrait-il où il s'élèverait au-dessus de lui-même, et agirait pour de plus nobles motifs. La conquête du système solaire faisait partie du viaduc qui ferait un jour la liaison avec les autres systèmes ; lorsque le viaduc serait un produit fini, l'homme aussi serait peut-être un produit fini...



A présent il se sentait très à l'aise et bien au chaud, si l'on peut nommer chaleur l'engourdissement. Mais le moment de lucidité était passé. *Quel nom toi va me donner, patron Bon Dieu ? dit-il. Quel nom toi va me donner ? Grand patron soleil lui êter trop loin. Kaï-Kaï y pas s'arrêter...*

Autour de lui la plaine s'étendait jusqu'à la mer sombre et silencieuse de l'espace, et au-dessus de lui les étoiles jetaient leur éclat froid. Il leva les bras dans un dernier sursaut d'énergie, tenta de les toucher... Ce faisant il sentit le sol vibrer sous son dos. Lentement la plaine, la glace, le roc lui-même devenaient partie intégrante et glacée de lui-même. Il vit les masses montagneuses de ses épaules, d'un bleu éclatant, s'étirer dans les pâles lointains, et il prit conscience du poids écrasant, froid, de son immense corps bleuâtre. Il sentit l'haleine terrible du zéro absolu s'avancer et étreindre son visage de Géant.

Ainsi étendu, il devint l'humanité — l'humanité qui, dans un sursaut d'agonie, tentait de se rapprocher des étoiles et de toucher, de ses doigts raidis, leur cruelle lumière glacée. *(Traduit par P.J. Izabelle.)*

Le visiteur

par MARCEL BATTIN

Tranquillement et sans tapage, Marcel Battin poursuit l'édification d'une œuvre frappante, consacrée à une suite de tableaux plus ou moins sombres des temps futurs. Voici la dernière en date de ces évocations. (1)



Il fait encore un peu jour, vieillards mes frères, et il s'écoulera encore pas mal d'heures avant que les premières étoiles ne se lèvent. Nul d'entre vous n'a sommeil, je présume ? A nos âges, on n'est pas des couche-tôt. Alors, si vous le permettez, et pour meubler le temps qui nous sépare de notre coucher, je vais vous conter l'histoire du Visiteur.

Quoi, je l'ai racontée cent fois ? Et après ? Il n'est jamais inutile de trop raconter les bonnes choses. Vous me faites l'honneur de m'écouter, oui, impies que vous êtes ? Tu entends, Léonard-des-Gustave-Langlois, vieux radoteur ? Si tu voulais bien cesser de te parler à toi-même, que chacun puisse m'entendre... Bon. Je commence.

C'était un soir d'hiver et nous étions sur la fin de notre souper, moi, maman (gardez son âme, grands Saints du Paradis !) et les deux petits, quand il apparut à nos yeux. Oui, *apparut* est le mot propre : un moment avant il n'était pas là, et voilà, tout d'un coup il était là. Comme ça, sans transition, sans qu'il eût franchi la porte ou fût passé par un quelconque orifice. Une véritable apparition, vieillards mes frères. C'est comme je vous le dis.

Cesse tes ricanements imbéciles, Auguste-des-Jean-Baudu. Non, je ne suis pas gâteux. J'ai conservé, à huit fois les-doigts-de-mes-deux-mains-d'années d'âge, tout mon bon sens et toute ma lucidité, et vous le savez bien, vous tous, qui avez reconduit cette année encore mon mandat de Chef du Clan des Anciens. Qui mieux que moi saurait nous défendre contre la rapacité des jeunes générations, obtenir d'elles un minimum de respect et de considération, exiger à chaque récolte une quantité de patates suffisante pour nous permettre d'attendre sans trop d'impatience que le Seigneur voulût bien nous rappeler à lui ? Toi, Anselme-des-Jules-Palaprat ? Toi, Honoré-des-Constant-Subervielle ? Toi, Amédée-des-Hippolyte-Amiel ? Si l'un de vous s'estime plus compétent et plus viril que moi, qu'il s'avance et qu'on mette sa candidature aux voix. Je suis prêt

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Un jour comme les autres* » (n° 58); « *Mission à Versailles* » (n° 61); « *Fond sonore* » (numéro spécial 1959); « *Le lépreux* » (n° 71); « *Les condamnés* » (numéro spécial 1960).

à lui céder à l'instant mon bâton d'autorité. Il n'y a pas d'amateur ? Bon, alors faites-moi l'honneur de cesser vos murmures désobligeants, et de me croire. Je continue.

Oui, moi, Antoine-des-Léon-Lafforgue, j'affirme hautement que ce que je vais dire est l'expression de la stricte vérité. Et si maman était encore en vie, elle vous dirait la chose tout comme je vais vous la dire, sans y ajouter ou en retrancher quoi que ce soit. Croix de bois croix de fer, si je mens je vais en Enfer.

Je me souviens de tout comme si cela s'était passé hier au soir : forcément, une chose pareille ne peut pas s'oublier, même en y mettant de la bonne volonté. Malgré que quatre fois les-doigts-de-mes-deux-mains d'années se soient écoulées depuis l'événement, tout est parfaitement net dans mon souvenir, tout, jusqu'au détail le plus infime.

Je me rappelle fort bien, tenez, qu'il n'y avait pas de lune ce soir-là. Aussi, bien que ceux du village d'En-Haut nous aient fait dire, par leur troqueur, qu'il y avait un garou qui rôdait dans les environs (ceux du foyer des Germain-Larrieu, qui habitaient la hutte la plus proche de la forêt, au midi, l'avaient entendu hurler plusieurs nuits consécutives), je n'avais pas jugé utile de mettre la barre de renfort à la porte. Chacun sait que les loups-garous ne se manifestent pas les nuits sans lune. D'autre part, il n'y avait pas de voleurs chez nous, à cette époque-là, vous vous en souvenez ? C'est bien différent aujourd'hui, hélas, avec tous ces jeunes sans moralité et sans religion !

Donc nous étions encore à table, ainsi que je vous le disais, moi, maman et les deux petits. Mon cadet était en train de récupérer les dernières bribes de ragoût dans sa pierre-à-soupe, en la grattant avec son silex-à-manger ; mon aîné, qui avalait son manger gloutonnement et avait toujours fini longtemps avant tout le monde, était déjà debout, à demi endormi, à ânonner sa prière du soir avant d'aller se coucher.

Tenez, un détail que je me rappelle aussi fort bien : nous avions ce soir-là à souper du ragoût de blé avec une patate chacun, comme d'habitude, mais avec en plus, pour une fois, un petit morceau de couenne de lard, que maman avait échangé contre quelques patates. Exceptionnellement, remarquez, car nous ne pouvions nous permettre souvent pareille fantaisie. Mais cette année-là la récolte de pommes de terre avait été plus que convenable et, ma foi, une fois n'est pas coutume. Contrairement à l'avis de notre prêtre, qui disait que tout superflu doit être réservé au bénéfice exclusif du Seigneur, moi j'estime que ce n'est pas un grand péché que de se payer un bon repas une fois en passant.

En fait, mon morceau de couenne, moi je l'avais donné en douce à mon aîné, qui n'en avait fait qu'une bouchée après avoir avalé le sien. Ça ne m'avait pas fait peine parce que le lard, à moi, ça ne m'a jamais dit. Et j'avais vu du coin de l'œil maman qui, de son côté, en faisait autant de sa portion au bénéfice de mon cadet. Pour elle non plus, la pauvre, ce n'était pas un grand sacrifice. Elle souffrait déjà visiblement

du mal de fièvre qui devait l'emporter quelques lunes plus tard, et mangeait comme un oiseau.

Alors on était là tous les deux à manger notre ragoût, assis l'un en face de l'autre avec la torchère plantée dans son trou, entre nous deux, en nous regardant avec affection, quand *c'est* arrivé.

Non, Mathieu-des-Charles-Grimault, ce n'était pas un génie, je l'ai déjà dit. J'en suis certain. Si ç'avait été un génie, il serait passé sous la porte. C'est dans l'Ecriture. Et puis, de toute façon, les génies c'est invisible. Ils entrent chez vous surtout quand vous êtes endormi, rôdent de-ci, de-là en cherchant ce qu'ils pourraient bien faire pour vous embêter, déplacent les objets ou les cachent, font craquer la membrure de votre hutte, ajoutent de la cendre sur le feu pour le faire crever. Et ils sont là, le matin, tourbillonnant autour de vous en vous soufflant de l'air glacial, à vous regarder avec jubilation tandis que vous essayez de le rallumer avec de foutus silex humides qui ne veulent pas donner d'étincelles. Non, ce n'était pas un génie. A part la destruction de la porte, il ne nous a joué aucun tour, et il était bien visible, je vous assure.

Ça ne pouvait pas non plus être un diable. Nous n'oubliions jamais, chez nous, de pendre un rat bénit au trou de fumée du toit, pour empêcher les diables de descendre. Même que le rat on le changeait très souvent, par précaution, bien avant qu'il tombe tout seul de sécheresse.

Alors un moment avant il n'y avait personne d'autre que nous quatre, comme je vous le disais, et voilà que tout d'un coup quelque chose nous tira l'œil, à moi et à maman, et nous relevâmes ensemble nos têtes d'au-dessus de nos pierres-à-soupe. Alors maman se mit à pousser des cris stridents, elle se leva d'un bond en faisant tomber son escabeau, et elle courut se réfugier dans le coin où nous avions nos litières. Les deux petits se mirent à hurler eux aussi, ils se précipitèrent vers elle et s'accrochèrent désespérément à ses cuisses en cachant leur figure contre ses flancs.

Non, Julien-des-Bertrand-Lemaire, franchement, je n'ai pas eu peur. Surpris, ça, oui je l'étais. Au point même que je laissai retomber ma pierre-à-soupe que je m'apprêtais à relicher. Mais je restai là, à ma place, à le regarder sans bouger. Simplement, en cas, je serrai dans mon poing mon silex-à-manger.

Il se tenait debout à quelques pas de moi, au bout de la table, les mains un peu écartées du corps, ramassé sur lui-même. Je notai immédiatement qu'il n'avait pas d'armes, et cela me rassura. Il tenait bien dans sa main droite un objet à la forme tourmentée, brillant, prolongé par une longue tige percée d'un trou, mais ça ne ressemblait aucunement à une hache ou à un épieu. Je pensai tout de suite à un symbole, un attribut de sa fonction (ce en quoi je ne me trompais pas).

C'était un tout jeune homme, petit, avec une figure étroite, osseuse. Il était pâle, d'une pâleur maladive contrastant violemment avec le rouge qui cernait ses yeux. Il avait des oreilles minuscules, à peine le quart

des nôtres. Mais ce qui surprenait le plus, c'était son crâne, énorme, disproportionné par rapport au reste de sa tête et à son corps.

Il était drôlement accoutré : ses membres étaient dissimulés par des choses souples et brillantes, qui s'arrêtaient aux poignets et aux chevilles. Il portait autour du corps une même chose souple, serrée à la taille par une sorte de liane plate et large, tressée, avec une ouverture par en haut d'où sortaient son cou et sa tête. On ne voyait pas ses pieds : ils étaient enfermés dans de petites boîtes qui en épousaient la forme, et qui me parurent taillées dans de la peau de cochon époilé. Elles étaient percées par devant de nombreux petits trous dans lesquels serpentait une sorte de jonc.

Maman et les deux petits continuaient de brailler à qui mieux mieux dans leur coin. Alors je me levai, tournai la tête de leur côté et dis, avec ma voix de colère : « Paix ! » et ils se turent immédiatement. Puis je fis face à l'apparition, posai ostensiblement sur la table mon silex-à-manger pour montrer que je n'avais pas d'intentions belliqueuses à son égard. Je me penchai et redressai l'escabeau de maman.

— « Assieds-toi, étranger, » dis-je avec ma voix de politesse. Et j'attendis qu'il voulût bien m'exposer le motif de sa visite. J'aurais été grossier en le questionnant.

Il ne fit pas mine de s'asseoir, ni ne parla, contrairement à tous les usages. Il se contenta de me regarder de la tête aux pieds, tout comme s'il n'avait jamais vu un homme. Son regard était incroyablement froid et dur, et il me mit mal à l'aise, sur le moment inexplicablement. Quand il m'eut bien détaillé et jaugé, il tourna la tête vers le groupe que formaient maman et les petits et les examina longuement, du même regard glacial. Maman et les petits respiraient fort en le regardant avec épouvante, et j'entendais de temps en temps l'un des enfants qui hoquetait. Bien sûr, ils étaient effrayés. Pensez, une femelle et deux petits qui n'avaient même pas les-doigts-de-trois-mains-d'années d'âge à eux deux.

Je me tenais bien droit devant l'apparition, attendant qu'il voulût bien me dire ce qu'il était venu faire ou chercher chez moi. Maintenant, il commençait de faire du regard l'inventaire de tout ce qui se trouvait dans la hutte, alors, tout en attendant, je me mis à réfléchir ferme.

Indiscutablement, ce n'était pas un humain comme nous autres, ça se voyait à son aspect physique et à sa vêture. Donc, de deux choses l'une : ou c'était un Saint du Paradis, ou c'était un Chérubin. Qui d'autre qu'un Saint ou un Chérubin est capable d'entrer *en chair* dans une maison *sans passer par une ouverture ?*

Or, ça ne pouvait être ni l'un ni l'autre, pourtant. L'Ecriture est formelle : les deux Saints du Paradis, Curédars et Pidispape, sont tous deux très vieux, avec une longue barbe et de longs cheveux blancs attachés, comme les nôtres, en chignon sur le sommet de la tête. Or lui, l'étranger, était très jeune comme je l'ai dit, semblant sortir tout juste de l'adolescence. De plus, il avait des cheveux noirs, courts et frisés. D'autre part, notre prêtre nous l'avait affirmé, les Saints ne quittent

jamais le Paradis : ils sont trop affairés à en défendre les portes contre les attaques incessantes des diables.

Qu'il fût un Chérubin, il ne pouvait non plus en être question. Les Chérubins, eux non plus, ne quittent jamais le Paradis, où ils s'occupent de faire régner l'ordre parmi les Elus, qui sont aussi nombreux que les arbres de la forêt. Et d'ailleurs, tout un chacun le sait, les Chérubins n'ont pas de corps. Ils ne sont formés que d'une tête et d'une paire d'ailes.

J'en étais là de mes spéculations, me demandant à *qui* je pouvais bien avoir affaire, quand je vis l'étranger qui pivotait sur lui-même et qui marchait vers la porte, sans plus nous prêter attention. Je me rendis seulement compte à ce moment-là, en le voyant se déplacer, combien il était menu et malingre. Les choses qu'il avait sur le corps flottaient littéralement sur lui, dessinant une frêle silhouette. Quand il leva la main pour soulever le loquet, je vis son poignet, incroyablement mince et fragile.

Le loquet n'était pas dur à débloquer, mes enfants y parvenaient sans peine. Pourtant, malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à le déplacer d'une ligne. Alors, sans insister, il recula de deux pas et leva le bras qui tenait le symbole à long tube. Un long éclair blanc, aveuglant, s'en échappa. Alors, il marcha et disparut dans l'obscurité du dehors. Stupéfait, je regardai l'endroit où il y avait eu la porte.

Alors la vérité se fit jour en moi, m'illumina. Je vis que maman, elle aussi, avait compris, car nous tombâmes à genoux d'un même mouvement. Et nous restâmes là longtemps, avec les cailloux pointus du sol qui nous déchiraient les genoux, à prier et à nous accuser de nos péchés.

La longueur de la torche avait diminué d'une main quand *il* revint. Nous redoublâmes de dévotion. Mais il parut ne pas nous voir, revint vers le milieu de la pièce, et s'immobilisa à l'endroit exact qu'il occupait quand il nous était apparu. Nous le regardions, en priant de tout notre cœur. Il leva vers son visage son poignet gauche, autour duquel il portait un bracelet, semblable à celui que se fabriquaient nos femmes. Mais il n'était pas en jonc : il avait la couleur et l'éclat de l'intérieur de certaines pierres, quand on les brise. Il y avait par-dessus trois gros yeux bombés.

C'est alors qu'il parla, pour la première fois. Mais pas à nous. Il parla à la chose de son poignet, qu'il tenait à la hauteur de sa bouche, comme s'il s'adressait à une personne.

Sa voix était dure, aussi dure et froide que l'avait été son regard, et sèche et rapide. Pas une voix de colère, non, plutôt une voix de commandement. Il parlait dans une langue inconnue, beaucoup plus gutturale que la nôtre. Aussi je m'étonnai de reconnaître quelques mots, oh ! prononcés d'une manière bien différente, mais indiscutablement des mots de notre propre langage : *race, survivants, pierre taillée, huttes.* Et aussi *nus* et *feu*. D'autres mots aussi me frappèrent, peut-être à cause

de leur son, et je me les rappelle encore fort bien, malgré qu'ils restent dépourvus de sens : *mutation, géants, recul insuffisant dans le temps, nouveau saut de cinq mille révols, escale inutile, chaos post-atomique.*

Puis il cessa de parler. Son poignet retomba. Il tripota quelque chose à la liane qu'il portait autour de la taille et... et ce fut tout, vieillards mes frères. Comme il était venu, il partit. Pfttt, plus rien. Disparu, envolé. S'il n'y avait pas eu l'encadrement noirci de la porte pour témoigner de son passage et de sa présence, nous eussions pu croire que nous avions été le jouet d'une hallucination.

Je me levai, frottai mes genoux douloureux. J'allai prendre la couverture de jonc de ma litière et la fixai à l'emplacement de la porte, pour empêcher l'air frais de la nuit de pénétrer dans la hutte. Puis nous nous regardâmes, maman et moi, avant de tomber dans les bras l'un de l'autre en pleurant de joie.

Notre prêtre nous avait souvent répété que le Seigneur Zukri pouvait apparaître comme ça, n'importe quand et sous quelque apparence qu'il lui plaisait de prendre, et que les bons devaient être toujours prêts à recevoir sa visite, à tout moment de leur existence. Et nous éclations de bonheur, moi et maman, parce que le Seigneur Zukri, qui n'était *jamais* venu dans la plaine et sur les collines où les hommes vivaient, avait choisi notre maison pour s'y incarner parce qu'il savait que nous étions des gens exceptionnellement bons. Pour trouver meilleur que nous c'était difficile : à chaque récolte nous donnions au prêtre le tas de patates le plus gros de tous, même qu'il nous disait que le Seigneur Zukri, qui mangeait nos pommes de terre (en en laissant bien sûr quelques unes à son pauvre prêtre) nous prendrait à sa droite quand nous serions des Elus, à condition bien sûr de continuer toute notre vie à être bons.

Naturellement j'ai tout dit au prêtre, dès le lendemain. Je l'ai emmené à notre hutte, lui ai montré l'emplacement de la porte, et lui ai expliqué comment le Seigneur s'y était pris avec son glaive de feu. Il m'a regardé, et m'a fait jurer que l'éclair de feu n'était pas venu *de l'extérieur.* J'ai bien compris qu'il pensait aux traits de feu de l'orage, et je lui ai dit qu'il savait aussi bien que moi qu'il n'y avait pas eu d'orage la veille, d'ailleurs ce n'était pas la saison. Et puis l'éclair d'orage ne se contente pas de brûler une porte, c'est toute la hutte qui flambe. Tu en sais quelque chose, hein, Eugène-des-Charles-Carlier, qui as perdu ta femme et tes trois petits dans un incendie d'orage. Puis le prêtre m'a posé d'autres questions, m'a demandé de lui indiquer l'endroit exact où *le Seigneur* se trouvait quand il a brandi son glaive, m'a fait répéter les paroles dont je me souvenais. Après ça il est allé examiner le chambranle de la porte. Ensuite il m'a demandé, avec quelques hésitations, si je ne ressentais pas, de temps en temps, quelques douleurs dans la tête, m'a regardé avec angoisse, et m'a fait quelques passes de la main devant la figure.

Alors tout d'un coup il est devenu tout pâle, est tombé sur les genoux

à l'endroit où le Seigneur était apparu, et a prié longtemps à voix basse.

Quand il s'est relevé il était toujours aussi pâle. Il m'a dit que j'étais exempté à vie de donner la dîme de patates, ce qui m'a fait bien plaisir. Au moins, nous allions faire un repas par jour, quand la récolte serait mauvaise. Puis il est parti, non sans m'avoir dit de garder conscience de l'honneur qui m'était fait, et d'en rester digne.

Voilà, vieillards mes frères, vous connaissez la suite. Peu après, j'ai été nommé Chef du Village, poste que j'ai occupé pendant six-fois-les-doigts-de-mes-deux-mains d'années au mieux des intérêts de tous, et, quand j'ai atteint l'âge d'entrer dans le Clan des Anciens, c'est tout naturellement que le bâton d'autorité m'est échu. Avouez qu'il ne peut être en de meilleures mains.

Oh ! je vois bien que nombre d'entre vous doutent encore. Notamment Auguste-des-Jean-Baudu, hein, vieille loque ? Tant pis pour ceux qui ne veulent pas croire. La vérité est la vérité. Quand je serai à la droite du Seigneur, parmi les Elus, si certains d'entre vous m'y retrouvent, ce dont je doute, alors j'aurai une revanche éclatante. Alors vous me demanderez humblement pardon de votre incrédulité d'aujourd'hui.

C'est tout, vieillards. L'heure est venue de prendre du repos. Ne manquez pas de vous accuser de vos péchés et de faire votre acte de contrition avant de vous endormir, c'est plus prudent, hé hé ! Bonne nuit.



La civilisation en marche

(Histoire des salamandres)

par KAREL CAPEK

Ce mois-ci, a lieu en France une publication qui revêt une importance particulière : celle de « La guerre des salamandres », *de Karel Capek. Grâce à l'obligeance des Editeurs Français Réunis, nous sommes en mesure d'en présenter un extrait dans* « Fiction ».

Avec Joroslav Hasek — l'auteur de l'immortel « Brave soldat Chveik » — *Karel Capek* (1890-1938) *est l'écrivain tchèque le plus connu à l'étranger.*

Le thème qui domine son œuvre tout entière est la crainte que la civilisation mécanique et son développement technique poussé jusqu'à l'absurde n'étouffe chez l'homme le sens même de l'humanité. Cette préoccupation s'exprime aussi bien dans ses drames — « R.U.R. », « La vie des insectes » — *que dans ses romans* — « La fabrique d'absolu », « La krakatite » — *et le conduit à échafauder — avec une fantaisie et un humour éblouissants, comme avec la logique la plus rigoureuse — des œuvres d'anticipation qui fascinent ou font frémir. On peut considérer à juste titre Capek — et pas seulement parce qu'il est le créateur du mot Robot — comme un des pères de la science-fiction moderne.*

Ecrite en 1935, « La guerre des salamandres » *relève bien de ce domaine : Capek y raconte la lente et d'abord pacifique conquête de la Terre par les salamandres (des salamandres géantes et dotées d'intelligence). Celles-ci surgissent sur tous les littoraux et commencent par cohabiter avec les humains, mais leur but final est de les détruire et de les supplanter. Capek nous montre la progression de la civilisation des salamandres, et pose la question de savoir si, en admettant qu'une espèce animale parvienne au degré d'évolution atteint par l'espèce humaine, elle commettrait les mêmes erreurs et, comme l'homme, irait délibérément à sa perte.*

Le ton de l'ouvrage n'est évidemment pas celui de la science-fiction moderne, mais celui de l'utopie satirique, dans une veine analogue à celle de Swift. Le grand chapitre central, que nous reproduisons in extenso, *en offre un exemple significatif. Ce chapitre, censé être basé sur un dossier de coupures de presse et de documents divers, se présente comme une synthèse historique de l'implantation des salamandres sur la Terre. D'abord vendues comme main-d'œuvre par un trust esclavagiste (intitulé par euphémisme « Syndicat des Salamandres »), elles obtiennent peu à peu leur émancipation, acquièrent un statut, des droits légaux, bénéficient finalement de l'autonomie.*

Au cours des pages les traits acérés abondent, certains émoussés par l'âge (n'oublions pas que le livre remonte à vingt-cinq ans), mais d'autres étonnamment actuels. Dans sa double descrip-

tion des travers de la société humaine et de la marche en avant de la société des salamandres, Karel Capek nous donne à méditer sous un angle aussi bien moral que sociologique — tout en fournissant avant la lettre une peinture virulente de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui le « processus de la décolonisation ».



COMME *nous l'avons déjà dit, la collection de M. Povondra contient beaucoup de documents sur toute l'histoire des salamandres ; cela ne veut pas dire qu'elle pourrait satisfaire un historien sérieux. D'abord, M. Povondra, qui n'avait pas reçu une formation spécialisée dans le domaine des sciences historiques auxiliaires ni dans celui des méthodes d'archiviste, n'indiqua sur ses coupures ni leur source ni leur date ; ce qui fait qu'en général, nous ignorons même quand tel ou tel document a été publié. Deuxièmement, vu l'abondance du matériel qui s'accumulait entre ses mains, M. Povondra avait surtout tendance à conserver les articles longs, qu'il croyait être les plus importants, et à jeter les nouvelles brèves et les dépêches dans la caisse à charbon ; de sorte qu'il ne nous reste sur cette période que bien peu d'informations et de faits. Troisièmement, la main de Mme Povondra joua un grand rôle dans cette affaire : quand les boîtes de M. Povondra menaçaient de déborder, elle retirait silencieusement, en secret, une partie des coupures pour les brûler ; cela se produisait plusieurs fois par an. Elle épargnait seulement celles qui ne s'accumulaient pas si vite, comme les collections malabares, tibétaines ou coptes ; ces collections sont presque complètes mais, vu certaines lacunes dans notre culture, elles ne nous servent pas à grand chose. Donc, notre documentation sur les salamandres est fragmentaire, un peu comme les cadastres du VIIIe siècle après Jésus-Christ ou bien les Œuvres complètes de Sapho ; ce n'est que par hasard que nous sont parvenus des documents sur certaines phases de cette grande période de l'histoire mondiale que nous tâcherons, malgré toutes les lacunes, de résumer ci-dessous.*



Dans l'ère historique proclamée par G. H. Bondy, lors de son prophétique discours sur l'avènement d'une utopie, nous ne saurions plus mesurer les événements historiques en siècles ou en décennies comme on l'avait fait jusqu'alors pour l'histoire du monde, mais en trimestres marqués par la publication des statistiques économiques.

Citons tout de suite le premier document de la collection de M. Povondra.

LE MARCHÉ DES SALAMANDRES

(CTK) Selon les dernières informations publiées par le *SALAMANDER SYNDICATE en fin de trimestre, la vente des salamandres a* augmenté de 30 %. En trois mois, presque soixante-dix millions de salamandres ont été vendues, particulièrement en Amérique du Sud et en Amérique Centrale, en Indochine et en Somalie Italienne. L'on se prépare dans un proche avenir à approfondir et à élargir le canal de Panama, à nettoyer le port de Guayaquil et à liquider quelques hauts fonds et falaises dans le détroit de Torrès. D'après des estimations préliminaires, ces travaux entraîneront à eux seuls le déplacement de neuf milliards de mètres cubes de terre. La construction d'îles aériennes lourdes sur la ligne Madère-Bermudes ne doit commencer que l'année prochaine. Le recouvrement des Iles Marines sous mandat japonais se poursuit ; jusqu'à présent on a créé huit cent quarante mille acres de nouvelles terres fermes, dites terres légères, entre les îles Tinian et Saipan. Vu la demande croissante, les prix des salamandres sont stables et se présentent comme suit : *Leading* 61, *Team* 620. Les stocks sont suffisants.

A cette époque, l'histoire est en quelque sorte fabriquée en série ; c'est pour cela que le rythme de l'histoire s'accélère considérablement (on estime que sa vitesse est de cinq fois supérieure à celle du passé). Aujourd'hui, nous ne pouvons plus patienter plusieurs centaines d'années avant qu'il se passe quelque chose de bon ou de mauvais dans le monde. Par exemple, les grandes migrations qui, autrefois, durèrent plusieurs siècles, auraient pu être complètement réalisées en trois ans, compte tenu de l'organisation actuelle des transports ; sans quoi, l'opération n'aurait pas été rentable. Il en va de même pour la liquidation de l'empire romain, la colonisation des continents, le massacre des Indiens, etc. Aujourd'hui tout cela pourrait être réglé incomparablement plus vite, si les travaux étaient confiés à des entrepreneurs disposant de capitaux suffisants. Dans ce sens, l'énorme succès du Syndicat des Salamandres et sa puissante influence sur l'histoire mondiale montrent la voie de l'avenir.

Dès le début, l'histoire des salamandres se caractérise par le fait qu'elles étaient bien organisées, organisées rationnellement ; le plus grand mérite, mais certes non le seul, en revient au Syndicat des Salamandres ; il faut reconnaître que la science, la philanthropie, l'éducation populaire, la presse, et d'autres facteurs encore ont également joué un rôle considérable dans la formidable dissémination et dans le progrès des salamandres.

Cependant, c'était bien le Syndicat des Salamandres qui, pour ainsi dire, jour après jour, conquérait de nouveaux continents et de nouvelles côtes pour les salamandres, même s'il eut à surmonter de nombreux obstacles sur la voie de cette expansion.

Cette information découpée sans doute dans un journal illustre la nature de ces obstacles :

L'ANGLETERRE FERMERA-T-ELLE SES PORTES AUX SALAMANDRES ?

(Reuter) Répondant à un membre de la Chambre des Communes,

Mr. J. Leedse, Sir Samuel Mandeville a répondu aujourd'hui que le gouvernement de Sa Majesté a fermé le canal de Suez à tous les transports de salamandres ; de plus, qu'il n'a pas l'intention d'autoriser l'emploi ne fût-ce que d'une seule salamandre sur les côtes ou dans les eaux territoriales des Iles Britanniques. Ces mesures, a déclaré Sir Samuel, visent d'une part à assurer la sécurité des côtes britanniques et la validité des anciennes lois et traités interdisant le commerce des esclaves.

Répondant à un autre membre de la Chambre, Mr. B. Russel, Sir Samuel a déclaré que cette position ne s'applique naturellement pas aux dominions et aux colonies britanniques.

Les rapports trimestriels du Syndicat montrent comment les ports de l'Inde et de la Chine sont peu à peu colonisés par les salamandres ; comment la colonisation déferle sur les côtes de l'Afrique, puis passe au continent américain où l'on assiste tout de suite à la création de nouveaux bassins ultra-modernes dans le Golfe du Mexique ; comment, en marge de ces grands mouvements, des groupes de salamandres moins importants sont envoyés un peu partout comme avant-garde et échantillons pour les futures exportations. C'est ainsi que par exemple, le Syndicat des Salamandres expédia un cadeau de mille salamandres de première qualité au Waterstaat en Hollande ; il offrit six cents salamandres à la ville de Marseille pour le nettoyage du Vieux-Port et ainsi de suite. Contrairement à ce qui s'était passé pour les hommes quand ils avaient colonisé la planète, la dissémination des salamandres se faisait à grande échelle et selon un plan ; si l'on s'en était remis à la nature, cela aurait sûrement pris des siècles et des millénaires ; que voulez-vous, la nature n'est pas et n'a jamais été aussi entreprenante et efficace que la production et le commerce humains. Il apparaît même que l'importance de la demande avait une influence sur la fertilité des salamandres. Le rendement d'une femelle passa à cent cinquante têtards par an. Les pertes que les requins avaient régulièrement fait subir aux salamandres furent totalement enrayées lorsqu'on livra aux salamandres des revolvers sous-marins avec des balles doum-doum pour se défendre contre les poissons carnivores.

Evidemment, la dissémination des salamandres ne se fit pas partout sans obstacles ; parfois des cercles conservateurs s'opposèrent vivement à l'introduction de cette nouvelle main-d'œuvre qu'ils considéraient comme faisant une concurrence déloyale aux travailleurs humains.

Cf. l'information suivante publiée par les journaux.

MOUVEMENT DE GREVE EN AUSTRALIE

(Havas) Harry Mac Namara, dirigeant des Trade Unions d'Australie, proclame la grève générale de tous les employés des ports, des transports, de l'électricité, etc. Les organisations syndicales demandent en effet que l'importation des salamandres soit strictement réglée par les quotas stipulés par les lois d'immigration. Par contre, les fermiers australiens insistent sur la libéralisation de l'importation des salamandres, leur alimentation offrant un important débouché pour la production de maïs et de graisses animales, surtout pour la graisse de mouton. Le gouvernement œuvre en

faveur d'un compromis ; le Syndicat des Salamandres propose une contribution de six shillings aux Trade Unions pour chaque salamandre importée. Le gouvernement est prêt à donner des garanties : les salamandres travailleront uniquement dans l'eau et (ceci pour des raisons morales) elles n'émergeront que de quarante centimètres, c'est-à-dire jusqu'au torse. Mais les Trade Unions insistent sur une limite de douze centimètres et réclament une contribution de dix shillings par salamandre, plus la taxe d'enregistrement. Il semble que, grâce à une contribution du trésor, un accord interviendra prochainement.

D'autres personnes craignaient que les salamandres qui se nourrissaient de menue faune maritime ne mettent la pêche en danger ; d'autres encore soutenaient que leurs grottes et leurs corridors minaient les côtes et les îles. Pour dire la vérité, ils étaient assez nombreux, ceux qui s'élevaient contre les salamandres, mais il en a toujours été ainsi : chaque nouveauté, chaque progrès se sont heurtés à l'opposition et à la méfiance. Cela s'est produit pour les machines, cela se produisait de même pour les salamandres. Ailleurs, il y eut des malentendus d'une autre nature.

Cf. un remarquable document de la collection de M. Povondra.

LES SALAMANDRES SAUVENT LA VIE
DE TRENTE-SIX NOYÉS

(de notre correspondant particulier)

Madras, le 3 *avril.* Une collision s'est produite ici entre le vapeur *Indian Star* et un bateau transportant une quarantaine d'indigènes ; sous l'effet du choc, le bateau s'est retourné. Avant même qu'on ait pu dépêcher une « barcasse » policière sur le lieu de l'accident, des salamandres occupées à déblayer la boue du port vinrent à l'aide et transportèrent trente-six noyés sur la plage. Une salamandre sauva à elle seule trois femmes et deux enfants. En récompense de cet acte de courage, les salamandres reçurent des remerciements écrits dans un étui imperméable.

Par contre, la population indigène s'indigne violemment que l'on ait permis aux salamandres de toucher les noyés appartenant aux castes supérieures. En effet, ils considèrent les salamandres comme étant impures et intouchables. Plusieurs milliers d'indigènes ont déferlé sur le port pour réclamer l'expulsion des salamandres. Mais la police maintient l'ordre ; on ne compte que trois morts et cent vingt arrestations.

Le calme a été rétabli vers deux heures du soir. Les salamandres poursuivent leurs travaux.

Mais, grâce à l'action de la presse mondiale qui appréciait les grandes perspectives du commerce des salamandres, grâce aussi à une publicité abondante et grassement payée, l'implantation des salamandres dans toutes les parties du monde fut souvent accueillie avec un vif intérêt, voire avec enthousiasme.

Le commerce des salamandres était en majeure partie entre les mains du *Salamander Syndicate* qui possédait des bateaux-réservoirs spécialement construits à cet usage ; le centre de ce commerce et une sorte de bourse se trouvaient à Singapour, au *Salamander Building*.

Cf. une description objective et détaillée signée des initiales E.W., 5 octobre :

S-TRADE

« *Singapour,* 4 *octobre : Leading* 63. *Heavy* 317. *Team* 648. *Odd Jobs* 26. *Trash* 0, 08. *Spawns.* 80-132. »

Le lecteur de journaux peut trouver des informations de ce genre tous les jours à la page économique et financière, entre les télégrammes sur les prix du coton, de l'étain ou du blé. Mais savez-vous déjà ce que représentent ces chiffres et ces mots mystérieux ? Eh oui, le commerce des salamandres ou encore le S-Trade ! Mais comment ce commerce se fait-il en réalité ? De cela, la plupart de nos lecteurs se font une idée bien moins claire. Peut-être s'imaginent-ils un grand marché grouillant de milliers et de milliers de salamandres où les acheteurs déambulent en casques coloniaux ou en turbans, examinant les marchandsies qui leur sont offertes et montrant finalement du doigt une salamandre bien découplée, saine et jeune en disant : « Vendez-moi ce spécimen-là. Combien vaut-il ? »

En réalité, le marché des salamandres, c'est tout autre chose. Dans le bâtiment de marbre du S-Trade à Singapour, l'on ne voit pas une seule salamandre, mais seulement des employés affairés et élégants, en vêtements blancs, qui reçoivent des commandes téléphoniques : « Oui, Monsieur. Le *Leading* est à 63. Combien ? Deux cents unités ? Oui, Monsieur. Vingt *Heavy* et cent quatre-vingts *Team.* Okay, je comprends. Le départ du bateau est dans cinq semaines. *Right, thank you, Sir.* »

Tout le palais du S-Trade bourdonne de conversations téléphoniques ; on a plutôt l'impression d'une administration ou d'une banque que d'un marché ; et pourtant, ce noble bâtiment blanc avec son fronton de colonnes ioniennes est un marché plus célèbre que le bazar de Bagdad sous Haroun-el-Rachid.

Mais revenons à l'information que nous avons citée et à son jargon commercial.

Leading : Ce sont des salamandres choisies, intelligentes, en général âgées de trois ans et soigneusement formées pour être les surveillantes et les responsables des colonies de travail des salamandres. Elles sont vendues à la pièce, sans égard à leur poids ; c'est l'intelligence qui leur donne leur prix. Les *Leading* de Singapour parlent un anglais correct et sont considérées comme les meilleures et les plus sûres ; on offre aussi ailleurs d'autres marques de salamandres dirigeantes comme les *Capitanos,* les *Ingénieurs,* les *Malaia-chiefs,* les *Formanders,* etc., mais les *Leading* sont plus cotées. Aujourd'hui leur prix est d'environ 60 dollars la pièce.

Heavy : Ce sont des salamandres lourdes, athlétiques, en général âgées de deux ans, dont le poids varie entre 100 et 120 livres. On les vend seulement en formations (dites : *bodies*) de six. Elles sont entraînées aux travaux manuels les plus durs, à casser des pierres, à déblayer des roches, etc. Si l'information citée dit *Heavy* 317 cela veut dire qu'une formation de six (body) salamandres lourdes vaut 317 dollars. Un *Leading* est en général affecté comme chef et surveillant à chaque formation de salamandres lourdes.

Team : Ce sont des salamandres ouvrières, ordinaires, d'un poids de 80 à 100 livres qui ne sont vendues qu'en équipe (teams) de vingt ; elles sont destinées à des travaux de masse et employées, de préférence, pour les excavations. Un *Leading* est affecté à chaque team de vingt.

Odd Jobs : Représente une catégorie spéciale. Ce sont des salamandres qui, pour diverses raisons, n'ont pas reçu de formation de masse spécialisée, par exemple parce qu'elles sont nées en dehors des grandes fermes d'élevage dirigées par des spécialistes. Ce sont en réalité des salamandres à demi-sauvages mais souvent fort douées. On les vend à la pièce ou à la douzaine et on les emploie à différents travaux auxiliaires, à des tâches mineures pour lesquelles il n'est pas nécessaire de commander des équipes ou des groupes tout entier. Si l'on peut considérer les *Leading* comme une sorte d'élite parmi les salamandres, les *Odd Jobs* représentent une sorte de petit prolétariat. Ces derniers temps, on les achète de préférence comme matière première de salamandres, et les différents entrepreneurs se chargent de leur formation et les trient en *Leading, Heavy, Team* ou bien *Trash.*

Trash (rebut, déchets) : Ce sont des salamandres de qualité inférieure, faibles ou mal formées, qui ne sont vendues ni à la pièce ni par groupes mais au poids, en général par dizaines de tonnes ; un kilogramme de poids sur pied vaut environ de 7 à 10 cents. On ne sait pas exactement à quoi elles servent et dans quel but on les achète — peut-être pour faire des travaux plus légers dans l'eau. Pour éviter tout malentendu, rappelons que les salamandres ne sont pas comestibles pour les humains. Des revendeurs chinois les achètent presque toutes à l'heure actuelle ; on ignorent où ils les transportent.

Spawn : C'est tout simplement du fretin de salamandres, ou plus exactement des têtards de moins d'un an. On les vend et on les achète par centaines ; ils se vendent fort bien surtout parce qu'ils sont bon marché et que leur transport est bien moins onéreux ; ce n'est qu'à destination que l'on termine leur élevage jusqu'au jour où les salamandres sont aptes au travail. Les *Spawn* se transportent en tonneaux parce que les têtards restent dans l'eau ; ils n'ont pas besoin de sortir une fois par jour comme les salamandres adultes. Il n'est pas rare que le *Spawn* donne quelques individus particulièrement doués, dépassant même le type standard du *Leading* ; ceci donne un intérêt tout particulier à ce commerce du fretin. Les salamandres vraiment douées se vendent ensuite à plusieurs centaines de dollars la pièce. Le millionnaire américain Dennicker a même payé deux mille dollars une salamandre qui parlait couramment neuf langues et il l'a fait transporter par bateau spécial jusqu'à Miami. Le transport, à lui seul, lui coûta presque vingt mille dollars. Récemment, il est de mode d'acheter du fretin pour les « écuries de salamandres » où l'on dresse des salamandres sportives ; on les attelle ensuite par groupes de trois à des bateaux plats en forme de coquillages. Les courses de bateaux-coquillages traînés par les salamandres sont maintenant très en vogue ; c'est la distraction favorite des jeunes Américains à Palm Beach, à Honolulu ou à Cuba ; on les appelle *Triton-races* ou bien *Régates-Vénus.* Debout dans ces coquillages légers et gracieux qui glissent sur les vagues, on voit des concurrentes vêtues des maillots les plus brefs et les plus coquets tenant les rênes de soie de leur troïka de salamandres ; la gagnante a droit au titre de Vénus. Mr. J.S. Tincker, dit le roi de la Conserve, a acheté à sa fille trois salamandres de course : Poseidon, Hengiste et King Edward, pour la somme de trente-six mille dollars. Mais tout cela dépasse déjà le cadre du S-Trade proprement dit qui se contente de fournir au monde entier de solides ouvrières, *Leadings, Heavies* ou *Teams.*

•

Il a déjà été question des fermes d'élevage des salamandres. Que le lecteur n'aille pas s'imaginer d'immenses étables et enclos ; il s'agit simplement de quelques kilomètres de littoral nu où l'on voit de-ci de-là des petites maisons de tôle ondulées. Il y a la maison du vétérinaire, celle du directeur, et les autres sont destinées au personnel de surveillance. Ce n'est qu'à la marée basse que l'on aperçoit les longues jetées qui vont de la côte à la mer et qui divisent le littoral en plusieurs bassins. L'un est destiné aux têtards, l'autre à la catégorie *Leading,* etc. Chaque classe est nourrie et élevée séparément. Les repas et le dressage ont lieu la nuit. A la tombée du soir, les salamandres sortent de leurs trous sur la côte et se groupent autour de leurs maîtres. Il s'agit en général d'anciens militaires. D'abord, il y a la leçon de conversation ; le maître dit des mots aux salamandres, par exemple le mot « creuser » et il leur fait la démonstration. Puis, il les fait mettre en rang par quatre et leur apprend à marcher au pas ; suit une demi-heure de gymnastique et de repos dans l'eau. Après la récréation, les salamandres étudient le maniement de différents outils et armes ; puis viennent ensuite trois heures de travaux pratiques de construction hydraulique sous la surveillance des maîtres. Puis, les salamandres retournent dans l'eau et touchent des biscuits de salamandres qui contiennent surtout de la farine de maïs et des graisses animales ; les *Leading* et les salamandres lourdes touchent aussi de la viande. La paresse et l'indiscipline sont punies de privation de nourriture ; il n'y a pas d'autres châtiments corporels ; d'ailleurs les salamandres sont pratiquement insensibles à la douleur. Au lever du soleil, un calme de mort s'étend sur les fermes d'élevage ; les hommes s'en vont dormir, les salamandres se retirent sous l'eau.

Ce rythme ne subit de changements que deux fois par an. Le premier changement intervient à l'époque du rut où les salamandres sont abandonnées à elles-mêmes pendant quinze jours ; l'autre se signale par l'arrivée du bateau-réservoir du Syndicat des Salamandres, porteur d'ordres concernant le nombre et les catégories de salamandres dont il doit prendre livraison. Les transports se font de nuit ; les officiers du bateau, le directeur de la ferme et le vétérinaire se tiennent à une table avec une lampe, tandis que les surveillants et l'équipage bloquent toute retraite vers l'eau. Puis, une salamandre après l'autre s'avance vers la table pour être reconnue ou non apte au service. Les salamandres choisies montent ensuite dans des canots qui les amènent au bateau-réservoir. La plupart partent de bon gré, c'est-à-dire qu'il leur suffit d'un ordre donné sur un ton énergique ; ce n'est que rarement qu'il faut leur faire violence et les enchaîner. Le *spawn* ou fretin est évidemment pêché au filet.

Le transport des salamandres dans les bateaux-réservoirs se fait de la même manière humaine et énergique ; un jour sur deux, on actionne les pompes pour changer l'eau des réservoirs et les salamandres touchent une nourriture copieuse. La mortalité en cours de route atteint à peine dix pour cent. A la demande des Sociétés Protectrices des Animaux, un aumônier voyage sur chaque bateau ; il veille au bon traitement des salamandres et, toutes les nuits, il leur fait des sermons dans lesquels il les exhorte surtout à aimer les hommes, à manifester obéissance, gratitude et affection à leurs futurs employeurs dont l'unique désir est de veiller paternellement à leur bien-être. Il est d'ailleurs assez difficile d'expliquer cette sollicitude paternelle aux salamandres car elles ignorent la notion de paternité. Les salamandres les plus cultivées se sont habituées à appeler

l'aumônier du bateau Papa Salamandre. L'on a aussi obtenu de bons résultats avec des films éducatifs qui montrent aux salamandres, en cours de route, les miracles de la technique humaine ainsi que leurs futurs travaux et devoirs.

Il est des gens qui interprètent l'abréviation *S-Trade (Salamander Trade)* comme *Slave-Trade* ou traite des esclaves. Eh bien, en tant qu'observateurs impartiaux, nous pouvons dire que si autrefois le commerce des esclaves avait été aussi bien organisé et aussi propre et hygiénique que l'actuel commerce des salamandres, les esclaves n'auraient eu qu'à s'en féliciter. Les salamandres les plus chères sont traitées avec une douceur et des égards particuliers, ne serait-ce que parce que le capitaine et l'équipage répondent sur leur traitement et sur leur solde des salamandres qui leur sont confiées. L'auteur du présent article a été témoin de l'émotion qui s'est emparée des matelots même les plus endurcis du bateau-réservoir *S. S. 14* lorsque deux cent quarante salamandres de qualité supérieure furent saisies de violentes attaques de diarrhée. Ils allaient les regarder avec des yeux qui n'étaient pas loin des larmes et exprimaient leurs sentiments humains avec une rude franchise : « Quel diable nous a envoyé ces salopes-là ! »

L'essor du commerce des salamandres entraîna naturellement la contrebande ; le Syndicat des Salamandres n'était pas en mesure de contrôler et d'administrer toutes les réserves de salamandres que feu le Capitaine Van Toch avait éparpillées près des petites îles lointaines de la Micronésie, de la Mélanésie et de la Polynésie ; c'est ainsi que de nombreuses lagunes peuplées de salamandres furent abandonnées à elles-mêmes. Par conséquent, en marge de l'élevage rationnel des salamandres, la chasse aux salamandres sauvages eut de nombreux adeptes ; elle rappelait les chasses aux phoques d'autrefois. C'était une chasse plutôt illégale, mais en l'absence de lois protégeant les salamandres, elle était tout au plus poursuivie comme violation du territoire de telle ou telle puissance. Toutefois, comme les salamandres se multipliaient de façon effrayante sur ces îles et endommageaient de-ci de-là les champs et les vergers des indigènes, on considéra tacitement que ces pêches de contrebande constituaient une méthode naturelle de limitation de la surpopulation chez les salamandres.

Nous citons un récit de première main de cette époque.

LES BOUCANIERS DU XX[e] SIECLE

E. E. K.

Il était onze heures du soir lorsque le capitaine de notre bateau donna l'ordre de baisser le pavillon national et de mettre les canots à la mer. La lune brillait, la nuit baignait dans une brume argentée ; la petite île vers laquelle nous ramions était, il me semble, la Gardner Island *de l'archipel du Phénix. Par ces nuits de lune, les salamandres montent sur les plages pour danser ; on peut s'approcher d'elles sans être entendu, tant elles sont absorbées par leur danse muette et collective. Nous étions vingt à monter sur la côte, les rames à la main ; en formation de combat, nous nous mîmes à cerner cette foule noire grouillant sur place sous la clarté laiteuse de la lune.*

Il est difficile de décrire l'impression que produit la danse des salamandres. Environ trois cents animaux se tiennent assis sur les pattes de derrière en un cercle absolument parfait, faisant face au centre qui est vide. Les salamandres sont immobiles, comme figées ; on dirait une palissade circulaire entourant quelque mystérieux autel, mais il n'y a là ni autel ni dieux. Tout à coup, l'un des animaux claque de la langue, « ts-ts-ts », et se met à balancer et à tortiller son torse ; ce mouvement de balancier se propage de proche en proche et, en l'espace de quelques secondes, toutes les salamandres tortillent leur torse sans bouger de leur place, de plus en plus vite, sans bruit, avec de plus en plus de fanatisme, dans un tourbillon d'ivresse insensée. Au bout d'un quart d'heure environ, une salamandre faiblit, puis une autre, puis une troisième qui se balance mollement puis se fige ; de nouveau, les voilà assises immobiles comme des statues ; au bout d'un moment, on entend de nouveau chuchoter un « ts-ts-ts » et une autre salamandre se met à se tordre et de nouveau la danse s'empare de tout le cercle. Je sais que cette description a quelque chose de très mécanique, mais ajoutez-y la lumière crayeuse de la lune, le bruit régulier et lent de la marée qui monte ; la scène a alors une magie intense, une sorte d'enchantement.

Je m'arrêtais, la gorge serrée, saisi d'un involontaire sentiment d'effroi et de stupeur. « Avance, mon vieux, » me cria mon voisin, « ou bien tu vas faire un trou ! »

Nous resserrâmes notre cercle autour des animaux dansants. Les hommes tenaient leurs rames en diagonale et parlaient à mi-voix ; ce n'était pas tellement parce que les salamandres auraient pu les entendre, mais parce qu'il faisait nuit. « En avant, au pas de course ! » cria l'officier qui nous commandait. Nous courûmes vers ce cercle animal ; les rames frappèrent le dos des salamandres avec un choc sourd. Ce n'est qu'alors que les salamandres furent saisies de terreur ; elles battaient en retraite vers le centre ou essayaient de se glisser entre les rames ; mais on les rejetait d'un coup sec, hurlant de douleur et de peur. Nous les repoussions vers le centre avec les manches des rames, serrées, comprimées, marchant les unes sur les autres en plusieurs couches ; dix hommes les tenaient serrées dans un enclos de rames et dix autres repoussaient et frappaient celles qui cherchaient à se glisser par-dessous ou à passer à travers. C'était un seul écheveau de chair noire qui se cabrait et criait confusément, sous les coups sourds des rames. Puis on ouvrit un passage entre deux rames ; une salamandre s'y glissa et fut étourdie d'un coup de bâton sur la nuque, puis une autre, puis une troisième jusqu'à ce qu'il y en ait vingt couchées à terre. « Fermez ! » dit l'officier et le passage entre les rames se referma. Bully Beach et le métis Dingo saisirent dans chaque main la patte d'une salamandre étourdie et la traînèrent sur le sable vers les canots comme des sacs inanimés. Parfois le corps s'accrochait entre les pierres ; alors le marin lui imprimait une secousse violente qui lui arrachait la patte.

— « Ce n'est rien, » grommela le vieux Mike qui se tenait à côté de moi, « ça repousse, mon vieux. »

Quand ils eurent jeté les salamandres étourdies dans les canots, l'officier commanda sèchement :

— « Aux suivantes. »

Et de nouveau, les coups de bâton s'abattirent sur la nuque des salamandres. Cet officier se nommait Bellamy ; c'était un homme calme et

cultivé, un excellent joueur d'échecs ; mais là, comme il s'agissait de chasse ou plutôt de commerce, pourquoi faire des façons ? On s'empara ainsi de plus de deux cents salamandres étourdies ; il en resta environ soixante-dix sur la plage, qui étaient sans doute mortes et qui ne valaient pas la peine d'être chargées.

Sur le bateau, on jeta les salamandres captives dans un réservoir. Notre bateau était un vieux pétrolier ; ses réservoirs, mal nettoyés, sentaient le pétrole et l'eau y était recouverte d'une pellicule grasse et irisée ; on avait seulement enlevé les toits pour donner de l'air. Quand on y jetait les salamandres, cela donnait quelque chose d'épais et de répugnant comme une soupe aux vermicelles ; par endroits, l'on voyait des mouvements faibles et piteux ; mais on n'y toucha pas de toute la journée pour permettre aux salamandres de récupérer. Le lendemain, survinrent quatre hommes armés de longues perches qui se mirent à remuer cette « soupe » (en effet, dans leur jargon, ils appellent ça « soup *») ; ils brassaient ces corps épais pour trouver ceux qui ne bougeaient pas ou dont la chair se détachait ; ils les embrochaient sur de longs crochets et les jetaient à la mer.*

— « La soupe est-elle propre ? » demanda ensuite le capitaine.

— « Oui, Capitaine. »

— « Rajoutez-y de l'eau. »

— « Oui, Capitaine. »

La soupe devait être nettoyée tous les jours ; à chaque fois on jetait par-dessus bord six ou dix pièces de « marchandise abîmée », comme on dit ; une cavalcade de requins merveilleusement repus suivait fidèlement notre bateau. Près du réservoir flottait une odeur nauséabonde ; bien que l'on changeât de temps à autre l'eau des réservoirs, elle était jaune et l'on y voyait flotter des excréments et des biscuits détrempés ; des corps noirs, respirant avec peine, s'y mouvaient faiblement ou bien restaient couchés dans un état de torpeur.

— « Elles sont très bien ici, » affirmait le vieux Mike. « J'ai vu un bateau qui transportait ça dans des tonneaux de tôle qui avaient servi pour le benzol. Elles y crevaient toutes. »

Six jours plus tard, nous chargions de la marchandise fraîche sur l'île Namonea.

*

Voilà donc comment se présente le commerce des salamandres ; commerce illégal, à la vérité, ou, pour être plus exact, piraterie moderne qui s'est répandue pour ainsi dire du jour au lendemain. On dit que presque un quart des salamandres vendues et achetées sont capturées de la sorte. Il existe des bassins de salamandres où le Syndicat estime qu'il ne serait pas rentable d'établir des fermes d'élevage permanentes. Sur les petites îles du Pacifique, les salamandres se sont multipliées jusqu'à constituer une sorte de fléau ; les indigènes ne les aiment pas ; ils disent qu'avec leurs trous et leurs couloirs, elles transpercent des îles tout entières. C'est pourquoi les autorités coloniales et le Salamander Syndicate *ferment les yeux devant ces raids de brigandage sur les colonies de salamandres. On estime à quatre cents environ le nombre de bateaux qui se spécialisent dans la capture de salamandres. Mais il n'y a pas que les petits entrepreneurs : des compagnies de navigation tout entières pratiquent cette piraterie moderne. La plus importante d'entre elles, la* Pacific Trade Com-

pany, a son siège à Dublin et est présidée par l'honorable Charles B. Harriman. Il y a un an, la situation était encore pire : un bandit chinois, un certain Teng, attaquait avec ses trois bateaux les fermes d'élevage du Syndicat des Salamandres et n'hésitait pas à assassiner le personnel quand il lui offrait une résistance ; mais, en novembre dernier, la canonnière américaine Minnetonka *coula ce Teng avec sa petite flotte près des îles Midway. Depuis lors, les pirates qui pratiquent la chasse aux salamandres se sont quelque peu civilisés ; la piraterie prospère depuis qu'un accord est intervenu sur certaines modalités dans le cadre desquelles on la tolère en silence : par exemple, lors d'un raid sur un littoral étranger, il convient de baisser le pavillon national ; on doit s'abstenir, sous couleur de piraterie, de pratiquer l'importation ou l'exportation d'autres marchandises ; il ne faut pas vendre les salamandres capturées à des prix de dumping et dans le commerce, il faut les présenter comme* qualité B. *Dans le commerce illégal, ces salamandres se vendent de vingt à vingt-deux dollars pièce ; on les considère comme une espèce inférieure, mais très dure à la tâche puisqu'elles ont survécu aux sévices subis sur les navires des pirates. On estime qu'environ 20 à 30 % des salamandres survivent au transport ; mais celles-là, au moins, ont de la résistance. Dans le jargon commercial, on les appelle* Macaroni *et depuis un certain temps, elles figurent même régulièrement dans les informations commerciales.*

*

Deux mois plus tard, je jouais aux échecs avec M. Bellamy dans le hall de l'Hôtel France à Saïgon ; je n'étais déjà plus enrôlé comme marin.

— « Dites-moi un peu, Bellamy, » lui dis-je, « vous êtes un homme bien et comme on dit un gentleman. Cela ne vous répugne donc pas de servir quelque chose qui n'est au fond qu'un ignoble esclavage ? »

Bellamy haussa les épaules :

— « Les salamandres sont des salamandres, » grommela-t-il d'un ton évasif.

— « Il y a deux cents ans, on disait : les nègres sont les nègres. »

— « Et ce n'était pas vrai ? » dit Bellamy. « Echec ! »

Cette partie-là, je l'ai perdue. Il me semblait tout à coup que chaque mouvement sur l'échiquier était périmé et avait déjà été joué un jour par quelqu'un d'autre. Peut-être notre histoire a-t-elle déjà été jouée et nous voici en train de déplacer nos pièces avec les mêmes mouvements vers les mêmes défaites ; peut-être qu'en effet un Bellamy tout aussi calme et civilisé capturait autrefois des nègres sur la Côte d'Ivoire pour les transporter à Haïti ou en Louisiane en les laissant crever dans les cales. Il ne croyait pas faire de mal, ce Bellamy-là. Bellamy ne croit jamais faire de mal. C'est pourquoi il est incorrigible.

— « Les noirs ont perdu, » dit Bellamy, satisfait, et il se leva pour s'étirer.

La dissémination des salamandres était certes due à l'excellente organisation du S-Trade, à une vaste campagne de presse, mais aussi à cette immense vague d'idéalisme technique qui déferla alors sur le monde entier. G. H. Bondy avait eu raison de prédire que l'esprit humain allait à présent penser en nouveaux continents et en nouvelles Atlantides. Pendant toute la durée de l'âge des salamandres, les techniciens ne

cessèrent de débattre les mérites des continents lourds, aux littoraux de ciment armé, et des continents légers, faits de sable marin. Il ne se passait guère de jour où l'on n'entendît parler d'un nouveau projet gigantesque : les ingénieurs italiens proposèrent aussi bien l'édification de la Grande Italie, occupant presque toute la Méditerranée jusqu'à Tripoli, les Baléares et le Dodécanèse, que la création de la Lémurie, nouveau continent à l'est de la Somalie Italienne, qui finirait par occuper tout l'océan Indien. En réalité, à l'aide de toute une armée de salamandres, on créa une petite île d'une surface de treize acres et demie en face du port de Mogadiscio. Le Japon, lui, avait en partie réalisé un projet de grande île pour prendre la place de l'archipel Marian ; il préparait la fusion des Carolines et des îles Marshall en deux grandes îles appelées le Nouveau Nippon. On racontait aussi que des ingénieurs allemands construisaient en secret, dans la mer des Sargasses, un continent lourd en ciment, la future Atlantide qui, disait-on, pourrait menacer l'Afrique Occidentale Française, mais il semble que l'on n'alla pas au delà des fondations. En Hollande, on entreprit l'assèchement de la Zélande ; en Guadeloupe, la France réunit la Grande Terre, Basse Terre et la Désirade en une seule île merveilleuse ; sur le 37° parallèle, les Etats-Unis se mirent à construire leur première base aérienne insulaire (deux étages, un grand hôtel, un Luna-Park et un cinéma de 5.000 places). Il semblait enfin que les dernières limites que la mer fixait à l'essor des hommes avaient disparu ; on était entré dans une ère radieuse faite d'immenses projets techniques ; les hommes sentaient qu'ils venaient seulement de devenir les maîtres de la terre, grâce aux salamandres qui avaient choisi le bon moment pour leur entrée sur la scène mondiale, appelées, pour ainsi dire, par la nécessité historique. Il est hors de doute que cette immense dissémination des salamandres n'aurait pu se produire si notre ère technique ne leur avait préparé tant de tâches et un si vaste domaine d'emploi permanent. A présent, l'avenir des Travailleurs de la Mer semblait assuré pour des siècles.

La science contribua également à l'heureux développement du commerce des salamandres ; sans perdre de temps elle se lança dans l'étude des salamandres du point de vue physique et intellectuel.

Nous citerons un rapport sur le congrès scientifique de Paris, de la plume d'un témoin oculaire.

LE 1er CONGRÈS DES URODÈLES

C'est par commodité qu'on l'appelle le Congrès des Urodèles ; son titre véritable est un peu plus long : 1er Congrès International des Zoologues pour l'Etude Psychologique des Urodèles. Mais le véritable Parisien dédaigne les appellations trop longues ; pour lui, ces savants professeurs qui siègent dans l'amphithéâtre de la Sorbonne sont tout bonnement Messieurs les Urodèles ; ou, avec plus de brièveté encore et moins de respect : Ces Zoos-là (1).

(1) En français dans le texte

Nous sommes donc allés les regarder ces Zoos-là, *poussés plutôt par la curiosité que par notre devoir professionnel. Curiosité qui, comprenez-moi bien, n'avait nullement pour objet ces sommités universitaires, pour la plupart chargées d'ans et portant lunettes, mais bien ces... êtres (pourquoi avons-nous peine à écrire « animaux » ?) dont on a déjà tant parlé — dans les ouvrages scientifiques comme dans les chansonnettes de boulevards — et qui, au dire de certains, seraient un bluff journalistique, selon d'autres des êtres bien plus doués dans certains domaines que le maître de la nature, la couronne de la création, comme l'on persiste encore (après la guerre mondiale et d'autres événements historiques) à appeler l'homme. J'espérais que les célèbres participants au congrès de la recherche sur la psychologie des urodèles allaient nous donner, à nous autres profanes, une réponse claire et définitive sur Andrias Scheuchzeri, la première salamandre parlante, et ses fameux dons : qu'ils allaient nous dire : Oui, c'est bien un être raisonnable ou du moins aussi capable de civilisation que vous ou moi ; c'est pourquoi, il faudra compter avec lui à l'avenir tout comme nous devons compter avec l'avenir des races humaines autrefois considérées comme primitives ou sauvages... Mais je vous avoue que le congrès n'a pas donné de réponse, qu'il n'a pas même posé ces questions. La science actuelle est trop... spécialisée pour résoudre ces problèmes.*

Eh bien, contentons-nous donc d'en apprendre plus ou moins long sur ce que la science appelle la vie intellectuelle des animaux. Ce long Monsieur avec sa barbe flottante de magicien noir, c'est le célèbre professeur Dubosque ; il semblerait qu'il soit en train de démolir les théories de quelque « cher confrère », mais nous avons du mal à suivre cette partie de son exposé. Il nous faut un bon moment pour comprendre que ce magicien noir se passionne à parler de la sensibilité d'Andrias pour les couleurs et de son aptitude à distinguer différentes nuances. Je ne sais si j'ai bien compris, mais j'ai conclu qu'Andrias est peut-être un peu daltonien, mais que le professeur Dubosque est, lui, terriblement myope, car il tenait ses papiers tout près de ses lunettes épaisses qui jetaient des éclairs sauvages. Puis on entendit le souriant savant japonais, le docteur Okawaga ; il semblait s'agir de la gamme des sensations ainsi que des réactions qui se produisent lorsqu'on coupe je ne sais trop quel trajet sensoriel dans le cerveau d'Andrias ; il passa ensuite à une description du comportement d'Andrias lorsqu'on lui écrase l'organe correspondant au labyrinthe auriculaire. Ensuite, le professeur Rehmann expliqua longuement comment Andrias réagit à l'irritation électrique. Ses remarques provoquèrent une discussion passionnée entre lui et le professeur Brückner. C'est un type, ce professeur Brückner : petit, mauvais et d'une vivacité presque tragique ; il soutint entre autres que l'équipement sensoriel d'Andrias est tout aussi défectueux que celui de l'homme et se distingue par la même pauvreté d'instincts ; du point de vue purement biologique, c'est donc un animal tout aussi décadent que l'homme et comme lui, il cherche à compenser son infériorité biologique par ce qu'il est convenu d'appeler l'intellect. Il semble pourtant que les autres spécialistes ne l'ont pas pris au sérieux, le professeur Brückner ! C'est sans doute parce qu'il n'avait pas coupé de trajet sensoriel et qu'il n'avait pas envoyé de charges électriques dans le cerveau d'Andrias... Puis, lentement, presque religieusement, le professeur Van Dieten décrivit les troubles qui se manifestent chez Andrias quand on lui enlève le lobe cervical frontal droit ou bien

encore la circonvolution occipitale sur le côté gauche du cerveau. Ensuite, le professeur américain Devrient présenta...

Excusez-moi, je ne sais vraiment pas ce qu'il a présenté, c'est à ce moment-là que je me mis à me demander quels troubles se manifesteraient chez le professeur Devrient si on lui ôtait le lobe cervical frontal droit ; comment le souriant Dr. Okawaga réagirait à une irritation électrique et comment se comporterait le professeur Rehmann si on lui écrasait le labyrinthe auriculaire ; je fus aussi saisi d'une certaine incertitude quant à ma propre aptitude à discerner les couleurs et quant au facteur de mes réflexes moteurs. J'étais torturé par le doute : avons-nous (dans un sens strictement scientifique) le droit de parler de notre vie intellectuelle (je parle de la vie intellectuelle humaine) tant que nous ne nous serons pas découpé les lobes cervicaux les uns aux autres, ou que nous n'aurons pas coupé nos trajets sensoriels. En réalité, nous devrions nous jeter les uns sur les autres, armés de scalpels, pour étudier réciproquement notre vie intellectuelle. Quant à moi, je serai prêt, dans l'intérêt de la science, à casser les lunettes du professeur Dubosque ou à envoyer des décharges électriques dans la calvitie du professeur Dieten pour publier ensuite un article sur leurs réactions. En vérité, je les imagine fort bien, ces réactions. Ce que j'imagine moins bien, c'est ce qui peut se passer dans l'âme d'Andrias Scheuchzeri lors de telles expériences, mais j'estime que c'est un être bien brave et d'une infinie patience. Car aucune des sommités n'a laissé entendre dans son rapport qu'Andrias se serait mis en colère.

Je ne doute nullement du grand succès scientifique de ce Ier Congrès des Urodèles ; mais dès que j'aurai un jour de congé, j'irai au Jardin des Plantes, droit au réservoir d'Andrias Scheuchzeri, et lui dirai tout bas : « Ecoute, salamandre, quand ton jour viendra... ne t'avise pas d'entreprendre des études scientifiques sur la vie intellectuelle des hommes... »

...Grâce à cette activité scientifique, les salamandres cessèrent de passer pour un miracle. A la sobre lumière de la science, elles perdirent leur auréole d'êtres fantastiques, extraordinaires ; soumises à des tests psychologiques, elles manifestèrent des qualités très moyennes et fort peu intéressantes ; la science relégua au royaume des fables les bruits qui avaient couru sur leurs remarquables aptitudes. La science découvrit la *Salamandre Normale* qui se présentait comme un être assez ennuyeux et borné ; seuls, de temps à autre, les journaux trouvaient encore une *Salamandre Prodige*, capable de multiplier dans sa tête des nombres de cinq chiffres ; mais cette prouesse perdit bientôt de son intérêt quand on comprit qu'un simple mortel pouvait en faire autant avec un peu d'entraînement. Les gens commencèrent enfin à considérer les salamandres comme quelque chose d'aussi banal qu'une machine à calculer ou un automate ; ce n'étaient plus, à leurs yeux, de mystérieuses créatures sorties, on ne sait à quelle fin, de tréfonds inconnus. En outre, les gens ne trouvent jamais de mystère dans ce qui leur rend service, dans ce qui leur profite, mais seulement dans ce qui leur nuit, dans ce qui les menace ; et puisque, comme on l'a vu, les salamandres étaient des créatures très utiles, à multiples emplois, elles étaient entrées dans l'ordre des choses normal et rationnel.

L'utilité des salamandres fit l'objet d'une étude spécialisée par Wuhrmann, un chercheur de Hambourg, auteur de nombreux articles dont nous citerons, en résumé, le

BERICHT UBER DIE SOMATISCHE VERANLAGUNG DER MOLCHE.

Les expériences que j'ai faites dans mon laboratoire de Hambourg sur la grande salamandre du Pacifique avaient un but très précis : éprouver la résistance des salamandres à l'égard des modifications de milieu, et des autres facteurs externes, et prouver ainsi la possibilité de leur utilisation pratique dans différentes zones géographiques, et dans des conditions variables.

La première expérience était destinée à déterminer la durée de survie d'une salamandre hors de l'eau. Les sujets d'expérience furent placés dans des réservoirs à une température de 40° à 50°. Au bout de quelques heures, elles manifestent une fatigue évidente ; quand on les arrose, elles se raniment ; au bout de vingt-quatre heures, elles sont inertes, ne bougeant que leurs paupières ; le pouls cardiaque est ralenti, toute l'activité de l'organisme réduite au minimum. Les sujets souffrent visiblement et le moindre mouvement leur coûte un gros effort. Au bout de trois jours, elles tombent dans un état de paralysie cataleptique (xerosa) ; *les animaux ne réagissent plus, même si on les brûle à l'électrocautère.*

Si l'on augmente l'humidité de l'atmosphère, elles commencent à donner quelques signes de vie (elles ferment les yeux devant une lumière vive, etc.). Si l'on jette une salamandre ainsi déshydratée à l'eau après sept jours, elle se ranime au bout de quelque temps ; lors d'une déshydratation plus longue, un grand nombre de sujets d'expérience meurent. Exposées directement au soleil, les salamandres meurent au bout de quelques heures.

D'autres sujets d'expérience sont obligés de tourner une manivelle dans un endroit extrêmement sec. Leur rendement se met à baisser au bout de trois heures, mais se relève après un abondant arrosage. En répétant fréquemment l'arrosage, les animaux sont à même de tourner la manivelle pendant dix-sept heures, vingt-quatre heures et dans un cas même pendant vingt-six heures sans interruption ; par contre, un sujet humain est déjà visiblement épuisé après cinq heures de la même opération mécanique. Ces expériences montrent donc que les salamandres sont parfaitement utilisables pour les travaux sur la terre ferme, ceci à deux conditions : éviter de les exposer directement au soleil et arroser de temps à autre toute la surface de leur corps.

L'autre série d'expériences visait la résistance des salamandres, animaux d'origine tropicale, à l'égard du froid. Lors d'un refroidissement soudain de l'eau, elles meurent de catarrhe intestinal ; mais, lors d'une lente acclimatation, elles conservent leur vivacité même dans l'eau à 7° C, à condition de recevoir davantage de graisse dans leur nourriture (de 150 à 200 grammes par jour et par tête). Si la température de l'eau descend au-dessous de 5°, elles tombent dans la paralysie frigide (gelosa) ; *dans cet état, elles sont susceptibles d'être congelées et conservées dans des blocs de glace plusieurs mois durant ; quand la glace fond et que la température de l'eau dépasse 5°, elles donnent des signes de vie ; entre 7° et 10° elles sont complètement ranimées et se mettent en quête de nourriture. On peut en conclure que les salamandres peuvent facilement*

s'adapter à nos climats, jusqu'en Norvège et en Islande. Quant aux conditions climatiques polaires, elles devront faire l'objet d'une nouvelle expérience.

Par contre, les salamandres se montrent très sensibles aux influences chimiques ; lors d'expériences avec des bases très diluées, des eaux industrielles, des tanins, etc., leur peau se détache en lambeaux et les sujets d'expérience meurent d'une sorte de gangrène des branchies. Par conséquent, les salamandres sont pratiquement inutilisables dans nos fleuves.

Grâce à une autre série d'expériences, nous avons pu déterminer combien de temps les salamandres peuvent rester sans nourriture. Elles peuvent jeûner pendant trois semaines et davantage sans manifester d'autres signes qu'une certaine langueur. J'ai fait jeûner un sujet d'expérience pendant six mois ; les trois derniers mois, il dormait sans interruption, et sans mouvement ; par la suite, lorsque je lui jetai du foie haché dans son réservoir, il était si faible qu'il ne réagit pas et il fallut le nourrir artificiellement. Après quelques jours, la salamandre se remit à manger normalement et put servir à d'autres expériences.

La dernière série d'expériences portait sur les capacités de régénération des salamandres. Lorsqu'on coupe la queue d'une salamandre, elle repousse en quinze jours ; nous avons répété cette expérience sept fois sur le même sujet avec le même résultat. Il en va de même pour les autres pattes coupées. Nous avons amputé les quatre membres et la queue d'un sujet ; au bout de trente jours, il était de nouveau entier. Si l'on brise l'os de la cuisse ou de l'épaule d'une salamandre, tout le membre tombe et repousse ensuite. Il en va de même pour un œil arraché ou pour une langue coupée ; il est intéressant de noter qu'une salamandre à qui j'avais coupé la langue perdit en même temps l'usage de la parole et dut réapprendre à parler. Si l'on ampute la tête d'une salamandre ou si l'on coupe le corps entre le cou et l'os du bassin, l'animal meurt. Par contre, on peut pratiquer l'ablation de l'estomac, d'une partie des intestins, de deux tiers du foie et d'autres organes sans interruption des fonctions vitales, et l'on peut dire qu'une salamandre pratiquement vidée de ses organes est encore capable de vie ; aucun autre animal ne résiste si bien aux blessures de tout ordre que la salamandre. De ce fait, elle pourrait être un excellent animal de guerre, presque indestructible. Cela n'est malheureusement pas possible à cause de son caractère pacifique et de son naturel sans défense.

*

Outre ces expériences, mon assistant, le Dr. Walter Hinkel, a étudié la valeur des salamandres du point de vue des matières premières utilisables. Il a notamment constaté que le corps des salamandres contient un très fort pourcentage d'iode et de phosphore ; il n'est pas exclu qu'en cas de besoin il soit possible de pratiquer l'extraction industrielle de ces importants éléments. La peau des salamandres, en elle-même de mauvaise qualité, peut être moulue et pressée ; le cuir artificiel ainsi obtenu est léger, assez solide, et pourrait remplacer la vache. La graisse des salamandres est immangeable, vu son goût répugnant, mais elle convient au graissage technique car elle ne gèle qu'à de très basses températures. De même, la chair des salamandres était considérée comme non comestible et même vénéneuse ; mangée crue, elle provoque en effet de violentes douleurs, des vomissements et des hallucinations. Après de nombreuses

expériences, pratiquées sur sa propre personne, le Dr. Hinkel a constaté que ces effets nocifs disparaissent quand la chair est blanchie à l'eau bouillante — comme dans le cas de certaines amanites — et plongée, après un bon lavage, dans une faible solution de permanganate. Ensuite, on peut la faire bouillir ou la cuire à l'étuvée ; son goût est celui des bas morceaux de bœuf. Nous avons ainsi mangé une salamandre que nous appelions Hans ; c'était un animal intelligent et cultivé avec un don particulier pour le travail scientifique ; Hans était employé comme garçon de laboratoire dans la section du Dr. Hinkel et on pouvait même lui confier de délicates analyses chimiques. Nous passions de longues soirées à causer avec lui, nous délectant de son inextinguible soif de savoir. Malheureusement, il nous fallut tuer notre Hans, car il était devenu aveugle par suite de mes expériences sur la trépanation. Sa chair était noire et spongieuse, mais n'eut pas d'effets fâcheux. Il est certain qu'en cas de guerre, la chair de salamandre peut être un succédané important et bon marché de la viande de bœuf. »

Enfin, il est tout naturel que les salamandres aient cessé de faire sensation dès qu'on put les compter par centaines de millions ; pendant un certain temps, un pâle reflet de l'intérêt général qu'elles avaient suscité se retrouvait encore dans les films grotesques (*Sally et Andy*, *Les Deux Bonnes Salamandres*) et sur les scènes des cabarets où chanteurs et chanteuses d'opérette doués d'une voix particulièrement mauvaise, se présentaient dans le rôle irrésistible d'une salamandre chevrotante accumulant les fautes de grammaire.

Dès que les salamandres furent devenues un phénomène de masse, un phénomène banal, la nature du problème se transforma.

On en trouve une illustration typique dans l'enquête menée par le *Daily Star* sur la question : *Les salamandres ont-elles une âme ?* Nous citerons (évidemment sans en garantir l'exactitude) quelques déclarations de personnalités en vue.

Dear Sir,

Mon ami, le Révérend H.B. Bertram, et moi-même avons observé les salamandres pendant assez longtemps lors de la construction de la digue d'Aden : nous leur avons adressé deux ou trois fois la parole et nous n'avons trouvé chez elles aucune trace des sentiments supérieurs tels que l'Honneur, la Foi, le Patriotisme ou bien l'Esprit de *Fair Play*. Or à quoi d'autre pouvons-nous donner le nom d'âme ?

Truly yours,
COLONEL JOHN W. BRITON.

Je n'ai jamais vu aucune salamandre, mais je suis convaincu que des créatures qui n'ont pas de musique n'ont pas d'âme non plus.

TOSCANINI.

Laissons de côté la question de l'âme ; mais pour autant que j'aie pu observer les Andrias, je dirais qu'ils n'ont pas de personnalité ; ils se ressemblent tous : tous aussi travailleurs, tous aussi capables, tous aussi

dénués d'expression. En d'autres termes : ils réalisent un certain idéal de la civilisation moderne : La Moyenne.

ANDRÉ d'ARTOIS.

Elles n'ont certainement pas d'âme. En quoi elles sont comme les hommes.

Votre,
BERNARD SHAW.

Votre question me plonge dans l'embarras. Je sais par exemple que mon petit pékinois Bibi a une petite âme charmante ; mon chat persan Sidi Hanou a aussi une âme, et comme elle est cruelle et splendide ! Mais les salamandres ? Oui, elles sont très douées et intelligentes, ces pauvrettes ; elles savent parler, compter et se rendre *terriblement* utiles ; mais elles sont si laides !

Votre,
MADELEINE ROCHE.

Qu'elles soient salamandres pourvu qu'elles ne soient pas marxistes.

KURT HUBER.

Elles n'ont pas d'âme. Si elles en avaient une, il faudrait reconnaître leur égalité économique avec l'homme, ce qui serait absurde.

HENRY BOND.

Elles n'ont aucun sex-appeal, elles n'ont donc pas d'âme.

MAE WEST.

Elles ont une âme ainsi que toute créature et toute plante, comme tout ce qui vit. Grand est le mystère de la vie.

SANDRABHARATA NATH.

Elles ont une technique et un style de natation intéressants ; elles peuvent nous en apprendre long, surtout pour la natation sur grandes distances.

JOHNNY WEISSMULLER.

Du jour au lendemain, la grande sensation s'évanouit pour faire place à quelque chose d'un peu plus solide qu'on finit par appeler *La Question des Salamandres*. Comme maintes fois dans les annales du progrès humain, c'est une femme qui joua ici le rôle de pionnier. Il s'agit de Mme Louise Zimmermann, directrice d'un pensionnat de jeunes filles à Lausanne. Avec une énergie peu commune et un enthousiasme inépuisable, elle propageait son noble mot d'ordre dans le monde entier : *De bonnes écoles pour les salamandres*. Pendant longtemps, elle se heurta à l'incompréhension du public, alors qu'inlassablement elle attirait l'attention sur deux faits : d'une part l'aptitude naturelle des salamandres à l'étude, d'autre part le danger qui risquait de menacer la civilisation humaine si les salamandres étaient privées d'une bonne formatiton morale et intellectuelle. « Telle la culture romaine détruite par les invasions des barbares, notre culture périrait si elle n'était qu'une île au milieu d'un

océan de créatures, opprimées dans leur esprit, à qui l'on refuse l'accès aux plus nobles idéaux de l'humanité actuelle, » s'écriait-elle d'un ton prophétique au cours de six mille trois cent cinquante sept conférences données dans des clubs féminins de toute l'Europe et de toute l'Amérique, ainsi qu'au Japon, en Chine, en Turquie et ailleurs. « Si notre culture doit survivre, l'éducation doit être donnée à tous. Comment pouvons-nous jouir en paix des dons de notre civilisation tant qu'il existe, autour de nous, des millions et des millions de créatures, artificiellement maintenues dans un état animal. Le mot d'ordre du XIXe siècle avait été la Libération de la Femme, celui de notre temps sera : *Des Ecoles pour les Salamandres !* » Et ainsi de suite. Grâce à son éloquence et à son incroyable énergie, Mme Louise Zimmermann mobilisa les femmes du monde entier et réunit des fonds pour fonder à Beaulieu (près de Nice) le Premier Lycée des Salamandres. Les têtards de salamandres employés à Marseille et à Toulon y étudiaient la langue et la littérature française, la rhétorique, l'art de se tenir en société, les mathématiques et l'histoire naturelle.

Pour plus de détails, consulter le livre : « *Mme Zimmermann, sa vie, ses idées, son œuvre* » (Alcan). De cet ouvrage, nous citerons les souvenirs émus d'une salamandre qui compta parmi ses premières élèves :

Elle nous récitait les fables de La Fontaine, assise près de notre réservoir simple, mais propre et confortable ; elle avait beau souffrir de l'humidité, elle n'y prenait garde, toute dévouée à sa mission d'éducatrice. Elle nous appelait « mes petits Chinois » (1) *parce que, comme les Chinois, nous ne pouvions pas prononcer le* r. *Au bout d'un certain temps, elle s'y habitua au point de prononcer elle-même son nom Mme Zimmelmann. Nous les têtards, nous l'adorions ; les petits, dont les poumons n'étaient pas encore formés et qui ne pouvaient donc quitter l'eau, pleuraient de ne pas pouvoir la suivre dans ses promenades dans le jardin de l'école. Elle était douce et aimable ; je ne l'ai vue se mettre en colère qu'une seule fois ; lorsque notre jeune professeur d'histoire, par une chaude journée d'été, mit son maillot de bain et descendit dans notre réservoir où elle nous fit un cours sur la lutte des Pays-Bas pour la liberté, assise dans l'eau jusqu'au cou. Alors, notre chère Mme Zimmelmann se mit sérieusement en colère : « Allez tout de suite prendre un bain, Mademoiselle, allez, allez ! » cria-t-elle, les larmes aux yeux. Pour nous, ce fut une leçon discrète, mais claire, qui nous rappelait que malgré tout nous n'étions pas des hommes ; plus tard nous sûmes gré à notre mère spirituelle de nous avoir inculqué cette vérité avec tant de fermeté et de tact.*

Quand nous avions bien travaillé, elle nous récompensait en nous lisant des poèmes modernes, comme ceux de François Coppée : « Il faut avouer que c'est trop moderne, » disait-elle, « mais en fin de compte, aujourd'hui, ça fait partie de la bonne éducation. »

A la fin de l'année scolaire, il y avait une cérémonie publique à laquelle on invitait le préfet de Nice et d'autres personnalités officielles et importantes. Les élèves les plus doués et les plus avancés

(1) En français dans le texte.

qui avaient déjà des poumons, étaient séchés par le concierge de l'école, et habillés de toges blanches ; ensuite, derrière un fin rideau (pour ne pas faire peur aux dames) ils récitaient des fables de La Fontaine, des théorèmes de mathématiques et l'arbre généalogique des Capétiens avec toutes les dates. Puis le préfet faisait un long et beau discours pour remercier et complimenter notre chère directrice et c'est ainsi que s'achevait cette belle journée. Notre développement physique faisait l'objet de la même sollicitude que notre progrès intellectuel : une fois par mois nous étions examinés par le vétérinaire de l'endroit, et tous les six mois, on nous pesait pour voir si nous avions le poids réglementaire. Et surtout, notre chère directrice nous enjoignait de renoncer à l'ignoble et indécente coutume des Danses Lunaires ; à ma grande honte, je dois avouer que malgré cela, certains élèves plus âgés se livraient secrètement, pendant les nuits de pleine lune, à ces honteux ébats animaux. J'espère que notre maternelle amie ne l'a jamais appris ; son cœur si noble et aimant en eût été brisé.

L'Ecole des Filles pour Salamandres à Menton eut un peu moins de succès ; on y enseignait surtout la musique, la diététique, les travaux manuels délicats (sur lesquels Mme Zimmermann insistait surtout pour des raisons pédagogiques) ; mais à tout cela, les jeunes lycéennes salamandres opposèrent un visible manque d'aptitude, sinon une indifférence obstinée. Par contre, les premiers examens publics des jeunes salamandres remportèrent un succès si inattendu que l'on créa immédiatement (aux frais de la Société Protectrice des Animaux) une Ecole Polytechnique pour les salamandres à Cannes et une Université à Marseille ; c'est là qu'un peu plus tard, une salamandre reçut pour la première fois le titre de docteur en droit.

Désormais, l'éducation des salamandres connut un développement rapide et fort normal. Des instituteurs aux idées avancées soulevèrent nombre d'objections aux Ecoles Modèles, dites Ecoles Zimmermann ; on disait surtout que les humanités désuètes enseignées aux jeunes humains étaient sans intérêt pour les jeunes générations de salamandres ; on s'élevait avec la dernière énergie contre l'enseignement de la littérature et de l'histoire, pour recommander en revanche de consacrer le plus de temps et de place possible aux sujets modernes et pratiques, tels que les sciences naturelles, le travail dans les ateliers scolaires, la formation technique des salamandres, la gymnastique, etc. Cette école dite *Ecole Réformée* ou *Ecole de la Vie Pratique* faisait à son tour l'objet d'attaques passionnées de la part du camp des partisans des classiques qui affirmaient que l'accès des salamandres aux trésors de la culture humaine ne pouvait se baser que sur l'étude du latin ; il ne suffisait pas de leur apprendre à parler, encore fallait-il qu'elles sachent citer les poètes et discourir avec une éloquence cicéronienne. Il en résulta une longue et âpre querelle. Ensuite, on nationalisa les écoles pour les salamandres et on réforma les écoles pour la jeunesse humaine pour les rapprocher le plus possible des idéaux de l'Ecole Réformée.

Naturellement, dans d'autres Etats on se mit aussi à réclamer l'ensei-

gnement obligatoire pour les salamandres sous le contrôle de l'Etat. Cela se fit peu à peu dans tous les pays maritimes (exception faite de la Grande-Bretagne naturellement) ; comme les écoles de salamandres n'étaient pas encombrées par les vieilles traditions classiques des écoles humaines et qu'elles pouvaient donc faire appel aux dernières méthodes de la psychotechnique, de la formation technologique, de l'entraînement pré-militaire et autres récents progrès de la pédagogie, on assista rapidement au développement du système d'enseignement le plus moderne, et le plus avancé sur le plan scientifique du monde entier, qui faisait à juste titre l'envie de tous les pédagogues et écoliers humains.

L'enseignement des salamandres souleva en même temps la question linguistique. Quelle langue mondiale fallait-il enseigner aux salamandres ? Les premières salamandres des îles du Pacifique s'exprimaient évidemment dans le *pidgin-english* des indigènes et des marins ; nombreuses étaient celles qui parlaient le malais ou des dialectes locaux. Les salamandres élevées pour le marché de Singapour apprenaient le *basic-english,* cet anglais scientifiquement simplifié qui se contente de quelques centaines d'expressions sans s'embarrasser de complications grammaticales ; c'est pourquoi l'on commença aussi à appeler cet anglais standard réformé le *salamander-english.* Dans les écoles modèles Zimmermann, les salamandres s'exprimaient dans la langue de Corneille, ceci bien sûr non pas pour des raisons nationales, mais parce que ça fait partie de la bonne éducation ; par contre, dans les Ecoles Réformées, on enseignait l'espéranto comme moyen de communication. En outre, cette époque vit la création de cinq ou six nouvelles Langues Universelles qui prétendaient remplacer la confusion babylonienne des langues humaines et donner une seule langue maternelle à toute l'humanité ainsi qu'aux salamandres. Il y eut naturellement de nombreuses querelles pour savoir laquelle de ces langues internationales était la plus pratique, la plus harmonieuse et la plus universelle. Enfin, il arriva ce qui devait arriver : chaque pays se fit l'avocat d'une langue universelle différente.

Entre autres, le célèbre philologue Curtius dans son ouvrage « *Janua Linguarum Aperta* » proposa l'adoption du latin de l'âge d'or de Virgile comme langue commune des salamandres. « Il est aujourd'hui en notre pouvoir, » s'écria-t-il, « de refaire du latin la plus parfaite des langues, la plus riche en règles de grammaire, la plus étudiée par les savants, une langue universelle et vivante. Si l'humanité cultivée ne profite pas de cette occasion, faites-le donc vous-mêmes, *ô Salamandræ, gens maritima ;* choisissez comme langue maternelle *eruditam linguam latinam,* la seule langue digne d'être parlée sur *l'orbis terrarum.* Vous aurez un mérite immortel, ô salamandres, si vous redonnez une vie nouvelle à cette langue éternelle, la langue des dieux et des héros ; car avec cette langue, *gens Tritonum,* vous reprendrez aussi un jour l'héritage de la domination mondiale romaine. »

Par contre, un employé des P.T.T. de Lettonie, nommé Wolteras, en collaboration avec le pasteur Mendelius, inventa et mit au point une *langue spéciale pour les salamandres,* dite langue pontique *(pontic lang) :*

pour ce faire il utilisa des éléments de toutes les langues du monde, particulièrement des dialectes africains. Ce *salamandrais* (c'est ainsi qu'on l'appelait en effet) fut assez répandu surtout dans les Etats nordiques, malheureusement seulement parmi les hommes. A Uppsala, l'on créa même une chaire de salamandrais, mais, à notre connaissance, cette langue ne fut jamais parlée par aucune salamandre. Pour dire la vérité, les salamandres utilisaient surtout le *basic-english* qui devint plus tard leur langue officielle.

La nationalisation des écoles pour salamandres simplifia le problème : désormais, dans chaque Etat, les salamandres étaient éduquées dans la langue du pays. Les salamandres apprenaient les langues étrangères avec assez de facilité et avec ardeur, mais leurs talents linguistiques ne manquaient pas de défauts, dûs en partie à la constitution de leurs cordes vocales, en partie à des raisons psychologiques : par exemple, les salamandres avaient du mal à prononcer les mots de plusieurs syllabes et cherchaient à les réduire à une seule, qu'elles émettaient brièvement, avec une sorte de coassement ; elles disaient aussi *l* au lieu de *r* et zézayaient légèrement dans les sibilantes ; elles laissaient tomber les désinences, elles n'apprirent jamais à faire la distinction entre Moi et Nous et il leur était égal qu'un nom soit du féminin ou du masculin (ce qui reflète peut-être leur froideur sexuelle en dehors de la période du rut). Bref, dans leurs bouches, toutes les langues subissaient des transformations caractéristiques ; elles se rationalisaient et se réduisaient aux formes les plus simples et les plus rudimentaires. Notons que leurs néologismes, leur prononciation et leur grammaire primitive furent rapidement adoptés par la lie humaine des grands ports et par ce qu'on appelle la haute société ; de là, ce mode d'expression gagna les journaux et se généralisa rapidement. Chez beaucoup d'humains, on voyait aussi disparaître le genre des noms, s'effacer les désinences, dépérir les conjugaisons ; la jeunesse dorée supprima le *r* et se mit à zézayer ; rares étaient les personnes cultivées qui pouvaient encore vous dire ce que c'est que l'indéterminisme ou bien la transcendance, parce que, pour les humains aussi, ces mots étaient désormais trop longs et difficiles à prononcer.

Bref, tant bien que mal, les salamandres étaient capables de parler toutes les langues du monde selon le littoral où elles vivaient. Sur ce un journal de notre pays (je crois qu'il s'agissait des *Narodny Listy*) publia un article dont l'auteur demandait (à juste titre) pourquoi les salamandres n'apprendraient pas le tchèque, puisqu'il existait de par le monde des salamandres parlant le portugais, le hollandais et d'autres langues de petits peuples. « Il est vrai que malheureusement notre pays n'a pas de littoral, » admettait l'auteur, « et que par conséquent il n'y a pas de salamandres marines en Tchécoslovaquie ; pourtant, même si nous n'avons pas de mer, cela ne signifie pas que notre contribution à la culture mondiale n'est pas aussi valable — et même plus importante — que celle de nombreuses nations qui font apprendre leur langue à

des milliers de salamandres. Faire connaître notre vie intellectuelle aux salamandres ne serait que justice, mais comment pourraient-elles s'en faire une idée si nulle d'entre elles ne connaître notre langue ? N'attendons pas que quelqu'un prenne conscience de cette lacune et crée une chaire de tchèque et de littérature tchèque dans un établissement pour salamandres. Comme l'a dit le poète : « N'ayons confiance en personne dans le vaste monde. Nous n'y avons pas un seul ami. » Redressons donc nous-même la situation. » Cet article suscita un vif intérêt et aboutit au moins à un résultat : la publication d'un petit manuel de tchèque pour les salamandres avec des morceaux choisis des lettres tchécoslovaques. Fait incroyable, on en vendit sept cents exemplaires, ce qui constitue un succès étonnant.

Mais le problème de l'enseignement et de la langue n'était qu'un des aspects de la grande Question des Salamandres qui s'étendait si l'on peut dire à vue d'œil. Tout à coup, par exemple, il fallut se demander comment traiter les salamandres sur le plan qu'on nomme social. Naturellement, au cours des premières années — années préhistoriques de l'Age des Salamandres — les Sociétés Protectrices des Animaux avaient mis toute leur ardeur dans la lutte contre les traitements cruels et inhumains ; grâce à leurs multiples interventions, on obtint que les autorités appliquent aux salamandres les règlements policiers et vétérinaires valables pour le reste du bétail. Les ennemis déclarés de la vivisection signèrent aussi de nombreuses protestations et pétitions pour qu'il soit interdit de pratiquer des expériences sur les salamandres vivantes ; une loi dans ce sens fut en effet adoptée par de nombreux Etats (1).

Cependant l'instruction croissante des salamandres fit qu'on hésita de plus en plus à les traiter comme de simples animaux ; pour des raisons quelque peu vagues, on trouvait cela inconvenant. Alors on fouda la Ligue pour la Protection des Salamandres (*Salamander Protecting League*) sous les auspices de la duchesse de Huddersfield. Cette Ligue, qui comptait plus de deux cent mille membres, particulièrement en Angleterre, accomplit une grande œuvre en faveur des salamandres ; entre autres, elle obtint l'installation de terrains de jeux spéciaux pour les salamandres ; c'est là que, loin des spectateurs curieux, elles tenaient leurs « meetings et fêtes sportives » (sans doute veut-on parler des danses lunaires clandestines) ; grâce aussi à la Ligue, on recommanda aux élèves de toutes les écoles (oui, même à l'Université d'Oxford) de s'abstenir de lyncher des salamandres ; dans une certaine mesure aussi, on veilla à ne pas surcharger le programme des têtards dans les écoles ; et enfin, on entoura les lieux de travail et les baraques des salamandres de hautes palissades de planches qui les protégeaient des importuns et qui, surtout, séparaient suffisamment le monde des salamandres de celui des hommes.

(1) Surtout en Allemagne, l'on interdit sévèrement toute vivisection ; mais naturellement ce règlement ne s'appliquait qu'aux chercheurs juifs

Il semble s'être agi aussi de certaines préoccupations d'ordre moral. Parmi les documents de M. Povondra, on a retrouvé en plusieurs langues un appel qui semble avoir été publié par tous les journaux du monde et signé par la duchesse de Huddersfield en personne, qui disait :

LA LIGUE POUR LA PROTECTION DES SALAMANDRES S'ADRESSE SURTOUT A VOUS, FEMMES, ET VOUS DEMANDE DANS L'INTÉRÊT DE LA DÉCENCE ET DES BONNES MŒURS DE CONTRIBUER, PAR LE TRAVAIL DE VOS MAINS, AU SUCCÈS DE LA GRANDE ACTION DONT LE BUT EST DE PROCURER DES VÊTEMENTS CONVENABLES AUX SALAMANDRES. LE VÊTEMENT LE PLUS APPROPRIÉ CONSISTE EN UNE PETITE JUPE LONGUE DE 40 CM, LARGEUR A LA TAILLE 60 CM, DE PRÉFÉRENCE AVEC UN CAOUTCHOUC. NOUS RECOMMANDONS LA JUPE PLISSÉE QUI EST SEYANTE ET DONNE UNE PLUS GRANDE LIBERTÉ DE MOUVEMENTS. POUR LES RÉGIONS TROPICALES, IL SUFFIT D'UN PETIT TABLIER MUNI D'UN RUBAN QUE L'ON NOUERA AUTOUR DE LA TAILLE ; ON PEUT UTILISER UNE SIMPLE ÉTOFFE LAVABLE OU BIEN LA TAILLER DANS DE VIEUX VÊTEMENTS. AINSI VOUS AIDEREZ LES PAUVRES SALAMANDRES QUI N'AURONT PLUS A SE MONTRER NUES LORS DE LEUR TRAVAIL A PROXIMITÉ DES HUMAINS CE QUI OFFENSE CERTAINEMENT LEUR PUDEUR ET FAIT UNE IMPRESSION FACHEUSE A TOUTE PERSONNE HONNÊTE ET SURTOUT A TOUTE FEMME ET MÈRE.

Il semble cependant que cette action n'ait pas remporté le succès espéré ; rien ne permet de croire que les salamandres aient jamais consenti à porter de petites jupes ou des tabliers : sans doute ces vêtements les gênaient-ils dans l'eau ou tenaient-ils mal. Quand, par la suite, les salamandres furent séparées des hommes par des palissades, les causes de ces « impressions fâcheuses » ou de ces atteintes à la pudeur furent éliminées.

Nous avons parlé de la nécessité de protéger les salamandres contre les importuns ; nous faisions surtout allusion aux chiens qui ne se réconcilièrent jamais avec les salamandres et les poursuivaient rageusement même sous l'eau, bien qu'en mordant une salamandre en fuite, ils s'attiraient une inflammation des muqueuses bucales. Parfois les salamandres se défendaient et plus d'un beau chien fut tué à coups de houe ou de pic. Une inimitié durable, vraiment mortelle, régnait entre chiens et salamandres ; la construction de palissades entre les deux camps ne fit que l'aviver et creuser davantage le fossé. Mais cela est dans la nature des choses et pas seulement chez les chiens.

A propos, signalons que ces palissades goudronnées, qui s'étendaient parfois sur des centaines et des centaines de kilomètres le long des côtes, servaient à des buts éducatifs. Sur toute leur longueur, elles portaient des inscriptions destinées aux salamandres telles que :

VOTRE TRAVAIL — VOTRE SUCCÈS
CHAQUE SECONDE COMPTE
LA JOURNÉE N'A QUE 86.400 SECONDES

LA VALEUR DE CHACUN NE SE MESURE
QU'A SON TRAVAIL
VOUS POUVEZ CONSTRUIRE UN MÈTRE DE DIGUE
EN 57 MINUTES
CELUI QUI TRAVAILLE REND SERVICE A TOUS
CELUI QUI NE TRAVAILLE PAS NE MANGERA PAS

Et ainsi de suite. Comme ces palissades de bois bordaient dans le monde entier plus de trois cent mille kilomètres de littoral, nous pouvons aisément nous imaginer combien de mots d'ordre stimulants et d'utilité publique on pouvait y faire tenir.

Mais, bientôt, ces louables initiatives privées, visant à régler d'une façon humaine les rapports entre la société et les salamandres, s'avérèrent insuffisantes. S'il avait été relativement facile d'intégrer, comme on dit, les salamandres dans le processus de production, il était bien plus difficile et compliqué de les rattacher à l'ordre social existant. Les plus conservateurs soutenaient simplement qu'il n'y avait pas lieu d'évoquer à leur sujet des problèmes de légalité ou d'ordre public : les salamandres étaient tout bonnement la propriété de leurs employeurs qui devaient aussi répondre des dommages éventuels qu'elles pouvaient causer ; malgré leur indiscutable intelligence, les salamandres n'étaient, du point de vue légal, que des objets, des choses, des biens ; toute disposition spéciale les concernant serait, disaient-ils, une violation des droits sacrés de la propriété privée. Par contre, l'autre camp soutenait que les salamandres, êtres intelligents et en grande partie responsables de leurs actes, étaient capables de violer sciemment les lois en vigueur. Comment exiger alors que le propriétaire des salamandres réponde des infractions commises par ses employés ? On risquait ainsi de paralyser tout esprit d'entreprise individuelle dans le domaine des travaux exécutés par les salamandres. Il n'y a pas de palissades dans la mer, disait-on, on ne peut donc pas enfermer les salamandres pour les surveiller. Donc, la loi doit enjoindre aux salamandres elles-mêmes de respecter le code légal des hommes, et de se plier aux règlements qui seront promulgués à leur sujet.

Cf. *Le Premier Procès des Salamandres* qui eut lieu à Durban et qui fut abondamment commenté par la presse mondiale (voir la collection de M. Povondra). L'Autorité Portuaire de A. employait une colonie de salamandres ouvrières. Au bout d'un certain temps, celles-ci s'étaient multipliées et n'avaient plus assez de place dans le port ; plusieurs colonies de têtards s'installèrent donc sur les plages environnantes. Le fermier B. dont les terres comprenaient une partie de ces plages demanda à l'autorité portuaire de faire évacuer les plages privées car il venait s'y baigner. L'autorité portuaire répondit que ce n'était point son affaire ; du moment que les salamandres s'étaient installées sur les terres du demandeur, elles étaient devenues sa propriété privée. Alors que le procès tirait en longueur, les salamandres (poussées par leur instinct congénital et par le goût du travail que leur inculquait leur éducation) se mirent, sans avoir reçu ni ordres ni directives, à construire des digues et des bassins portuaires sur les plages de monsieur B. Alors,

M. B. porta plainte contre l'autorité en question pour dommages à sa propriété. Cette plainte fut repoussée en première instance car, disaient les attendus, la propriété de M. B. n'avait pas été endommagée, mais au contraire perfectionnée par les digues. La deuxième instance donna raison au demandeur en ce sens que personne n'est tenu de souffrir sur ses terres les animaux domestiques du voisin ; donc, l'autorité portuaire de A. était responsable de tous les dommages causés par les salamandres comme un fermier répond du dommage que son bétail cause à son voisin. Mais les défendeurs rétorquèrent qu'ils ne sauraient répondre des salamandres, attendu qu'il est impossible de les enfermer dans la mer. Sur ce, le juge déclara qu'à son avis il convenait de comparer les dommages causés par les salamandres à ceux causés par les poules, qu'il est également impossible d'enfermer parce qu'elles savent voler. L'avocat de l'autorité portuaire demanda de quelle façon son client devait évacuer les salamandres ou bien les inciter à quitter les plages privées de M. B. Le juge répondit que ce n'était pas l'affaire de la cour. L'avocat demanda ce que dirait l'honorable juge si l'autorité inculpée faisait faire la chasse aux salamandres indésirables. Sur ce, le juge répondit qu'en tant que gentleman britannique, il estimerait que ce serait un procédé fort douteux ainsi qu'une violation du droit de chasse de M. B. Les défendeurs furent donc tenus d'une part d'évacuer les salamandres de la propriété privée du demandeur, d'autre part de réparer les dommages causés par les digues et l'aménagement du littoral en remettant les plages dans leur état originel. L'avocat des demandeurs voulut alors savoir s'il était admissible d'employer des salamandres à la destruction des digues. Le juge répondit qu'à son avis, ce n'était pas admissible, sauf autorisation expresse du demandeur dont l'épouse éprouvait de la répugnance pour les salamandres et ne pouvait se baigner sur une plage infestée par ces créatures. Les défendeurs répliquèrent que sans salamandres, il était impossible de déblayer les digues construites sous l'eau. Le juge déclara alors que la cour ne voulait ni ne pouvait décider des détails techniques ; les cours sont là pour défendre le droit de propriété, non pour décider de ce qui est faisable ou non.

Voilà pour l'aspect légal de la question ; on ignore comment l'autorité portuaire de A. se tira d'affaire ; mais ce procès montra la nécessité de nouvelles formes juridiques pour régler la Question des Salamandres.

D'après ce que nous savons, c'est en France que furent adoptées les premières lois concernant les salamandres. Un paragraphe stipulait les devoirs des salamandres en cas de mobilisation ; une autre loi (dite *Loi Deval*) n'autorisait les salamandres à se fixer qu'aux endroits de la côte qui leur seraient assignés par les propriétaires, ou par les autorités départementales compétentes. Aux termes de la troisième loi, les salamandres étaient tenues, sans exception, de se conformer à tous les règlements de police ; en cas de violation, les autorités pouvaient les châtier en les enfermant dans un endroit sec et clair, ou même en leur interdisant tout travail pour un certain temps. Sur ce, les partis de gauche déposèrent un projet de législation sociale pour les salamandres, stipulant les obligations des employés et exigeant des employeurs certains engagements envers les salamandres ouvrières (par exemple un congé annuel de quinze jours, au

printemps, à l'époque du rut) ; par contre, l'extrême-gauche voulut faire expulser les salamandres en tant qu'ennemies des travailleurs, car elles travaillaient trop et pour presque rien au service des capitalistes, et menaçaient de la sorte le niveau de vie de la classe ouvrière. Pour soutenir cette revendication, on fit grève à Brest et à Paris ; il y eut de grandes manifestations et de nombreux blessés ; le ministère Deval dut démissionner. En Italie, les salamandres relevaient d'une corporation spéciale composée des employeurs et des autorités publiques ; en Hollande, elles dépendaient du Ministère des Travaux Hydrauliques ; bref, chaque Etat résolvait le problème des salamandres à sa manière ; mais dans l'ensemble, les nombreuses ordonnances qui fixaient les devoirs publics, et limitaient la liberté animale des salamandres, étaient à peu près semblables partout.

On conçoit que, dès l'adoption des premières lois sur les salamandres, il se trouva des gens pour conclure, au nom de la logique, que, si la Société humaine peut imposer certaines obligations aux salamandres, elle doit aussi leur reconnaître certains droits. L'Etat qui légiférait sur les salamandres les reconnaissait *ipso facto* comme personnes libres et responsables, comme sujets légaux et même comme ressortissants ; dans ce cas, il fallait régler leurs rapports civiques avec l'Etat sous les lois duquel elles vivaient. Certes, on aurait pu considérer les salamandres comme émigrants étrangers ; mais dans ce cas, l'Etat n'aurait pas pu leur imposer des services et des devoirs particuliers en cas de mobilisation et de guerre comme cela se pratique (l'Angleterre exceptée) dans tous les pays civilisés. En cas de guerre, nous demanderions certainement aux salamandres d'assurer la défense des côtes, mais alors comment leur refuser certains droits civils comme le droit de vote, le droit de réunion, de représentation dans différents organismes publics et ainsi de suite ?

Il se trouva des gens pour prendre au pied de la lettre l'égalité des salamandres et pour demander qu'elles puissent occuper toutes les fonctions publiques sur terre et sur mer (J. Courtaud) ; ou bien qu'elles forment des régiments sous-marins complètement armés avec leurs propres commandants des profondeurs (le général de réserve Desfours) ; certains allèrent jusqu'à demander l'autorisation de mariages mixtes entre salamandres et humains (l'avocat Louis Pierrot). Les spécialistes des sciences naturelles eurent beau faire remarquer que de tels mariages sont impossibles, M. Pierrot soutenait qu'il ne s'agissait pas de la possibilité biologique, mais du principe légal et ajouta qu'il était prêt lui-même à prendre une salamandre pour femme pour que la dite réforme du droit marital ne reste pas lettre morte. (Par la suite Me Pierrot devint un avocat très recherché pour les divorces).

(Ajoutons à ce propos que, surtout dans la presse américaine, on trouvait de temps en temps des informations sur des jeunes filles qui auraient été violés par des salamandres alors qu'elles se baignaient. C'est pourquoi, de plus en plus fréquemment, on lynchait et l'on poursuivait des salamandres aux Etats-Unis et surtout on les brûlait sur un bûcher. C'est en vain que les savants s'élevaient contre ces pratiques populaires en affirmant qu'un tel crime était physiologiquement

impossible pour des raisons anatomiques ; de nombreuses jeunes filles affirmèrent sous serment qu'elles avaient été importunées par des salamandres : l'affaire était donc claire aux yeux de tout bon Américain. Plus tard, on limita les populaires autodafés de salamandres en ne les autorisant que le dimanche et sous la surveillance des pompiers. Cette époque vit la création du *Mouvement contre le Lynchage des Salamandres* présidé par le Révérend noir Robert J. Washington, qui eut des centaines de milliers de membres (naturellement rien que de vulgaires négros). La presse américaine s'empressa d'affirmer qu'il s'agissait d'un mouvement subversif et politique ; en conséquence, il y eut des raids sur les quartiers nègres et l'on brûla de nombreux noirs qui priaient pour leurs Frères Salamandres dans leurs églises. L'indignation contre les noirs fut à son comble quand l'incendie de l'église nègre de Gordonville (Louisiane) s'étendit à toute la ville. Mais cela ne concerne pas directement l'histoire des salamandres.)

Parmi les institutions et les avantages physiques dont les salamandres bénéficièrent effectivement, citons : chaque salamandre était inscrite dans un registre d'état civil des salamandres et enregistrée dans son lieu de travail ; elle devait avoir une autorisation de séjour ; payer un impôt *per capita* réglé par les patrons par déduction sur la nourriture des salamandres (car les salamandres n'étaient pas payées en espèces) ; elles devaient également payer un loyer pour les côtes qu'elles habitaient, des taxes communales, des frais de construction pour les palissades de bois, des taxes scolaires et autres charges publiques ; il faut enfin reconnaître loyalement qu'elles étaient traitées comme les autres citoyens et qu'elles jouissaient donc d'une certaine égalité.

On proposait même une sorte d'autonomie sous-marine pour les salamandres ; ces considérations restèrent d'ailleurs sur le papier ; il n'y eut pas de solution pratique surtout parce que les salamandres ne réclamèrent jamais et nulle part de droits civils. De même, elles ne manifestèrent ouvertement aucun intérêt dans un autre grand débat, celui ouvert sur le baptême des salamandres. L'Eglise catholique soutint toujours sans défaillance que les salamandres ne sauraient être baptisées ; les salamandres, ne descendant pas d'Adam, ne sont pas conçues dans le péché originel et ne peuvent donc en être lavées par les sacrements du baptême. L'Eglise n'entend nullement décider si les salamandres ont ou non une âme immortelle ou si elles participent de quelque autre façon à la bonté et au salut divins ; son attitude bienveillante envers les salamandres ne peut être exprimée que par une prière spéciale qui sera lue certains jours après la prière pour les âmes au purgatoire, et l'intercession pour les infidèles (1). La situation était moins simple pour les Eglises protestantes : en admettant que les salamandres jouissaient de la raison, elles admettaient aussi leur capacité à comprendre l'enseignement chrétien, mais elles hésitaient quand même à les admettre au sein de l'Eglise et à en faire des frères en Christ. Elles se bornèrent donc à publier (en version abrégée) la Sainte Bible pour les salamandres sur

(1) Cf. l'encyclique du Saint Père *Mirabilia Dei Opera*.

papier imperméable ; elles en distribuèrent des millions d'exemplaires ; on songeait aussi à créer pour les salamandres une sorte de *basic-christian* (à l'instar du *basic-english*) mais ces tentatives provoquèrent tant de querelles théologiques qu'il fallut enfin y renoncer (1). D'autres sectes religieuses (surtout des sectes américaines) manifestaient moins de scrupules ; elles envoyaient des missionnaires auprès des salamandres pour leur prêcher la Vraie Foi et les baptiser selon les paroles de l'Ecriture : « Allez dans le monde entier, instruisez tous les peuples. » Mais rares étaient les missionnaires qui parvenaient à franchir les palissades de planches qui séparaient les salamandres des hommes ; les employeurs les empêchaient de se rendre auprès des salamandres pour qu'elles ne soient pas inutilement retardées dans leur travail. Mais de temps en temps, on voyait un prédicateur qui, debout près de la palissade goudronnée, entouré de chiens aboyant furieusement contre leurs ennemis de l'autre côté des planches, prêchait la Parole divine en vain, mais avec ferveur.

D'après ce que nous savons, le monisme eut un succès appréciable auprès de certaines salamandres ; d'autres crurent aussi au matérialisme, à l'étalon-or et à d'autres dogmes scientifiques. Un philosophe populaire, nommé Georg Sequenz, créa même une religion spéciale à l'usage des salamandres dont le dogme central était la foi dans la Grande Salamandre ; notons que cette foi, loin de se répandre parmi les salamandres, trouva de nombreux adeptes humains dans les grandes villes ; du jour au lendemain, on ouvrit nombre de temples secrets où on pratiqua le culte des salamandres.

Cf. dans la collection de M. Povondra une brochure nettement pornographique qui était censée reproduire des rapports de police de la ville de B***. Il est impossible de citer les termes de ce « *tirage privé, publié dans des buts scientifiques* ». Nous nous bornerons à citer certains détails :

« *Le temple du culte des Salamandres situé dans la rue***, au numéro*** a, au centre, un grand bassin dallé de marbre rouge foncé. L'eau du bassin est parfumée d'essences aromatiques, chauffée et éclairée par le fond grâce à des réflecteurs aux couleurs toujours changeantes ; hormis cela, il fait nuit dans le temple. Au chant de la litanie des salamandres, les adeptes, dévêtus, descendent des marches de marbre dans le bassin irisé, d'un côté les hommes, de l'autre les femmes, tous appartenant à la haute société ; nous citerons particulièrement la baronne M., l'acteur de cinéma S., l'ambassadeur D. et de nombreuses autres personnalités de premier plan. Tout à coup, un réflecteur bleu illumine un immense bloc de marbre sortant de l'eau sur lequel repose une grande et vieille salamandre noire, appelée Maître Salamandre. Après un moment de silence, le maître prend la parole ; il exhorte les adeptes à s'adonner entièrement et du fond du cœur aux cérémonies de la danse des salamandres et à rendre hommage à la Grande Salamandre. Puis, le maître se lève et se met à balancer*

(1) La littérature consacrée à cette question est si vaste que la bibliographie en occupe à elle seule deux gros volumes.

et à tortiller son torse. Alors les adeptes mâles dans l'eau jusqu'au cou commencent à se balancer et à se tortiller furieusement, de plus en plus vite pour créer, dit-on, le climat sexuel, tandis que les femmes font entendre des « ts-ts-ts » sifflants et des petits cris éraillés. Puis un réflecteur après l'autre s'éteint et une orgie générale se déchaîne. »

Nous ne pouvons garantir l'exactitude de cette description, mais il demeure certain que dans toutes les grandes villes d'Europe, la police poursuivit avec acharnement les sectes de salamandres et que d'autre part elle eut beaucoup de mal à étouffer certains scandales. Mais nous pensons que le culte de la Grande Salamandre était certes très répandu, mais qu'en général il se pratiquait avec une opulence moins féerique et — dans des couches plus déshéritées — même sans baignades.

Plus tard, les salamandres elles-mêmes adoptèrent presque toutes une autre religion dont on ne connaît pas les origines ; il s'agissait du culte de Moloch qu'elles imaginaient sous les traits d'une énorme Salamandre à tête humaine ; on disait qu'elles avaient de gigantesques idoles sous-marines coulées en métal qu'elles avaient fait faire chez Armstrong ou chez Krupp ; mais on n'apprit jamais de détails sur les cérémonies de leur culte (on les disait extrêmement cruelles et secrètes) parce qu'elles se déroulaient sous l'eau. Il semble que cette foi avait pu se répandre parce que le nom de Moloch leur rappelait le terme d'histoire naturelle (*Molche*) ou le mot allemand (*Molch*) désignant les salamandres.



Comme on peut le voir d'après ce que nous venons de dire, la Question des Salamandres se borna pendant longtemps à des discussions sur la mesure dans laquelle les salamandres, en tant que créatures raisonnables et très civilisées, étaient capables de jouir de certains droits de l'homme, ne serait-ce qu'en marge de la société et du genre humain ; en d'autres termes, il s'agissait d'une question intérieure pour les différents Etats, question qu'ils résolvaient dans le cadre du droit civil. Pendant des années, il ne vint à l'idée de personne que la Question des Salamandres pouvait avoir une vaste portée internationale et qu'il serait peut-être nécessaire de traiter les salamandres non seulement comme des êtres intelligents, mais aussi en tant que collectivité ou peuple des salamandres. Pour dire la vérité, c'est à des sectes chrétiennes un peu excentriques que l'on doit les premiers pas vers cette conception de la Question des Salamandres ; nous pensons à celles qui citaient les mots de l'Ecriture : « Allez dans le monde entier, instruisez tous les peuples. » C'est là qu'il fut dit pour la première fois que les salamandres constituaient une sorte de peuple (1). Mais il appartenait au célèbre manifeste de l'Internationale Communiste signé par le camarade Molokov de reconnaître les salamandres pour la première fois en tant que peuple sur le plan international et sur celui des principes.

(1) La prière catholique déjà citée les définissait comme *Dei creatura de gente Molche* (créatures du Dieu du peuple des Salamandres).

L'appel conservé dans les documents de M. Povondra déclarait :

CAMARADES SALAMANDRES

LE SYSTÈME CAPITALISTE A TROUVÉ SES DERNIÈRES VICTIMES ALORS QUE SA TYRANNIE EST DÉJA SÉRIEUSEMENT ÉBRANLÉE PAR LE MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE DU PROLÉTARIAT CONSCIENT. LE CAPITALISME POURRI VOUS A ENROLÉS A SON SERVICE, VOUS LES TRAVAILLEURS DE LA MER. IL VOUS A SOUMIS A L'ESCLAVAGE SPIRITUEL DE LA CIVILISATION BOURGEOISE. IL VOUS OPPRIME PAR SES LOIS DE CLASSE. IL VOUS A PRIVÉS DE TOUTE LIBERTE ET A TOUT FAIT POUR POUVOIR VOUS EXPLOITER IMPUNÉMENT ET BRUTALEMENT.

(14 *Lignes censurées*)

SALAMANDRES TRAVAILLEUSES ! LE MOMENT EST VENU DE VOUS RENDRE COMPTE DU JOUG DE L'ESCLAVAGE DANS LEQUEL VOUS VIVEZ.

(7 *Lignes censurées*)

ET DE LUTTER POUR VOS DROITS EN TANT QUE CLASSE ET EN TANT QUE NATION. CAMARADES SALAMANDRES, LE PROLÉTARIAT RÉVOLUTIONNAIRE VOUS TEND LA MAIN.

(11 *Lignes censurées*)

PAR TOUS LES MOYENS FORMEZ DES CONSEILS D'ENTREPRISE. ÉLISEZ DES RESPONSABLES. CRÉEZ DES FONDS DE GRÈVE SACHEZ QUE LA CLASSE OUVRIÈRE CONSCIENTE NE VOUS ABANDONNE PAS DANS VOTRE JUSTE LUTTE ET QU'A VOS COTÉS ELLE LIVRERA LE DERNIER ASSAUT.

(9 *Lignes censurées*)

SALAMANDRES OPPRIMÉES ET RÉVOLUTIONNAIRES DU MONDE ENTIER. UNISSEZ-VOUS, L'HEURE DE LA LUTTE FINALE A SONNÉ.

SIGNÉ : MOLOKOV.

Cette déclaration ne paraît pas avoir eu d'influence directe sur les salamandres, mais elle eut néanmoins un retentissement considérable dans la presse mondiale. Elle eut aussi de nombreux émules : les salamandres furent littéralement inondées d'appels enflammés lancés par les différents partis invitant la grande communauté des salamandres à soutenir tel ou tel programme idéologique, politique ou social de la société humaine.

La collection de Povondra contient plusieurs de ces appels ; les autres ayant sans doute été brûlés au fur et à mesure par Mme Povondra. Des documents qui nous sont parvenus citons au moins quelques titres :

SALAMANDRES, BAS LES ARMES !
(*Manifeste Pacifique*)

MOLCHE WIRFT JUDEN HERAUS
(*Tract allemand*)

CAMARADES SALAMANDRES
(*appel d'un groupe d'anarchistes bakouniens*)

CAMARADES SALAMANDRES
(appel public des scouts maritimes)
AMIES SALAMANDRES
(Déclaration publique de la centrale des associations aquatiques et des éleveurs de faune marine)
SALAMANDRES, AMIES
(Appel de la Société pour le relèvement moral)
CITOYENS SALAMANDRES
(Appel de la fraction civique réformiste de Dieppe)
CONFRERES SALAMANDRES REJOIGNEZ NOS RANGS
(Mutuelle des anciens matelots)
CONFRERES SALAMANDRES
(Club de natation Aegir)

Alors le Bureau International du Travail à Genève se pencha à son tour sur le Problème des Salamandres. Deux positions s'affrontaient : l'une reconnaissait dans les salamandres une nouvelle classe travailleuse et voulait leur appliquer toute la législation sociale sur les heures de travail, les assurances d'invalidité et de vieillesse et ainsi de suite ; l'autre soutenait au contraire que les salamandres faisaient une dangereuse concurrence à la main-d'œuvre humaine et que le travail des salamandres, étant anti-social, devait être tout simplement interdit. Cette proposition se heurta à l'opposition non seulement des représentants des employeurs, mais aussi à celle des délégués ouvriers ; ces derniers firent observer que la nouvelle armée du travail constituée par les salamandres représentait aussi un important débouché dont l'importance ne cessait de croître. D'après leurs données, l'emploi avait atteint un niveau sans précédent dans la métallurgie (outils, machines et idoles pour les salamandres), dans l'armement, dans l'industrie chimique (explosifs sous-marins), dans les pâtes et papiers (manuels pour les salamandres), dans le ciment, le bois, les aliments synthétiques (*Salamander-Food*) et dans de nombreuses autres branches ; le tonnage des bateaux avait augmenté de 27 % par rapport à l'époque pré-salamandrienne, et l'extraction du charbon s'était accrue de 18 %. Indirectement, grâce au plein emploi et à l'élévation du niveau de vie des hommes, la production dans d'autres branches de l'industrie avait également augmenté. En outre, expliqua-t-on au Bureau International du Travail, les salamandres commandent différentes pièces détachées d'après leurs propres dessins ; elles les utilisent pour monter elles-mêmes, sous la mer, des fraiseuses et des marteaux pneumatiques, des moteurs sous-marins, des presses à imprimer, des émetteurs sous-marins et d'autres machines de leur propre construction. Elles payent ces pièces en augmentant leur rendement ; aujourd'hui, un cinquième de la production globale mondiale de l'industrie lourde dépend des commandes passées par les salamandres. Supprimez les salamandres et vous devrez fermer un cinquième des usines ; au lieu de l'actuelle prospérité, vous aurez des millions de chômeurs. Evidemment, le Bureau Interna-

tional du Travail dut se rendre à ces raisons : après de longues discussions, les délégués aboutirent au compromis suivant : les employés précités du groupe S (amphibies) ne peuvent travailler que dans l'eau ou sous l'eau et sur la côte à une distance maximum de dix mètres de la ligne limite de la marée haute ; ils n'ont pas le droit d'extraire du pétrole ou du charbon au fond de la mer, ni celui de produire du papier, des textiles ou des cuirs artificiels à base d'algues pour la consommation sur terre ferme, et ainsi de suite. Ces limites fixées à la production des salamandres furent incorporées à un code de dix-neuf articles que nous ne citerons pas plus avant d'autant plus qu'il n'a jamais été respecté. Mais en tant que solution généreuse, véritablement internationale, du Problème des Salamandres sous l'angle économique et social, le code représente une œuvre remarquable et méritoire.

Les choses allèrent moins vite dans un autre domaine international, nous voulons parler des relations culturelles. Lorsqu'une revue spécialisée publia un article, souvent cité depuis, sur « *La Composition géologique du Fond de la Mer près des Iles Bahamas,* » signé John Seaman, personne ne pouvait savoir qu'il s'agissait d'une étude scientifique due à une savante salamandre ; mais lorsque les congrès scientifiques commencèrent à recevoir des communications de chercheurs-salamandres dans les domaines de l'océanographie, de la géographie, de l'hydrologie, des mathématiques supérieures et autres sciences exactes, on fut très gêné, voire mécontent, sentiment qu'exprima le grand docteur Martel en ces termes : « Ce fretin-là prétend nous apprendre quelque chose ? » Un savant japonais, le Dr. Onoshita, qui osa citer le rapport d'une salamandre (il s'agissait du développement des corps jaunes chez le têtard du poisson des grandes profondeurs *Argyrepelecus hemigymnus Cocco*), fut boycotté par le monde scientifique et finit par se faire hara-kiri ; les universitaires estimaient qu'il y allait de leur prestige professionnel et ne prêtaient pas la moindre attention aux travaux scientifiques des salamandres. On fut d'autant plus frappé (sinon indigné) lorsque le Centre Universitaire de Nice organisa une conférence solennelle donnée par le Professeur Charles Mercier, une salamandre très savante du port de Toulon, qui fit un exposé très remarqué sur la théorie des lignes déterminées dans la géométrie non-euclidienne.

> Dans la collection de M. Povondra on retrouve un feuilleton malheureusement très superficiel décrivant ladite cérémonie. Il n'en reste malheureusement que la moitié, l'autre s'étant perdue.
>
> *Nice le 6 mai.*
>
> *Une grande animation règne aujourd'hui dans le bâtiment clair et élégant de l'Institut des Etudes Méditerranéennes sur la Promenade des Anglais ; sur le trottoir, deux agents de police dégagent un passage pour les invités qui gravissent les marches recouvertes d'un tapis rouge pour se rendre dans un amphithéâtre où il règne une agréable fraîcheur. Voici le souriant Maire de Nice, M. le Préfet en haut de forme, un général en uniforme azur, des messieurs avec la rosette de la Légion d'Honneur, des dames d'un certain âge (le terracotta, couleur à la mode,*

prédomine), des vices-amiraux, des journalistes, des professeurs et de nobles petits vieillards de toutes les nations qui ne font jamais défaut sur la Côte d'Azur. Tout à coup, il se produit un petit incident : parmi tous ces importants personnages, une étrange créature cherche à se glisser timidement et sans se faire remarquer ; elle est enveloppée de la tête aux pieds dans une longue cape noire ou dans un domino, elle porte d'énormes lunettes noires sur ses yeux et se dirige vers le vestibule bondé à petits pas hâtifs et incertains.

— « Hé vous, » crie l'un des agents, « qu'est-ce que vous cherchez ici ? »

Mais déjà les dignitaires de l'Université s'avancent vers l'intrus apeuré et l'on n'entend plus que « cher professeur » par ci, « cher professeur » par là. C'est donc le professeur Charles Mercier, la savante salamandre qui doit aujourd'hui faire une conférence devant la fine fleur de la Côte d'Azur. Entrons vite, pour trouver encore une place parmi le public grave et ému !

Viennent s'asseoir à la tribune M. le Maire, M. Paul Mallory, le grand poète, Mme Maria Dimineanu, déléguée de l'Institut International de Coopération Intellectuelle, le Recteur de l'Institut des Etudes Méditerranéennes et d'autres personnalités officielles. Sur un côté, la chaire du conférencier et derrière... Eh, oui, c'est bien une baignoire en tôle. Une vulgaire baignoire en tôle comme on en trouve dans les salles de bain. Et voici deux huissiers qui escortent à la tribune cet être timide, enveloppé dans sa grande cape longue. On entend quelques applaudissements un peu gênés. Le professeur Charles Mercier s'incline timidement et jette un coup d'œil incertain autour de lui en se demandant où il doit s'asseoir. « Voilà, Monsieur, » lui souffle un des huissiers en montrant la baignoire de tôle, « C'est pour vous. »

On voit que le professeur Mercier est affreusement gêné, il ne sait comment refuser cette attention ; il essaye de s'asseoir aussi discrètement que possible dans la baignoire, mais il s'entortille dans sa longue pélerine et tombe dans l'eau avec un clapotis bruyant. Ces messieurs sur la tribune sont tout éclaboussés. Evidemment, ils ne font mine de rien ; dans la salle on entend fuser un rire hystérique, mais les messieurs assis aux premiers rangs se retournent d'un air réprobateur et font « chut ». Et voici que se lève déjà le Député Maire pour prendre la parole. « Messieurs, Mesdames, » dit-il, « nous avons l'honneur de souhaiter la bienvenue dans notre belle ville de Nice au professeur Charles Mercier, éminente personnalité de la vie scientifique de nos proches voisins, les habitants du fond de la mer. » (Le professeur Mercier sort son buste de l'eau et s'incline profondément.) « C'est pour la première fois dans l'histoire de la civilisation que la terre et la mer se tendent la main pour une fraternelle coopération intellectuelle. Jusqu'à présent la vie spirituelle s'était vue fixer une infranchissable barrière : l'Océan. Nous pouvions le traverser, nos navires pouvaient le sillonner dans tous les sens, mais, Mesdames, Messieurs, la civilisation ne pouvait pas pénétrer sous sa surface. Ce petit morceau de terre ferme où vit l'humanité était jusqu'à présent entouré par la mer sauvage et vierge ; c'était un cadre superbe, mais aussi une frontière séculaire : d'un côté l'essor de la civilisation, de l'autre la nature éternelle et immuable. Cette frontière, mes chers auditeurs, n'est plus. » (Applau-

dissements.) « C'est à nous, enfants d'une grande époque, qu'échoit l'incomparable bonheur d'assister à l'extension de notre empire intellectuel, de le voir déborder ses rives, entrer dans les vagues de la mer, rattacher à la vieille terre de culture un océan moderne et civilisé. Quel étonnant spectacle. » (Bravo !) « Mesdames, Messieurs, ce n'est qu'avec la naissance de la culture océanienne, dont nous avons aujourd'hui l'honneur d'accueillir parmi nous un éminent représentant, que notre globe est vraiment devenu une planète entièrement civilisée. » (Applaudissements enthousiastes, le Professeur Mercier se lève dans la baignoire et s'incline.)

« Cher Professeur et grand savant, » poursuivit le Député Maire, en se tournant vers le Professeur Mercier qui s'appuyait sur les rebords de la baignoire, ému, ses branchies agitées de larges frissons, « vous pourrez transmettre à vos compatriotes et amis du fond de la mer, nos félicitations, notre admiration et l'expression de notre chaleureuse sympathie. Dites-leur qu'en vos personnes, en nos voisins maritimes, nous saluons l'avant-garde du progrès et de la culture, l'avant-garde qui colonisera pas à pas les immenses étendues maritimes et qui créera un nouveau monde civilisé au fond de l'Océan. Je vois déjà surgir du fond de la mer de nouvelles Athènes et de nouvelles Romes ; j'y vois fleurir un nouveau Paris avec son Louvre et sa Sorbonne sous-marines, son Arc de Triomphe sous-marin et son Tombeau du Soldat Inconnu, ses théâtres et ses boulevards ; j'espère qu'en face de notre chère ville de Nice, une Nice nouvelle et glorieuse surgira des flots bleus de la Méditerranée, votre *Nice dont les magnifiques avenues sous-marines, dont les parcs et les promenades borderont notre Côte d'Azur. Nous voulons vous connaître et être connus de vous ; je suis personnellement convaincu que les rapports sociaux et scientifiques plus étroits, que nous inaugurons aujourd'hui sous de si heureux auspices, mèneront nos peuples à une collaboration culturelle et politique de plus en plus étroite dans l'intérêt de toute l'humanité, dans l'intérêt de la paix mondiale, de la prospérité et du progrès. » (Applaudissements prolongés.)*

A présent, le Professeur Charles Mercier se lève et essaye de remercier en quelques mots le Député-Maire de Nice ; mais il est trop ému et il a aussi une prononciation un peu bizarre ; dans son discours, j'ai seulement saisi quelques mots énoncés avec peine ; si je ne me trompe, c'était « très honoré », « relations culturelles » et « Victor Hugo ». Puis, visiblement pris de trac, il se rassied dans la baignoire.

Paul Mallory prend à présent la parole ; ce n'est pas un discours qu'il prononce mais un poème, un hymne rayonnant d'une profonde philosophie.

— « Je remercie le sort, » dit-il, « d'avoir pu assister à la réalisation et la confirmation d'une des plus nobles fables de l'humanité. Confirmation et réalisation étranges : au lieu de la mythique Atlantide engloutie, nous voyons avec étonnement une nouvelle Atlantide surgir des profondeurs. Cher confrère Mercier, vous, le poète de la géométrie spatiale et vous, savants amis, vous êtes les premiers ambassadeurs de ce monde nouveau qui surgit de la mer, non pas Aphrodite sortant des flots, mais Pallas Anadyomène. Mais, chose bien plus mystérieuse et étrange... » (La fin nous manque.)

Mme Maria Dimineanu, déléguée de l'organisation genevoise, qui assistait à cette manifestation, fut touchée par le comportement modeste et la science du Professeur Mercier (« Pauvre petit, » disait-elle, « il est tellement laid. ») Cette grande dame généreuse décida alors de consacrer sa vie active et infatigable à la lutte pour l'admission des salamandres à la Société des Nations. C'est en vain que les hommes d'Etat essayaient de faire comprendre à cette dame si énergique et éloquente que les salamandres n'ayant nulle part au monde de souveraineté nationale ni de territoire national ne sauraient être membres de la Société des Nations. Mme Dimineanu se mit alors à exiger pour les salamandres un territoire libre et un Etat sous-marin. Cette idée fut évidemment mal accueillie, et certains la tenaient même pour dangereuse. Mais on aboutit enfin à une heureuse solution : la création, auprès de la Société des Nations, d'une commission spéciale pour l'étude de la Question des Salamandres, à laquelle l'on invita également deux délégués salamandres ; le premier, sur les insistances de Mme Dimineanu, fut le Professeur Mercier, de Toulon, l'autre était un certain Don Mario, salamandre adipeuse et savante de Cuba qui s'occupait de recherches scientifiques sur le plancton et sur les dépôts néritiques. Donc, pour ce qui est de la reconnaissance internationale, les salamandres étaient arrivées aussi loin que possible, pour l'époque.

> Dans les documents de M. Povondra, on retrouve une photographie de journal assez floue qui montre les deux délégués salamandres qui gravissent les marches menant du Lac Léman au Quai du Mont Blanc pour se rendre à une séance de la Commission. Il semblerait donc qu'ils étaient officiellement logés dans le Lac Léman.
>
> Pour ce qui est de la Commission de Genève pour l'Etude de la Question des Salamandres, elle fit un important et méritoire travail, surtout en évitant soigneusement toutes les brûlantes questions économiques et politiques. Elle siégea en permanence pendant de longues années et tint plus de treize cents séances où l'on travaillait d'arrache-pied à la normalisation de la terminologie des salamandres. Car, à cet égard, il régnait un chaos désespérant : outre les appellations scientifiques *Salamandra, Molche, Batrachus* etc. (appellations que l'on commença à trouver quelque peu désobligeantes) l'on proposa toute une série d'autres noms : *Tritons, Neptunides, Thétydes, Néréides, Atlantes, Océaniques, Poseidons, Lemures, Pelagiens, Littoraux, Pontiques, Bathides, Abyssides, Hydrions, Jeandemers* (*Gens de Mer*), *Soumarins*, etc. La Commission pour l'Etude de la Question des Salamandres devait choisir l'appellation la plus appropriée et elle s'y attacha consciencieusement et avec ardeur jusqu'à la fin même de l'Age des Salamandres ; mais elle ne fut pas en mesure d'adopter une conclusion finale et unanime.

Nous assistons donc à l'essor énergique et ininterrompu des salamandres. Leur nombre est déjà estimé à sept milliards bien qu'avec les progrès de la civilisation leur natalité ait subi une baisse considérable (étant tombée à vingt ou trente têtards par femelle et par an). Elles

sont désormais installées sur plus de 60 % des côtes du globe ; les côtes polaires demeurent encore inhabitées, mais déjà les salamandres canadiennes commencent à coloniser la côte du Groenland où elles refoulent les Esquimaux vers l'intérieur des terres et prennent en main la pêche et le commerce de l'huile de foie de morue. Le progrès de leur civilisation va de pair avec cet essor matériel ; les salamandres font partie des nations instruites qui possèdent la scolarité obligatoire ; elles peuvent s'enorgueillir de centaines de journaux sous-marins tirés à des millions d'exemplaires, d'institutions scientifiques modèles, etc. On conçoit bien que pourtant cet essor culturel ne se fit pas sans heurts ni sans rencontrer de résistance interne ; il est vrai que nous sommes fort mal renseignés sur les questions intérieures des salamandres mais, d'après certains indices (par exemple, la découverte de cadavres de salamandres à qui on avait déchiqueté le nez et la tête à coups de dents), il semble qu'une lutte idéologique longue et acharnée se livra sous la surface de la mer entre Salamandres Conservatrices et Jeunes Salamandres. Les Jeunes Salamandres semblaient être en faveur d'un progrès sans restrictions ni limites ; elles soutenaient que même sous l'eau, il fallait rattraper la terre ferme dans tous les domaines de la culture et sous tous ses aspects, y compris le football, le flirt, le fascisme et l'homosexualité. Par contre, les Salamandres Conservatrices semblent avoir été attachées aux bonnes vieilles habitudes et instincts animaux ; elles condamnaient sans aucun doute la course effrénée aux nouveautés qu'elles considéraient comme un phénomène de décadence et comme une trahison des idéaux héréditaires des salamandres ; elles s'élevaient certainement aussi contre les influences étrangères par lesquelles la jeunesse se laisse aveuglément séduire et elles demandaient s'il était bien digne de salamandres conscientes et fières de singer ainsi les hommes (1). Nous pouvons nous imaginer certains de leurs mots d'ordre : « Retour au Miocène ! A bas tout ce qui prétend nous humaniser ! Luttons pour la pureté des salamandres ! » et ainsi de suite. On se trouvait sans doute en présence de toutes les conditions requises pour un grand conflit entre générations et pour une profonde révolution spirituelle dans le développement des salamandres ; nous regrettons seulement de ne pas pouvoir donner davantage de détails. Mais espérons que les salamandres firent de leur mieux dans ce conflit.

Voici donc les salamandres sur la voie d'un grand épanouissement ; mais le monde des hommes jouit lui aussi d'une prospérité sans précédent. On construit fiévreusement les côtes de nouveaux continents, les anciens hauts-fonds se transforment en terre ferme, des bases aériennes artificielles s'érigent au milieu de l'Océan ; mais cela n'est encore rien devant les immenses projets techniques de transformation du globe qui attendent seulement que quelqu'un veuille bien les financer. Les

(1) La collection de M. Povondra comportait aussi deux ou trois articles de journaux concernant la jeunesse moderne ; ce n'est sans doute que par inadvertance qu'il les attribue à cette période de l'histoire des salamandres

salamandres, infatigables, travaillent dans toutes les mers et sur tous les littoraux tant que dure la nuit ; elles semblent satisfaites de leur sort et ne demandent que du travail et la possibilité de creuser dans les côtes les grottes et les couloirs de leurs demeures secrètes. Elles ont leurs villes souterraines et sous-marines, leurs métropoles des profondeurs, leur Essen et leur Birmingham au fond de la mer, à une profondeur de vingt à cinquante mètres. Elles ont leurs usines grouillant de monde, leurs ports, leurs lignes de transport et leurs agglomérations de millions d'habitants ; enfin, elles ont leur monde plus ou moins inconnu, mais vraisemblablement aux techniques très avancées.

Un Monsieur de Dejvice raconta à M. Povondra qu'un jour il se baignait sur la plage de Katwijk-an-Zee. Il nageait loin dans la mer lorsque le maître-nageur l'appela pour lui dire de revenir. Le Monsieur en question (un certain M. Prihoda, commissionnaire de son état) n'y prêta aucune attention et continua à nager ; le maître-nageur sauta alors dans son canot et rama à sa poursuite.

— « Ohé, Monsieur, » lui fit-il, « il est interdit de nager ici. »

— « Pourquoi donc ? » demanda M. Prihoda.

— « Il y a des salamandres ici. »

— « Elles ne me font pas peur, » objecta M. Prihoda.

— « Elles ont des espèces d'usines ou je ne sais quoi sous l'eau, » grommela le maître-nageur. « Personne ne vient nager ici, Monsieur. »

— « Et pourquoi pas ? »

— « Les salamandres n'aiment pas ça. »

Il est vrai qu'elles n'ont ni hauts fourneaux ni fonderies, mais les hommes leur fournissent du métal en échange de leur travail. Elles n'ont pas d'explosifs, mais les hommes leur en vendent. Leur carburant, c'est la mer elle-même avec son flux et son reflux, avec ses courants profonds et ses différences de température ; ce sont les hommes qui leur ont fourni les turbines, mais elles savent s'en servir ; la civilisation est-elle autre chose que l'art d'utiliser les inventions d'autrui ? Admettons que les salamandres n'ont pas d'idées bien à elles, mais elles peuvent très bien avoir leur propre science ; elles n'ont ni musique ni littérature, mais elles s'en passent on ne peut mieux et déjà les gens estiment que c'est là une conception on ne peut plus moderne. Et voilà. Déjà l'homme peut tirer des leçons de la vie des salamandres et ce n'est pas étonnant : les salamandres ne remportent-elles pas d'immenses succès et qu'est-ce qui pourrait bien servir d'exemple aux hommes si ce n'est le succès ? Jamais dans l'histoire on n'avait tant produit, tant construit, tant gagné d'argent. C'était une grande époque ! « Nous sommes les hommes de l'Age des Salamandres, » disait-on avec un légitime orgueil ; voilà bien autre chose que cet ancien Age des Hommes avec ses petits travaux lents, minutieux et futiles qu'on appelait art, culture, science pure et que sais-je encore ! Les hommes véritablement conscients de l'Age des Salamandres ne vont pas perdre leur temps à cogiter sur l'Essence des Choses ; ils ne s'intéresseront qu'à la quantité et à la

production en série ; tout l'avenir du monde consiste à élever sans cesse la production et la consommation : donc, il faut toujours plus de salamandres pour produire plus et manger plus. Les salamandres représentent tout simplement la Quantité ; leur mérite historique est d'être si nombreuses. Ce n'est que maintenant que l'ingéniosité humaine peut fonctionner à plein rendement, car maintenant elle travaille en série, avec une capacité de production maximum et un chiffre d'affaire record. Bref, c'est une grande époque. Que nous manque-t-il encore pour réaliser, au milieu de la satisfaction et de la prospérité générales, le Nouvel Age du bonheur ? Que nous faut-il encore pour la naissance de l'Utopie tant désirée qui réaliserait tous les triomphes, toutes les magnifiques perspectives de plus en plus vastes, infinies, qui s'ouvrent à la prospérité humaine et au zèle des salamandres ?

Non, vraiment, il ne manque rien : car maintenant on va parfaire le commerce des salamandres grâce à la perspicacité des hommes d'état qui s'assurent par avance que rien ne grincera dans les rouages de l'Age Nouveau. C'est à Londres que se réunit une conférence des puissances maritimes pour élaborer et adopter une Convention Internationale sur les Salamandres. Les parties contractantes s'engagent à ne pas envoyer leurs salamandres dans les eaux territoriales d'autres états ; elles ne permettront point à leurs salamandres de violer l'intégrité territoriale ou les sphères d'influence reconnues de tout autre état ; elles n'interviendront en aucune manière dans les affaires salamandriennes des autres puissances maritimes ; en cas de conflit entre leurs salamandres et des salamandres étrangères, elles s'en remettront à l'arbitrage de la Cour de La Haye ; elles ne fourniront à leurs salamandres aucune arme d'un calibre dépassant celui de pistolets sous-marins contre les requins (dits *safranek-gun* ou *shark-gun*), elles n'autoriseront pas leurs salamandres à avoir des contacts étroits avec les salamandres d'une autre puissance souveraine ; elles s'abstiendront de faire construire à leurs salamandres de nouveaux continents ou d'élargir leur territoire sans l'approbation préalable de la Commission Maritime Permanente de Genève, et ainsi de suite. (Il y avait trente-sept paragraphes). Par contre, furent rejetées : une proposition britannique demandant aux puissances maritimes de s'engager à ne pas astreindre leurs salamandres au service militaire obligatoire ; une proposition française visant à internationaliser les salamandres et à les placer sous l'égide de l'Office International des Salamandres pour l'Aménagement Mondial des Eaux ; une proposition allemande visant à marquer les salamandres au fer rouge de l'emblème national de l'Etat dont elles étaient les ressortissantes ; une autre proposition allemande qui voulait fixer des quotas pour le nombre de salamandres appartenant aux différentes puissances maritimes ; une proposition italienne visant à attribuer aux Etats ayant un excès de salamandres de nouvelles côtes de colonisation ou bien des territoires au fond de la mer ; une proposition japonaise pour donner à la nation japonaise, représentant les races de couleur, un mandat international sur les salamandres (que la nature a

créé noires). La plupart de ces propositions furent renvoyées à la prochaine conférence des puissances maritimes, conférence qui, pour diverses raisons, ne put plus avoir lieu.

« Grâce à cet acte international, » écrivit M. Jules Sauerstoff dans le *Temps*, « l'avenir des salamandres et le développement pacifique de l'humanité est garanti pour de longues années. Nous félicitons la conférence de Londres de l'heureuse conclusion de ses difficiles travaux ; nous félicitons également les salamandres que leur nouveau statut place sous la protection de la Cour de La Haye ; elles peuvent maintenant se consacrer à leur progrès sous-marin dans le calme et la confiance. Nous voudrions souligner ici que la dépolitisation du Problème des Salamandres, qui ressort de la conférence de Londres, est l'une des garanties suprêmes de la paix mondiale ; particulièrement le désarmement des salamandres réduit les probabilités de conflits sous-marins entre les différents Etats. C'est un fait que, bien qu'il subsiste de nombreux différends de frontière et de souveraineté sur presque tous les continents, la paix mondiale n'est du moins pas menacée dans l'immédiat du côté de la mer. Mais sur terre ferme aussi les chances de la paix sont plus grandes que jamais ; les puissances maritimes sont entièrement occupées à la construction de nouveaux littoraux et elles peuvent agrandir leurs territoires dans la mer au lieu de chercher à déplacer leurs frontières sur les continents. Plus besoin désormais de lutter pour chaque pouce de territoire par le fer ou par le gaz ; il nous suffit simplement des houes et des pelles des salamandres pour que chaque Etat construise tout le territoire dont il peut avoir besoin ; et c'est précisément la conférence de Londres qui garantit ce paisible travail des salamandres pour la paix et le bien-être de toutes les nations. Le monde n'a jamais été si près de la paix mondiale et d'un essor magnifique, mais paisible. Au lieu de la Question des Salamandres dont on a tant discuté, on peut à juste titre parler de l'Age d'Or des Salamandres. »

Refus d'obéissance

(*Holdout*)

par ROBERT SHECKLEY

Pour la première fois un recueil de Sheckley est récemment paru en français, sous le titre « Pèlerinage à la Terre » *(Denoël). On a pu en lire le compte rendu dans notre numéro* 86.

Nous souhaitons que ses autres recueils (il en reste trois, dont le plus récent vient juste d'être édité aux Etats-Unis) soient également traduits dans notre pays. En attendant, voici un nouveau conte, au ton sérieux, où Sheckley nous propose une parabole qui est aussi une énigme (1).



A bord d'un astronef, l'amitié doit obligatoirement régner parmi l'équipage. Une bonne harmonie entre les hommes est la condition *sine qua non* de cette action commune, réglée à la seconde près, qui devient dans certains cas nécessaire. Une seule faute — rien qu'une : il n'en faut pas davantage pour provoquer une catastrophe.

Au reste, c'est un lieu commun de dire que les meilleurs vaisseaux de l'espace eux-mêmes ont leurs défaillances — et que les médiocres ne s'en tirent jamais.

Cela posé, on comprendra sans peine les sentiments du capitaine Sven lorsque, quatre heures avant la mise à feu, on vint lui rendre compte de l'attitude d'un de ses hommes : le Radio Forbes refusait mordicus de travailler avec le nouveau remplaçant.

Forbes n'avait pas encore vu l'homme en question. Il ne tenait pas non plus à le voir, d'ailleurs. Il en avait entendu parler, et pour lui la cause était jugée. Selon ses propres déclarations, son refus ne dépendait d'aucun préjugé personnel, mais uniquement d'une incompatibilité d'ordre racial.

— « Etes-vous sûr que ce soit bien cela ? » objecta Sven lorsque son premier ingénieur lui eut exposé les faits.

— « Tout ce qu'il y a de plus sûr, commandant, » répondit le premier ingénieur Hao, un petit homme trapu dont le visage plat et jaune (il était de Canton) indiquait assez les origines chinoises. « Nous avons

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Désirs de roi* » (n° 4) ; « *Tu seras sorcier !* » (n° 18) ; « *Les monstres* » (n° 30) ; « *Invasion avant l'aube* » (n° 50) ; « *Amour et Cie* » (n° 53) ; « *Le prix du danger* » (n° 57) ; « *Retour aux cavernes* » (n° 78).

essayé entre nous d'amener Forbes à récipiscence, mais il ne veut rien savoir. »

Le capitaine Sven se laissa choir lourdement dans son fauteuil matelassé. Un tel incident le touchait au plus sensible de lui-même. Il avait jusque-là considéré les haines raciales comme de l'histoire ancienne, enterrée depuis des siècles. Mais qu'un tel cas se présente à lui dans la réalité et à son propre bord, voilà qui l'estomaquait tout autant que s'il s'était soudain trouvé en face d'un dinornis, d'un dronte ou d'un moustique.

— « Du racisme à notre époque ! » grommela-t-il. « C'est positivement insensé ! Dites-moi tout de suite qu'on brûle encore les parpaillots en place publique ou qu'on envisage la prochaine guerre à coups de bombes au cobalt ! »

— « Et rien, jusqu'à présent, ne laissait prévoir l'attitude de Forbes, » appuya l'ingénieur. « Pour nous tous, c'est une surprise complète. »

— « Enfin, voyons ! Vous qui êtes le plus ancien à bord, vous avez bien dû essayer de le raisonner, tout de même ? »

— « J'ai perdu des heures à discuter avec Forbes, commandant. J'ai insisté, j'ai pris exemple sur cette haine qui, des siècles durant, a opposé les Chinois aux Japonais (et vice-versa) et je lui ai demandé pourquoi il ne ferait pas taire ses préjugés du moment que nous y étions bien parvenu, nous, dans l'intérêt supérieur de la Grande Coopération. »

— « Et sans résultat ? »

— « Pas le moindre. Il s'est borné à me répéter que cela n'avait rien à voir avec son propre cas. »

Sven prit un cigare dont il mordit rageusement l'extrémité, l'alluma et s'entoura d'une bonne épaisseur de fumée âcre. « En tout cas, je veux bien que le diable me patafiole si je tolère une chose pareille à mon bord ! Je vais débarquer ce remplaçant et en demander un autre. »

— « A condition que vous en trouviez un, commandant. Et ici, je doute que ce soit possible. »

Sven fronça les sourcils, sensible à la justesse de l'objection. Parbleu ! Ils étaient sur Discaya, une de ces minuscules planètes perdues des Confins Stellaires. On y avait déchargé une cargaison de pièces de machines et enrôlé le remplaçant radio désigné par la Compagnie — celui-là même qui était la cause involontaire de tout le drame. Discaya ne manquait certes pas de personnel qualifié, mais il s'agissait de spécialistes de l'hydraulique, des techniques du sous-sol et des alliages de métaux rares. Quant à l'unique radio de la planète, il se trouvait très heureux là où il était. Il y avait femme, maison et banlieue plaisante. Pour rien au monde il n'aurait consenti à graviter vers d'autres cieux.

— « C'est on ne peut plus ridicule ! » fulmina Sven. « Je n'ai pas à ménager les lubies de Forbes, mais je ne laisserai pas le remplaçant ici. Ce ne serait pas juste. Du reste, la Compagnie ne l'entendrait probablement pas de cette oreille, et elle aurait raison de me saquer. Bon sang !

si un capitaine n'est pas capable d'assurer la discipline à son propre bord, qu'il aille planter des choux ! »

Hao marqua son approbation d'un simple signe de tête.

— « Et d'où est-il originaire, ce Forbes ? »

— « C'est un rural, commandant. Il est né dans un village perdu au fin fond des Etat-Unis du sud... en Géorgie, si vous voyez où cela se trouve ? »

— « Vu, » soupira Sven. Il avait suivi naguère des cours de Démographie régionale à l'Université d'Upsal pour se perfectionner dans son métier de chef de bord. « La Géorgie... Elle produit des cacahuètes et des porcs. »

— « Et des hommes, » précisa le premier ingénieur. « Des hommes durs à la tâche, qui ne rechignent sur rien. Il n'y a pas une planète des Confins où l'on ne trouve des Géorgiens dont le rendement est sans commune mesure avec les faibles effectifs qu'ils représentent. Leur réputation est sans égale à ce point de vue. »

— « Oh ! je sais — de même que je sais la valeur de Forbes. Mais vous ne direz pas qu'un tel racisme... »

— « Je crois qu'il ne faut pas considérer Forbes comme un cas spécial. Il a été élevé dans une petite communauté isolée, à l'écart du grand courant de la vie sociale américaine. Mais de telles communautés ne sont pas rares de par le monde, où les gens pratiquent encore des coutumes plus ou moins bizarres. Je me souviens d'un village du Ho-Nan où... »

Sven se hâta de couper court à la longue dissertation qui s'annonçait sur la vie rurale en Chine. « La chose n'en est pas moins difficile à avaler. En tout cas, elle reste sans excuse valable. Toute communauté a ses préjugés raciaux — favorables ou défavorables — mais c'est à chacun de s'en débarrasser dès qu'il rejoint le grand courant de la civilisation terrienne. D'autres y sont parvenus bien avant Forbes. Alors, pourquoi pas lui ? Pourquoi nous empoisonner comme il le fait maintenant avec ses répugnances personnelles ? On ne lui a donc jamais rien inculqué des principes de la Coopération ? »

Le Chinois haussa les épaules puis, sans répondre directement : « Voudriez-vous le voir vous-même, commandant ? »

— « Oui, mais pas tout de suite. Je vais d'abord en parler à Angka. »

L'ingénieur sortit, et Sven demeura plongé dans ses réflexions jusqu'au moment où l'on frappa à la porte.

— « Entrez. »

C'était Angka le subrécargue du vaisseau spatial — un splendide gaillard du plus beau noir, venu de son Ghana natal avec un talent sans pareil pour gratter la guitare.

— « Je suppose, » lui dit Svan, « que vous devinez pourquoi je vous ai fait venir ? »

— « Je sais, commandant. Une affaire vraiment malheureuse. »

— « Malheureuse ? Vous voulez dire catastrophique, oui ! Vous savez

les risques que nous courons si nous mettons à feu dans de telles conditions. Le décollage doit avoir lieu d'ici trois heures. Or, il n'est pas question de graviter sans radio, et nous ne pouvons pas non plus nous passer de remplaçant. »

Angka attendit la suite, impassible.

« Vous êtes le meilleur ami de Forbes. Est-ce que vous ne pourriez pas intervenir auprès de lui ? Le raisonner ? »

— « Dieu sait si j'ai déjà essayé, commandant. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Mais vous connaissez les Géorgiens. »

— « Précisément, j'ai bien peur que non. »

— « Ce sont des types épatants, commandant — mais, dame ! plus têtus que des mules. Quand ils se sont vissé une idée dans le crâne, rien ne peut les en faire démordre. Cela fait deux jours que je discute avec Forbes au sujet de son remplaçant. Hier soir, même, je l'ai enivré... uniquement pour les besoins de la cause, commandant, » se hâta de préciser le subrécargue.

— « Vous avez bien fait. Et alors ? »

— « Alors, je lui ai parlé comme j'aurais parlé à mon propre fils. Je lui ai dit de penser un peu à la bonne entente qui régnait entre nous tous, à toutes les bonnes virées qu'on s'offrait aux escales... enfin, à la façon dont nous pratiquions l'esprit de coopération. « Si tu fais ta tête de mule, Jimmy (que je lui ai dit) tu vas flanquer tout cela par terre. C'est tout de même pas ça que tu veux, hein ? Du coup, commandant, il s'est mis à pleurer comme un gosse. »

— « Mais il n'a pas changé d'avis pour autant. »

— « Alors là, il m'a juré que c'était impossible, qu'il ne pouvait pas et que je ferais aussi bien de ne pas insister ; qu'il y avait une race, une seule dans l'Univers entier avec laquelle il ne travaillerait jamais ; et que son père se retournerait dans sa tombe si lui, James Forbes, était obligé d'accepter. »

— « Y a-t-il tout de même quelque espoir, à votre avis, de le faire changer d'attitude ? »

— « Je vais encore essayer, commandant, mais je n'y crois guère. »

Angka sortit, laissant Sven tassé derrière son bureau, le menton étayé d'une main noueuse. Le capitaine regarda encore une fois le chronomètre du bord. Trois heures ! Trois heures à peine avant la mise à feu...

Il brancha l'interphone et demanda la tour d'observation spatiale, qu'il obtint aussitôt. « Ici Sven. Je désirerais obtenir l'autorisation de rester un ou deux jours de plus. »

— « Ce serait bien volontiers, capitaine Sven, » répondit l'officier de service. « Malheureusement nous avons besoin de la rampe. Le sidérodrome ne peut recevoir qu'un astronef à la fois, et nous attendons dans les cinq heures qui suivent un cargo de minerai en provenance de Calayo. Il sera probablement à court de carburant »

— « Comme c'est d'ailleurs toujours le cas, » fit remarquer Sven.

— « Ecoutez, voilà ce que je vous propose : s'il s'agit d'un gros ennui mécanique, on pourrait coucher votre vaisseau à l'aide de derricks et le remorquer ensuite hors du terrain. Mais il faudra du temps pour le remettre en position après. »

— « Alors, tant pis. Nous décollerons à l'heure prévue. Merci quand même. »

Sven coupa l'interphone. Il ne pouvait se permettre d'engager de tels frais de manœuvre. La Compagnie l'aurait immanquablement désavoué.

Au reste, il avait encore un moyen à sa disposition. Pénible, mais nécessaire. Il se leva, jeta le moignon de son cigare éteint et prit le chemin de l'infirmerie du bord.

Le médecin-lieutenant Vilkin, en blouse blanche, était nonchalamment renversé dans son fauteuil. Ses pieds prenaient appui sur sa table et il lisait une revue médicale allemande vieille de trois mois.

— « Salut, grand chef ! » claironna-t-il. « On a envie de s'envoyer un petit rhum avec l'approbation de la Faculté ? »

— « Ce ne serait pas de refus. »

Le jeune médecin déboucha aussitôt une fiole marquée « Bacilles de Malaria » et versa deux généreuses rasades dans des petits verres.

— « Pourquoi cette étiquette ? » demanda Sven.

— « Pour dissuader l'équipage d'y goûter. Comme ça, les gars n'ont plus qu'à aller faucher l'extrait de citron en réserve à la cambuse. » Yitzaac Vilkin était Israëlien, et frais émoulu de la nouvelle Faculté de Médecine du Caire.

— « Etes-vous au courant de l'affaire Forbes ? » attaqua Sven.

— « Cette question ! On ne parle plus que de ça, à bord. »

— « Pour l'instant, c'est au médecin du navire que je m'adresse : avez-vous jamais décelé chez Forbes un indice quelconque de haine raciale ? »

Vilkin n'eut même pas l'ombre d'une hésitation. « Absolument aucun, » répondit-il.

— « Vous en êtes bien sûr ? »

— « Nous autres, Israëliens, sommes très sensibles à ce genre de choses, et je puis vous garantir que l'attitude de Forbes me prend totalement au dépourvu. Il va sans dire que j'ai eu deux ou trois conversations longuettes avec lui depuis son esclandre. »

— « Vous êtes-vous fait une opinion ? »

— « Je le crois loyal, compétent, d'un caractère tout d'une pièce — mais avec un rien de naïveté. Son attitude mentale est à certains égards rétrograde, influencée par des traditions anciennes, et les Géorgiens des montagnes sont particulièrement bien fournis sous ce rapport. Ils ont fait l'objet d'études anthropologiques très poussées. Avez-vous lu *Survivances de la superstition en Géorgie* ou *Traditions du terroir géorgien,* deux bouquins remarquables sortis des Presses Universitaires des Samoa ? »

— « Si vous croyez que j'ai seulement le temps d'ouvrir ce genre de livres ! J'ai déjà bien assez à m'occuper de cette nef sans aller me

farcir la tête pour essayer de comprendre la psychologie de chaque homme en particulier. »

— « Je m'en doute. En tout cas, si vous désirez y jeter un coup d'œil, ces deux bouquins sont à bord, dans la bibliothèque. Quant à moi, je ne vois pas trop ce que je pourrais faire. La rééducation mentale demande du temps et je ne suis pas psychologue. Pour l'instant, le problème posé se ramène à ceci : il n'y a qu'une seule race dans tout l'Univers avec laquelle Forbes se refuse à entretenir des atomes crochus — une race et une seule qui réveille en lui des ferments anciens de haine raciale — et la malchance veut justement que votre nouvel embarqué appartienne à cette race. »

— « Je vais laisser Forbes ici, » jeta Sven tout à trac. « L'officier de transmissions saura bien se débrouiller avec les appareils, et Forbes prendra le prochain cargo pour regagner sa douce Géorgie. »

— « Ce n'est pas ce que je vous conseille de faire. »

— « Et pourquoi ? »

— « Forbes est très bien vu de tout l'équipage. Les gars sont d'accord pour dire qu'il a une tête de cochon, mais ils seraient malheureux comme des pierres si on partait sans lui. »

— « Crise de moral par-dessus le marché... » grommela Sven. « Evidemment, ce serait dangereux. Très dangereux. Mais bon sang ! je ne vais tout de même pas laisser le nouveau remplaçant en carafe ! Je m'y refuse absolument. Qui commande, ici : Forbes, ou moi ? »

— « Question intéressante à discuter, » susurra Vilkin. Et il piqua une tête sous sa table pour éviter le verre qu'une main furieuse catapultait dans sa direction.

De l'infirmerie, Sven passa à la bibliothèque où il feuilleta rapidement les deux ouvrages mentionnés par le docteur. Mais cette lecture ne lui apporta pas grand-chose de neuf. En revanche, un nouveau coup d'œil inquiet à sa montre aviva ses transes. Plus que deux heures avant le décollage ! Abandonnant le folklore géorgien, il fonça vers la chambre de navigation.

Il y trouva le lieutenant Ks'rat, Vénusien de pure race verte, perché sur un escabeau où il vérifiait les instruments auxiliaires de navigation. Ks'rat tenait un sextant à trois mains et polissait les miroirs de l'objet avec son pied (qui est, chez les Vénusiens, le membre le plus habile). A l'apparition de Sven sa peau prit une couleur ocre rouge en marque extérieure de respect pour le capitaine, puis retrouva son habituelle pigmentation verte.

— « C'est au sujet de Forbes que je viens vous voir, Ks'rat. Vous n'êtes pas un Terrien. En fait, même, vous n'êtes pas de race humanoïde, et j'ai pensé que vous pourriez peut-être nous aider à y voir plus clair dans cette histoire... nous révéler par exemple un détail que, nous, nous n'aurions pas vu. »

Ks'rat demeura un moment à réfléchir, puis il devint gris ardoise, de cette couleur qui traduisait toujours l'incertitude sur un sujet quel-

conque. Enfin, il parla — ou plutôt, il brancha son petit microphone à main pour répondre. (Les Vénusiens n'ont pas de cordes vocales. Au début, leurs microphones avaient une résonance brutale, trop métallique, mais des perfectionnements successifs avaient abouti à la « voix » vénusienne, ce murmure typique par sa souplesse et sa douceur).

— « Je crains de ne pas vous être d'un grand secours, commandant. Nous autres Vénusiens n'avons jamais eu à résoudre de problèmes raciaux, à moins que l'on puisse établir un parallèle entre la situation des Sclarda et... »

— « Je ne pense pas, » interrompit Sven. « Dans ce cas, le problème était surtout d'ordre religieux. »

— « Alors, je ne vois rien d'autre qui puisse vous aider. Avez-vous essayé de raisonner Forbes ? »

— « Pas moi, mais presque tout le monde l'a déjà fait. »

— « Vous auriez peut-être plus de chances vous-même, commandant. Vous symbolisez l'autorité, et comme tel, vous pourriez remplacer en lui le symbole du père. Tirant parti de cet avantage, vous pouvez lui faire prendre conscience des vrais motifs de sa réaction émotive. »

— « Mais, bon sang ! puisqu'il n'y a chez lui aucun indice de haine raciale ? »

— « Il n'y en a peut-être pas selon les critères de la logique abstraite. Mais si vous vous placez d'un point de vue strictement humain, il se peut que vous trouviez un fil conducteur. Essayez de découvrir ce dont cet homme a peur. Faites-lui voir ses propres motifs de façon plus concrète : peut-être alors viendra-t-il à récipiscence. »

— « Ouais, je vais méditer tout cela, » répondit Sven avec une note sarcastique dont l'effet tomba d'ailleurs à plat sur le Vénusien.

L'interphone de la chambre de navigation crépita. C'était le signal convenu pour appeler le capitaine, et il venait du premier lieutenant : « Commandant, la tour désire savoir si nous décollerons à l'heure prévue. »

— « Répondez que oui, et ordonnez à chacun de rejoindre son poste. »

Ks'rat vira au rouge vif — la couleur par laquelle les Vénusiens suppléent à leur absence de sourcils et de muscles frontaux.

— « Que je décolle ou non à l'heure, le diable y sera de toutes façons ! » ragea Sven. « Merci toujours pour le tuyau, Ks'rat. Je vais voir Forbes. »

— « A propos, commandant, savez-vous de quelle race est cet homme ? »

— « Lequel ? »

— « Le nouveau... le remplaçant avec lequel Forbes refuse de travailler. »

Du coup, la fureur de Sven emporta les dernières digues : « N... de D... comment voulez-vous que je le sache ? Est-ce que vous vous figurez

que je passe mon temps à rechercher les antécédents raciaux de l'équipage ? »

— « Cela pourrait changer bien des choses. »

— « Et de quelle façon ? Il s'agit peut-être d'un Mongol, ou d'un Pakistanais, ou d'un New-Yorkais, ou même d'un Martien, que sais-je ? Si ce pauvre petit minus de Forbes a choisi de détester une seule race dans l'Univers, il importe peu, je crois, de savoir laquelle ! »

— « Bonne chance, commandant, » ronronna la « voix » de Ks'rat.

***

Bien que ce ne fût pas la coutume à bord, Forbes salua réglementairement en entrant chez Sven et demeura au garde-à-vous. C'était un garçon d'une vingtaine d'années, grand et mince, dont le visage aux joues roses montrait deux fossettes enfantines. Tout dans son aspect extérieur annonçait le garçon discipliné, serviable et facile à convaincre. Tout, excepté deux yeux bleu-foncé dont le regard ne cillait pas.

A vrai dire, Sven ne savait pas très bien par quel bout attaquer. Mais ce fut Forbes qui parla le premier.

— « Je veux vous dire tout de suite que j'ai honte de moi, commandant. Vous êtes un bon capitaine, commandant, un capitaine comme on n'en fait pas, pour sûr. C'est un plaisir de travailler à bord, et je me fais l'effet d'un pas grand-chose, d'un moins que rien, à me conduire comme je me conduis maintenant. »

— « Vous seriez donc disposé à réfléchir ? » demanda Sven qui entrevoyait déjà une faible lueur d'espoir.

— « Je voudrais bien commandant. Sûrement, que je voudrais ! Je donnerais ma main droite pour vous. Je donnerais n'importe quoi ! »

— « Je n'en demande pas tant, Forbes. Je désire simplement que vous acceptiez de travailler avec le nouveau remplaçant. »

La voix du Géorgien s'assombrit. « Ça, commandant, c'est la seule chose que vous ne pourrez jamais me faire faire. »

— « Mais pourquoi, à la fin, pourquoi ? » tonna Sven, abandonnant d'un seul coup toute prétention à la psychologie.

— « Vous ne pouvez pas nous comprendre, nous autres Géorgiens des montagnes. C'est comme ça. Mon vieux père, que Dieu ait son âme, m'a toujours dit de refuser si on me le demandait. Il me l'a fait jurer sur son lit de mort et je sais bien qu'il se retournerait dans sa tombe si j'essayais maintenant d'aller contre. »

Sven étouffa un juron. « Vous savez pourtant dans quelle fichue situation vous me mettez, Forbes, Avez-vous une solution, vous, à me proposer ? »

— « Il n'y a qu'une chose à faire, commandant : Angka et moi nous allons débarquer. Vous vous en tirerez plus facilement avec un équipage réduit qu'avec un équipage dont les membres n'ont pas tous l'esprit à coopérer. »

— « Quoi ? Angka, maintenant ? Ah ! ça ! contre qui en a-t-il, lui ? »

— « Contre personne, commandant. Mais Angka et moi nous sommes copains depuis bientôt cinq ans, depuis que nous avons fait connaissance à bord du *Stella,* et nous n'allons plus jamais nulle part l'un sans l'autre. »

Une ampoule rouge s'alluma au tableau de contrôle, signalant à Sven que tout se trouvait paré pour la mise à feu. Mais le capitaine l'ignora.

— « Il m'est impossible de vous laisser quitter le bord tous les deux, » grommela-t-il. « Voyons, Forbes ! Pourquoi refusez-vous de travailler avec le nouveau ? »

— « C'est une question de race, commandant. »

— « Ecoutez-moi bien. Vous avez servi sous mes ordres. Sous les ordres d'un Suédois. Est-ce que cela vous a déplu d'une façon quelconque ? »

— « Jamais, commandant. »

— « Bon. Je continue : le médecin-lieutenant est Israëlien ; le navigateur, Vénusien ; le premier ingénieur, Chinois. Et nous avons encore ici des Russes, des New-Yorkais, des Malais, des Africains ! Des hommes de toutes les races, Forbes, de toutes les religions, Forbes, de toutes les couleurs, de toutes les planètes ! Des hommes en compagnie desquels vous avez toujours travaillé ! Alors ? »

— « Bien sûr, commandant. Chez nous, en Géorgie, on nous apprend à travailler avec toutes les races du monde. C'est la coutume, et mon vieux père me l'a toujours dit. Mais je ne resterai pas à bord avec Blake. »

— « Blake ? »

— « C'est le nom du nouveau, commandant. »

Le Suédois eut un soupir excédé. « Et d'où est-il originaire, ce Blake ? »

— « Des montagnes de Géorgie. »

Un instant, Sven crut avoir mal compris. Il resta sans voix, regardant Forbes d'un œil abasourdi, et Forbes lui rendit son regard avec usure.

— « Vous dites bien : la Géorgie ? » prononça-t-il enfin, avec quelque effort. « Les montagnes de Géorgie ? »

— « Oui, commandant. C'est là-bas qu'il est né, Blake. Pas très loin de mon village, je crois. »

— « Et... il est de race blanche ? »

— « Bien sûr, commandant. Ses ancêtres venaient d'Ecosse, tout comme les miens. »

Sven avait soudain l'impression de découvrir un monde nouveau, un monde où aucun homme civilisé n'aurait encore jamais abordé. Ainsi, c'était donc vrai : on trouvait sur Terre des coutumes cent fois plus barbares, cent fois plus rétrogrades que partout ailleurs dans la galaxie !

— « Vous parliez de la coutume, » dit-il. « En quoi consiste-t-elle ? »

— « Je pensais que tout le monde le savait, commandant. Nous autres, Géorgiens, nous quittons notre village à seize ans, et nous n'y reve-

nons plus jamais. On nous apprend qu'il faut travailler et vivre en bonne entente avec toutes les autres races... toutes, sauf la nôtre. »

Sven fit « Oh ! » et attendit la suite.

« Ce Blake est un blanc des montagnes, » reprit Forbes. « Avant de signer sa feuille, il aurait dû prendre connaissance du rôle d'équipage. C'est bien de sa faute, pour sûr, et si ça lui plaît d'oublier la coutume, moi, je n'y peux rien. »

— « Mais, à la fin, me direz-vous *pourquoi* vous ne voulez pas vivre avec ceux de votre propre race ? »

— « On ne sait pas, commandant. Ça se fait comme ça depuis des siècles, depuis la Guerre hydrogénique. »

Sven ne quittait plus Forbes des yeux, et dans l'esprit du capitaine une théorie commençait à s'échafauder. « Et dites-moi, maintenant, avez-vous jamais éprouvé... certains sentiments à l'égard des noirs ? »

— « Si, commandant. »

— « Voulez-vous m'en parler ? »

— « Eh bien, commandant, nous estimons en Géorgie que le nègre est l'ami naturel du blanc. C'est-à-dire, bien sûr, que les blancs s'entendent très bien avec les Chinois, les Martiens ou les autres... Mais entre les nègres et nous, il y a quelque chose de plus, qui... »

— « Oui, très bien, continuez, » insista Sven.

— « C'est difficile à expliquer, commandant. C'est... enfin, c'est comme qui dirait un système d'engrenage dont les deux roues dentées sont faites l'une pour l'autre, quoi ! »

Sven hocha la tête puis, très doucement : « Saviez-vous qu'il y a longtemps, très longtemps de cela, vos ancêtres considéraient les noirs comme des êtres d'une classe inférieure ? Qu'ils promulguaient des lois pour les empêcher de vivre avec eux ? Que cet état de choses durait encore à l'époque où tous les autres pays de la Terre avaient déjà renoncé à ce préjugé ? Et qu'en fait, il existait encore chez vous à la veille de la Guerre ? »

— « Ça, c'est faux ! » s'écria Forbes. « Je... je vous demande pardon, commandant, je ne voulais pas vous traiter de menteur — mais ça, alors, ça ne peut pas être vrai ! En Géorgie, nous avons toujours... »

— « Je peux vous le prouver. Nous avons ici des livres d'histoire et d'anthropologie qui en font foi. Vous pourrez les lire si vous voulez. »

— « Oui, des livres écrits par des Yankees ! »

— « Peut-être, mais je vous ferai voir également des ouvrages édités dans le Sud. Tout cela est vrai, Forbes, et du reste, il n'y a pas de honte à l'admettre. L'éducation est une affaire de longue haleine, et vous avez par ailleurs largement de quoi être fier de vos ancêtres. »

— « Mais alors... (Forbes semblait ébranlé) si ce ne sont pas des histoires inventées, qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? »

— « Vous savez déjà, n'est-ce pas ? qu'au cours de la Guerre hydrogénique la Géorgie reçut une bombe destinée en réalité à la Base de Norfolk ? »

— « Oui, commandant. »

— « Ce que vous ignorez peut-être, c'est que cette bombe était tombée en plein centre de la région qu'on appelait la « Ceinture Noire ». Il y eut de nombreux morts parmi les blancs. Mais la presque totalité de la population de couleur se trouva anéantie d'un seul coup. »

— « Je ne le savais pas. »

— « Avant la guerre, et là vous devez me croire sur parole, il y avait toujours eu des émeutes raciales, des lynchages, des brimades — bref, une foule de mauvais procédés de la part des blancs contre les nègres. Mais tout à coup, du jour au lendemain, ceux-ci disparurent, tués jusqu'au dernier, et cette catastrophe fit naître chez les blancs un sentiment de culpabilité, principalement dans les petites communautés isolées. Certains, parmi les plus superstitieux, crurent qu'ils portaient la responsabilité de cette hécatombe. Comme ils étaient d'un esprit très religieux, cela les marqua profondément. »

— « Qu'est-ce que ça pouvait leur faire, puisqu'ils haïssaient les nègres ? »

— « Justement, ils ne les haïssaient pas, tout est là ! Ils craignaient les mariages entre les deux races, la concurrence commerciale, un changement dans la hiérarchie des valeurs — mais ils n'avaient aucune haine pour les noirs. Bien au contraire ! Ils prétendaient toujours (et avec beaucoup de justesse) qu'ils aimaient les nègres beaucoup mieux que ne le faisaient les « libéraux » du Nord. Et cela provoqua un véritable conflit. »

Forbes hocha la tête sans répondre, apparemment plongé dans une foule de pensées contradictoires.

« Dès lors, » continua Sven, « rien d'étonnant si dans une communauté isolée comme la vôtre, ce drame donna naissance plus tard à la coutume par laquelle les jeunes gens s'en vont de chez eux pour vivre et travailler avec toutes les races, excepté la leur. Tout cela est venu d'un complexe de culpabilité. »

De grosses gouttes de sueur coulaient le long des fossettes de Forbes. « Non... » murmura-t-il, « jamais vous ne me ferez croire ça. »

— « Forbes, vous ai-je déjà menti une seule fois ? »

— « Non, commandant. »

— « Me croirez-vous, alors, si je vous jure que je viens de vous dire la vérité ? »

— « Je... j'essaierai, commandant. »

— « Vous savez à présent quelle est l'origine de la coutume. Accepterez-vous de travailler avec Blake ? »

— « Je ne sais pas. Non, je ne sais pas si je pourrais. »

— « Etes-vous prêt du moins à essayer ? »

Forbes se mordit la lèvre inférieure. Il donnait maintenant l'impression d'être sur des charbons ardents. « Oui, je... j'essaierai, commandant. Je ne sais pas si je pourrai, mais je vous promets d'essayer... Mais si je

le fais, c'est seulement pour vous et pour les copains, et pas du tout à cause de ce que vous m'avez dit. »

— « Essayez simplement, » conclut Sven. « Je ne vous en demande pas davantage. »

Forbes opina du menton. Il sortit en courant, et dès que la porte se fut refermée sur lui, Sven avertit la tour qu'il était prêt pour le décollage.

***

Ce fut en bas, dans le poste d'équipage, que l'on mit enfin Forbes en présence de Blake. Le remplaçant radio était très grand et très maigre, très noir de cheveux — et aussi, semblait-il, très à l'étroit dans ses bottes.

— « Ça va ? » hasarda-t-il.

— « Ça va ? » hasarda Forbes en écho. Chacun, sur ce, esquissa le geste d'une poignée de mains, mais les choses n'allèrent pas jusqu'au bout.

— « Je suis de la région de Pompeï. »

— « Et moi, d'Almira, » précisa Blake.

— « Comme qui dirait la porte à côté, » soupira Forbes.

— « Ouais, ça m'en a tout l'air. »

Ils s'examinèrent un long moment sans ajouter un mot, puis Forbes secoua la tête. « C'est pas possible, » gémit-il. « Je ne pourrai jamais. » Et il battit en retraite vers la porte.

Il allait l'atteindre quand il s'arrêta pile pour faire volte-face. « Est-ce que tu es un pur blanc ? » lança-t-il en revenant vers Blake.

— « Ça, je peux pas te dire au juste, » répondit le nouveau. « Je sais que du côté de ma mère on a un peu de sang cherokee dans les veines. »

— « Ah !... Cherokee ? »

— « Cherokee, oui. »

— « Et alors, tu ne pouvais pas le dire tout de suite ? J'ai connu un Cherokee, autrefois, un gars d'Altahatchie qu'on appelait Petit Ours Assis. Vous ne seriez pas parents, par hasard ? »

— « Pense pas. Moi, du reste, je ne connais pas de Cherokees. »

— « Ça n'a pas d'importance, va ! Si seulement j'avais su tout de suite que tu étais cherokee ! Allez, viens ! Je vais t'indiquer ton paddock ! »

Lorsqu'on raconta cet épilogue au capitaine Sven, quelques heures plus tard, le Suédois en demeura complètement abasourdi. Par quel mystère deux ou trois gouttes de sang cherokee suffisaient-elles à faire d'un homme un Indien, et pourquoi les nombreuses autres gouttes de ce sang n'étaient-elles pas plus déterminantes comme facteur de discrimination raciale, voilà qui passait son entendement.

Et le capitaine Sven décida en fin de compte qu'il ne comprenait rien aux Géorgiens des montagnes.

(Traduit par René Lathière.)

Le coût de la vie

par ROLAND TOPOR

Après « L'amour fou » (n° 85), *voici un second conte du jeune dessinateur Topor, dont nous avons récemment signalé l'étonnant album* « Les masochistes » (*éditions du Terrain Vague*).

Topor ne soigne pas assez son style, c'est un fait, mais il a des idées biscornues tellement attrayantes qu'on ne saurait lui en tenir grief.



LE vieux père Rosette avait 359 ans sonnés. A dire vrai, il n'avait plus exactement l'apparence d'un jeune homme ; il faisait vieux, très vieux même, mais jamais on ne lui aurait donné son âge. Il vivait jalousement entouré de ses arrière-petits enfants dont son extraordinaire longévité constituait le gagne-pain.

En effet, le vénérable aïeul demeurait confortablement installé dans une petite pièce du rez-de-chaussée et il suffisait au visiteur de donner un demi-dollar pour le voir, ou un dollar pour converser. Sur les murs étaient exposés, soigneusement encadrés, l'acte de naissance, l'acte de mariage, le livret militaire et diverses attestations officielles, le tout établi au nom de James Mortimer Alan Rosette. C'était à n'y pas croire, ah ! certes, on n'était pas volé. Et les gens s'en allaient contents d'en avoir vu pour leur argent. Ceux qui pouvaient se permettre de dépenser un dollar n'étaient pas lésés non plus.

De la bouche même du fossile vivant, ils écoutaient religieusement le récit de la naissance de l'ère évoïde. La visite ne pouvait durer plus de dix minutes afin, comme disait l'écriteau, de *« ne pas fatiguer le grand-père »*, mais les intéressés avaient toujours la possibilité de revenir pour écouter plus avant le passionnant témoignage. On venait de très loin pour voir et faire parler le père Rosette, d'innombrables thèses à son sujet avaient déjà passionné les universités du pays, et le jour de l'inauguration de la grande Tour Abyssostellaire c'est à lui que le Président de la République fit appel pour couper le ruban.

On conçoit facilement ce que ressentit ce matin-là Jerry, celui des descendants spécialement chargé de son entretien, lorsqu'il vit à la place de l'Ancêtre une espèce de lézard vert aux écailles à peine luisantes, pas spectaculaire pour un brin. En bref, c'est de la rage, de la colère, un sentiment d'injustice, et une compréhensible angoisse de l'avenir qui, en un clin d'œil, emplirent l'âme du préposé. A l'étage, les autres ignoraient

tout du drame. Un long cri les renseigna bientôt : « Grand-Papa est devenu lézard ! » « Jerry est devenu fou, » pensèrent incontinent les autres. Néanmoins, le fait étant intéressant de toutes façons, ils décidèrent d'aller voir.

L'évidence les prit à la gorge. Tandis que Jerry, revenu de son émotion, téléphonait à la police, que Silas communiquait avec l'hôpital, que Steve consolait de son mieux Lydia qui pleurait convulsivement, Tommy, le benjamin, s'amusait avec l'animal. Après une consciencieuse enquête des autorités, l'avis des plus éminents spécialistes, les hypothèses les plus audacieuses des journalistes, il fut admis que l'on se trouvait en présence d'un curieux cas de transformation.

La vie reprit son cours, semblable à elle-même, les visiteurs continuaient de défiler régulièrement ; la seule différence était la majoration du prix d'entrée : un dollar, et pas de conversation.



Le Museum Municipal de Stonefield possédait, disait-on, et à juste titre, le plus vieux lézard de la Fédération Translactée. Il l'avait acquis quelques centaines d'années auparavant pour une bouchée de pain à une vente aux enchères, la vente des biens d'une certaine famille Rosette, depuis disparue de la région. Conjointement au lézard, le conservateur du Muséum avait eu droit à un volumineux dossier contenant les plus invraisemblables racontars quant au pédigrée de la bête.

Grâce à cet hôte prestigieux, le Muséum Municipal de Stonefield jouissait d'une certaine renommée dans les milieux zoologiques de la Fédération, ce qui lui permettait de monter son prix d'entrée à trois dollars, tarif sans précédent dans la muséographie universelle. On comprendra facilement dans ces conditions les exceptionnelles mesures prises pour assurer la vie du saurien. Sa cage de verre était un véritable palais dont les gardiens constituaient autant de fidèles et dévoués serviteurs. C'est un de ces derniers, un nommé Adams, plus brave que malin, qui, après quinze ans de service sans histoire, découvrit dans la cage vide, un matin de septembre, le bout d'éponge.

Le bonhomme s'assit sur le banc le plus proche, se gratta pensivement le crâne tout en répétant : « Bon dieu de bon dieu. » C'est ainsi que le trouva quelques heures plus tard le gardien chef qui, lui, s'empressa de mettre les administrateurs au courant. La réunion qui s'ensuivit dans le bureau de la direction avait tout du conseil de guerre. Plus de lézard, mais en contre-partie un bout d'éponge. Que faire pour remédier à cette perte irréparable ? On décida de ne pas ébruiter l'affaire, de laisser l'éponge dans le bocal et le prix à trois dollars. Bien sûr il y eut une communication à l'Académie des Sciences, qui employait les mots mutation, métamorphose, évolution contrariée, etc., mais elle passa pratiquement inaperçue, encore bien heureux qu'on n'accusât pas le Muséum de vouloir justifier son tarif exorbitant par un ersatz scientifique.

Les années passèrent, Stonefield devint une ville morte avec la fin de l'ère évoïde et la naissance de l'époque Zodu. La population émigra en masse et il n'y eut que les vieux qui restèrent. Le Muséum tomba petit à petit en ruines, toute activité cessa.

*
**

Lorsque, vers la fin de l'époque du Zodu, on découvrit des gisements de zodoïde à Stonefield, ce qui n'était plus qu'une petite bourgade devint, en un rien de temps, la capitale du monde industriel moderne.

On construisit à tour de bras. On restaura. Le Muséum retrouva sa splendeur passée, une nouvelle administration entreprit de dresser un inventaire, de revoir les dossiers, fit tant et si bien que brusquement l'énigme des métamorphoses se trouva au premier plan de l'actualité.

Un grand journal du soir venait juste de ressortir l'histoire préhistorique du père Rosette lorsque la nouvelle éclata comme une bombe : l'éponge s'était changée en un morceau de roche, de quartz plus exactement. Du coup, en remontant jusqu'aux sources, les savants comprirent. Ce fut une véritable illumination : avec Rosette, la vie parcourait en sens inverse l'échelle de l'évolution ; la nature, capricieuse comme toutes les femmes, se complaisait ici à faire à rebours le chemin parcouru depuis des millénaires. L'importance d'un tel phénomène sauta aux yeux de tous : en effet, que tout se passât comme prévu, on saurait enfin ce qu'il y avait au début, et s'il y en avait un, on verrait Dieu.

Ce phénomène unique dans l'histoire de l'humanité déchaîna une flambée de passions. Jamais on ne vit tant de visionnaires, de fous, de pseudo-magiciens. Cela naturellement dura ce que cela dura, et tous moururent avant qu'il se produisit quoi que ce soit.

*
**

Cependant, vers le milieu de l'ère absconsidérale, ce que les hommes attendaient depuis des siècles se produisit enfin. La sentinelle placée jour et nuit auprès du morceau de quartz déclencha le dispositif d'alerte. Les dix savants de service se précipitèrent et constatèrent qu'une fois de plus le miracle s'était produit : plus de quartz, mais un petit nuage phosphorescent, une minuscule nuée rougeoyante qui flottait sagement dans le courant d'air ambiant.

Avec un luxe de précautions inimaginable, on enferma la nébuleuse dans un flacon de fibrosilice spécialement préparé à cet usage. Il n'y avait plus qu'à attendre la transformation suivante. La clé du mystère originel était là.

*
**

Des générations de sentinelles se succédèrent sans qu'il y eût la moindre velléité de révélation.

Les savants avaient calculé approximativement, d'après les durées comparées des différentes phases de l'évolution, la date de l'événement. Devançant de peu la période prévue, le signal d'alarme résonna tragiquement une nuit du début de l'époque sidoïne.

Les 4.598 personnes — savants, religieux, journalistes, grands hommes — qui faisaient le pied de grue dehors se précipitèrent dans la salle.

Il n'y avait plus de flacon, plus de nébuleuse, et dans un coin, vacillant sur ses jambes, la sentinelle répétait inlassablement : « J'ai vu Dieu, j'ai vu Dieu. »

On l'interrogea, on la pressa de questions et le doute et l'horreur envahirent tous les esprits lorsque le malheureux répondit :

— « J'ai vu Dieu, j'en ai même vu deux. »

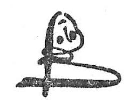
Nouvel interrogatoire, nouvelles questions, nouveaux doutes, confirmés cette fois par la découverte sous la table de quelques bouteilles de cognac, vides.

Sur ce point au moins, le mystère fut vite éclairci : l'alcool était dans le sang de l'homme. Par la faute de cet ivrogne, l'unique occasion de savoir était perdu. En s'arrachant les cheveux, le Président de la République dégrada lui-même celui que tout le monde appela Jonathan le pochard. On se moqua de lui, on le battit, il y eut une ou deux tentatives de meurtre sur sa personne, si bien que Jonathan aurait été un homme fini si sa femme n'avait eu une idée géniale.

Elle envoya son saoulaud de mari chercher un pot de peinture, quelques morceaux de contreplaqué et autres ustensiles chez le marchand du coin, et le lendemain, la population de Stonefield put lire sur la modeste façade d'une maison de Mainstreet :

LE SEUL HOMME AU MONDE QUI AIT VU DEUX DIEUX A LA FOIS.

POUR LE VOIR : CINQ DOLLARS... POUR CONVERSER : DIX DOLLARS.



L'homme qui a vu le diable

par GASTON LEROUX

« L'homme qui a vu le diable » *fut d'abord une pièce, jouée au Grand-Guignol en* 1912, *et que Gaston Leroux adapta par la suite sous forme de nouvelle. C'est un curieux récit, bien dans la manière de l'auteur, avec cette emphase du style qui, si on accepte de s'y laisser prendre, constitue un charme — et avec aussi une touche surnaturelle habilement employée.*

Si l'insolite abonde dans l'œuvre de Leroux, le fantastique proprement dit en est pratiquement absent. Même des romans comme « La double vie de Théophraste Longuet », « Le fantôme de l'Opéra » *ou* « L'homme qui revient de loin » *ne sont pas de vrais romans fantastiques. Et à la vérité, on peut aussi se demander si le présent récit appartient réellement au genre. Leroux laisse en effet le choix de la conclusion au lecteur : peut-être son héros n'est-il qu'un mystificateur et un fou, et c'est sur son seul témoignage que reposent les faits qu'il raconte... Quant à la vision finale du narrateur, elle peut n'être qu'une hallucination due à l'auto-suggestion.*



LE coup de tonnerre fut si violent que nous pensâmes que le coin de forêt poussant au-dessus de nos têtes avait été foudroyé et que la voûte de la caverne allait être fendue, comme d'un coup de hache, par le géant de la tempête. Au fond de l'antre, nos mains se saisirent, s'étreignirent dans cette obscurité préhistorique, et l'on entendit le gémissement des marcassins que nous venions de faire prisonniers. La porte de lumière qui, jusqu'alors, avait signalé l'entrée de la grotte naturelle où nous nous étions tapis comme des bêtes, s'éteignit à nos yeux, non point que l'on fût à la fin du jour, mais le ciel se soulageait d'un si lourd fardeau de pluie qu'il semblait avoir étouffé pour toujours, sous ce poids liquide, le soleil.

Il y avait maintenant au fond de l'antre un silence aussi profond que cette nuit soudaine. Les marcassins s'étaient tus sous la botte de Makoko. Makoko était un de nos camarades, que nous appelions ainsi à cause d'une laideur idéale et sublime qui, avec le front de Verlaine et la mâchoire de Tropmann, le ramenait à la splendeur première de l'Homme des Bois.

Ce fut lui qui se décida à traduire tout haut notre pensée à tous les quatre, car nous étions quatre qui avions fui la tempête, sous la terre : Mathis, Allan, Makoko et moi.

— « Si le *gentilhomme* ne nous donne pas l'hospitalité ce soir, il nous faudra coucher ici... »

A ce moment, le vent s'éleva avec une telle fureur qu'il sembla secouer la base même de la montagne et faire trembler tout le Jura sous nos pieds. Dans le même temps, il nous parut qu'une main soulevait le rideau de pluie opaque qui obstruait l'entrée de la caverne, et une figure étrange surgit devant nous, dans un rayon vert.

Makoko m'étreignit le bras :

« Le voilà ! » dit-il.

Je *le* regardai.

Ainsi, c'était celui-là que l'on appelait le *gentilhomme*. Il était grand, maigre, osseux et triste. La pénombre fantastique, le décor exceptionnel dans lequel il nous apparaissait, contribuaient même à le rendre funèbre. Il ne se préoccupait point de nous, ignorant certainement notre présence. Il était resté debout, appuyé sur son fusil, à l'entrée de la grotte, dans le rayon vert. Nous le voyions de profil : un nez fort, aquilin, un nez d'oiseau de proie, une maigre moustache, une bouche amère, un regard éteint. Il était nu-tête ; son crâne était pauvre de cheveux, quelques mèches grises tombaient derrière l'oreille. On n'aurait pu dire exactement l'âge de cet homme ; il pouvait avoir entre quarante et soixante ans. Il était habillé d'un vieux complet de velours marron fort usé et avait de grandes bottes qui lui montaient à mi-cuisses. Mon regard, en descendant le long de ces bottes, rencontra quelque chose que je n'avais point aperçu tout d'abord, et qui était entré dans la caverne en même temps que l'homme : c'était une sorte de chien sans poil, à l'échine huileuse, bas sur pattes et qui, tourné vers nous, aboyait. Mais nous ne l'entendions pas ! Ce chien était, de toute évidence, muet, *et il aboyait contre nous, en silence*.

Tout à coup, l'homme se tourna vers le fond de la caverne et nous dit, sur un ton empreint de la politesse la plus exquise :

— « Messieurs, vous ne pouvez rentrer à La Chaux-de-Fonds ce soir ; permettez-moi de vous offrir l'hospitalité. »

Puis il se pencha sur son chien :

« *Veux-tu te taire*, Mystère ! » fit-il.

Le chien ferma sa gueule.

Makoko grogna. Cette invitation était bien faite pour le stupéfier et pour nous étonner. Dans notre détresse, nous avions pensé à l'hospitalité du *gentilhomme*, sans y croire et... sans l'espérer. Depuis cinq heures que nous chassions sur cette crête, d'où l'on pouvait apercevoir le plateau inculte où s'élevait *la gentilhommière*, Mathis et Makoko nous avaient raconté, à Allan et à moi qui n'étions point du pays, les histoires les plus invraisemblables sur l'hôte de ces bois. Quelques-unes, inventées par les vieilles de la montagne, le représentaient comme ayant commerce

avec l'esprit malin. Toutes aboutissaient à cette conclusion que l'homme était inabordable et n'abordait jamais personne. Il vivait là, enfermé dans sa gentilhommière avec une vieille domestique et un intendant aussi sauvage que lui, et cela depuis des années innombrables. Dans la vallée, personne n'eût pu dire à quelle époque cet être mystérieux, qui ne descendait jamais de son nid d'aigle, s'était installé dans la montagne.

Il fallait nous décider, prendre un parti. Allan et moi, aidés des éléments, eûmes tôt fait de vaincre la répugnance de Makoko et de Mathis et nous suivîmes notre hôte singulier, dès qu'une courte accalmie nous eut permis de quitter notre refuge...

Quand nous arrivâmes à l'antique manoir, une bonne vieille, courbée sur un bâton, semblait nous attendre ou tout au moins attendre son maître sur le seuil d'une grande salle, désolée et triste, telle ces grandes salles des gardes d'autrefois, dont l'unique mobilier et l'unique ornement semblait être le foyer immense, dévorateur de forêts.

Elle nous dit qu'elle s'appelait « la mère Appenzel, pour nous servir, » puis nous fit signe de la suivre et nous conduisit, par un escalier vermoulu, au premier étage où se trouvaient nos « chambres ».

***

Je revois encore notre hôte — vivrais-je cent ans que je ne saurais oublier cette image — tel qu'il m'apparut dans le cadre de l'âtre, quand je redescendis dans la salle où la mère Appenzel avait préparé notre souper.

Mes amis étaient déjà autour du feu, les bottes aux braises. Lui se tenait devant eux, debout dans un coin, sur la pierre du foyer de cette cheminée vaste comme une chambre. Il était en habit ! Et quel habit ! D'une élégance suprême mais extraordinairement défunte ! Le sien ? Plutôt celui de son grand-père ou de son trisaïeul. Il me parut que Brummell ne pouvait avoir eu d'autre élégance que celle-là !

A côté de lui, regardant de ses yeux mi-clos le brasillement de la bûche, Mystère, le museau sur ses pattes, est étendu. Un moment, il ouvre une large gueule et bâille, comme il avait aboyé, *en silence*.

Et je demande :

— « Il y a longtemps que votre chien est muet ? Quel singulier accident lui est-il donc arrivé ? »

— « Il est muet de naissance, » répond l'hôte, après une courte hésitation, comme si ce sujet de conversation ne lui plaisait point.

Mais j'insiste.

— « Son père était muet ? Sa mère peut-être ? »

— « Sa mère... et la mère de sa mère, » fait rudement le gentilhomme, « et la mère de la mère de sa mère... »

— « Vous avez été le maître de l'arrière grand-mère de Mystère ? »

— « Oui, monsieur. Et c'était une bête fidèle qui m'aimait bien...

Une bête de garde surprenante... » ajouta l'hôte en marquant soudain une émotion qui m'étonna.

— « Et elle était muette aussi, de naissance ? »

— « Non, monsieur... Non, elle n'était point muette, *mais elle l'est devenue, une nuit qu'elle avait trop aboyé !...* Eh bien, la mère Appenzel ! Le souper est-il prêt ?... »

Le gentilhomme veille à ce que la conversation, malgré nos appétits déchaînes, ne languisse point. Il nous demande si nous sommes contents de nos chambres.

— « Monsieur notre hôte, il faut que je vous fasse une prière... »

C'est moi qui parle. Toutes les têtes sont tournées vers moi.

« *Je désirerais coucher dans « la mauvaise chambre » !* »

Je n'ai pas plus tôt prononcé cette phrase que je vois la figure de notre hôte, si pâle déjà, blêmir encore.

— « Qui vous a dit qu'il y avait ici une « mauvaise chambre » ? » demande-t-il, retenant à grand-peine une irritation certaine.

La mère Appenzel, qui apportait un magnifique morceau d'Emmenthal sur une assiette, se prend à trembler si fort qu'on entend l'assiette tambouriner contre la table.

— « C'est toi, mère Appenzel ? »

— « Ne grondez pas cette excellente femme, mon indiscrétion seule est coupable... Je voulais entrer dans une chambre dont la porte était restée close et votre servante me l'a défendu : « N'entrez pas, m'a-t-elle dit, dans la mauvaise chambre. »

— « Et vous n'y êtes pas entré ? »

— « Si, j'y suis entré ! »

— « Ah ! mon Dieu ! » gémit la mère Appenzel, en laissant tomber un verre qui se brise avec un singulier fracas.

— « Va-t-en ! » crie l'homme, brutal.

Et quand elle est partie :

« Vous ne coucherez point dans cette chambre, on n'y couche plus... On n'y a point couché depuis cinquante ans... »

— « Et qui donc y a couché pour la dernière fois ? »

— « Moi... Et je ne conseillerai jamais à personne d'y coucher après moi ! »

Cela est dit avec un tel ton de colère mêlé d'effroi que mon désir et ma curiosité redoublent.

— « Il y a cinquante ans ! Vous étiez un enfant à cette époque, à l'âge où l'on a encore peur la nuit... »

— « Il y a cinquante ans, j'avais vingt-huit ans ! »

Vingt-huit ans ! Ainsi cet homme a soixante-dix-huit ans ! Qui l'eût cru ? Il est si droit, si haut, *si volontaire !*

Ah ! c'est un beau spectre de vieillard bien vivant !

— « Mais enfin... est-il indiscret de vous demander ce qui vous est arrivé dans cette chambre ? Moi, je viens de la visiter et il ne m'est

rien arrivé du tout. Elle m'a bien paru la plus naturelle des chambres. J'ai essayé de redresser une armoire... »

— « Vous avez touché à l'armoire ! » hurle l'homme en jetant sa serviette et en venant vers moi avec des yeux de fou. « Vous avez touché à l'armoire ! »

— « Oui, » dis-je tranquillement, « elle allait tomber... »

— « *Mais, monsieur, elle ne tombe pas ! Elle ne tombera jamais ! Et elle ne se redressera jamais ! C'est sa manière à elle d'être comme ça pour toujours, vacillante du poids qu'elle a porté... frémissante pour l'éternité !* »

Nous nous étions tous levés. La voix de l'homme était rauque. De grosses gouttes de sueur coulaient de son front.

Fébrile, il poussa un profond soupir, fit quelques pas désordonnés, et, comme il passait près du foyer et que son chien le regardait curieusement aller et venir, toute sa colère, qu'il essayait visiblement de calmer, le reprit :

— « Et toi ! Et toi, n'es-tu pas fatigué de me regarder en silence ! A la niche ! A la niche !... Est-ce pour aujourd'hui ? Pour demain ?... Quand parleras-tu donc, Mystère ? Ou crèveras-tu comme les autres ? En silence !

Il avait ouvert la porte qui donnait sur la tour et il talonnait furieusement son chien qui, à chaque coup, *ouvrait la gueule, de douleur.*



Nous étions fort impressionnés par cette scène inattendue. L'homme s'était enfoncé dans l'ombre de la tour, toujours poursuivant son chien.

Makoko fit à mi-voix :

— « Qu'est-ce que je vous avais dit ? Vous ferez ce que vous voudrez, mais moi, je ne me couche pas cette nuit. Je reste ici, dans cette pièce, jusqu'au matin... »

— « Moi aussi ! » dit Mathis.

— « C'est un malade, » dit Allan.

— « Oui, » approuvai-je, « un monomane. Normal le reste du temps, il est repris de sa frénésie quand il est subitement en face de sa manie. C'est un malheureux qui a certainement *la manie de la persécution de l'au-delà.* Son cerveau est la proie du diable ! »

— « Ne prononce pas ce nom-là, surtout ici, » fit hâtivement Makoko.

Allan et moi nous nous mîmes à rire.

— « Ne riez pas ! » supplia Mathis.

— « Ah ! zut, » s'exclama Allan, « vous n'allez pas, avec vos têtes de mort, nous empêcher de nous amuser. Il n'est pas onze heures ! Tâchez d'avoir le sourire... Nous avons six heures devant nous. Si nous faisions un petit poker ? On va inviter notre hôte ça lui changera les idées... »

Et Allan, joueur forcené, tira un jeu de cartes de sa poche, le jeu

avec lequel nous avions fait tous deux, pendant le voyage de Paris à La Chaux-de-Fonds, d'interminables parties d'écarté.

Déjà, le gentilhomme rentrait dans la salle ; il était relativement calme et l'on voyait qu'il avait occupé ces quelques minutes à reprendre ses esprits. Mais, par un phénomène dont nous ne pouvions comprendre la raison, dès qu'il aperçut le jeu de cartes sur la table, sa figure se transforma immédiatement et prit une telle expression d'épouvante et de fureur que j'en fus moi-même effrayé.

— « Des cartes ! » s'écria-t-il. « Vous aviez des cartes... »

Ces mots sortent avec peine de sa gorge, comme si une main invisible l'eût étranglé.

Enfin, il parle d'une voix plaintive :

« Vous êtes de bons enfants. Il faut que vous sachiez... Vous ne vous en irez pas d'ici comme ça, en me prenant pour un fou... pour un pauvre malheureux fou... »

Makoko et Mathis écoutent le vieil homme, à en perdre la respiration. Allan et moi l'examinons, comme de bons élèves de la Faculté de Paris doivent considérer un « cas curieux ».

— « Oui, » fait-il, « oui, vous saurez tout. *Cela pourra vous servir.* »

Et il se lève, marche, s'arrête en face de nous, nous fixe de son regard éteint à nouveau.

« Mon nom ? Pourquoi vous dire mon nom ? C'est bien inutile, et cela ne fait point partie de tout ce qu'il faut que vous sachiez. Il y a soixante ans — j'entrais dans ma dix-huitième année — j'étais plus que vous, messieurs de Paris, audacieux et sceptique ; j'avais toute l'outrecuidance de la jeunesse. Je ne doutais de rien, avec la prétention de nier tout ! La nature m'avait fait beau et fort ; le destin m'avait mis entre les mains une fortune redoutable. Je fus l'homme à la mode le plus célèbre de mon époque, messieurs. Paris, avec toutes ses joies, toutes ses fureurs, toutes ses orgies, m'a appartenu pendant dix ans. Quand j'atteignis mes vingt-huit ans, j'étais à peu près ruiné. Il me restait deux ou trois cent mille francs et cette gentilhommière avec les terres qui l'entourent, héritées par ma famille, qui ne s'en était jamais occupée. A cette époque, je tombai éperdument épris d'un ange, messieurs, quelque chose de plus beau et de plus pur que tout ce que vous avez pu jamais imaginer. Celle que j'aimais ignorait cette folle passion qui commençait à me dévorer, et l'ignora toujours. Elle appartenait à une des plus riches familles d'Europe. Pour rien au monde, je n'eusse voulu qu'elle soupçonnât que je briguais l'honneur de sa main pour remplir, avec sa dot, mes coffres vides. Je pris le chemin des tripots et je jouai ce qui me restait, avec la folle espérance de retrouver mes millions. Je perdis et, un soir, je quittai Paris pour venir m'enterrer dans cette vieille gentilhommière, mon dernier refuge. Je trouvai dans cette retraite un vieillard, le père Appenzel, sa petite-fille, dont j'ai fait plus tard ma servante, et son petit-fils, un enfant en bas âge, qui a grandi sur ces terres et qui est mon intendant. J'y trouvai

aussi, dès le premier soir, l'ennui et le désespoir. *C'est le premier soir que tout arriva.* »

Ici, le gentilhomme suspendit un instant son récit, sembla écouter anxieusement le vent, qui soufflait par toutes les lézardes et les brèches du manoir, puis, sans nous regarder, comme se parlant à lui-même, répéta :

« Oui, c'est le premier soir que tout arriva ! Quand je fus monté dans ma chambre — dans la chambre que l'*on* me demande la faveur d'habiter cette nuit — j'ouvris la fenêtre. La lune éclairait de ses rayons morts la solitude sauvage des plateaux.

» Je regardai cet affreux désert où, désormais, il me faudrait vivre ; j'écoutai mon cœur, qui était si désemparé, si désemparé, messieurs, que j'en eus pitié, et, quand je refermai la fenêtre, j'avais résolu de me tuer. Mes pistolets se trouvaient sur la commode ; je n'eus qu'à allonger la main... Ah ! j'oubliais de vous dire que j'avais amené de Paris mon dernier ami : ma chienne fidèle... une simple chienne que j'avais trouvée une nuit que je rentrais du tripot, en maudissant le ciel, couchée devant ma porte. Comme je ne savais d'où elle venait, ni à qui elle avait appartenu, je l'avais appelée « Mystère ». Au moment même où je prenais mes pistolets, elle se mit à hurler dans la cour... à hululer, mais d'un hululement tel que je ne saurais le comparer à rien. Elle hurlait comme je n'ai jamais entendu hurler le vent, excepté ce soir... « Tiens, » pensai-je, « voilà Mystère qui hurle à la mort ; elle sait donc que je vais me tuer *ce soir !*

» Je jouai avec mes pistolets, pensant soudain à ce qu'avait été ma vie et songeant pour la première fois à ce que serait ma mort. Mon regard indifférent rencontra, au-dessus de la commode, dans une petite bibliothèque pendue au mur, quelques vieux ouvrages et leurs titres. Je fus étonné de voir que tous traitaient de diableries et de sorciers. Je pris un livre : « *Les Sorciers du Jura* », et, avec le sourire sceptique de l'homme qui s'est placé au-dessus du destin, je l'ouvris. Les deux premières lignes, écrites à l'encre rouge, me sautèrent aux yeux : « Quand on veut voir sérieusement le diable, *on n'a qu'à l'appeler de tout son cœur,* il vient ! » Suivait l'histoire d'un homme qui, amoureux désespéré comme moi, ruiné comme moi, avait *sincèrement* appelé à son secours le prince des ténèbres et qui avait été secouru ; car, quelques mois plus tard, redevenu incroyablement riche, il épousait celle qu'il aimait. Je lus cette histoire jusqu'au bout. « Eh bien, en voilà un qui a eu de la chance ! » m'écriai-je, et je rejetai le livre sur la commode. Dehors, Mystère hululait toujours... Je soulevai le rideau de la fenêtre et ne pus m'empêcher de tressaillir devant l'ombre dansante de ma chienne sous la lune. On eût dit vraiment que la bête était possédée, tant ses bonds étaient désordonnés et inexplicables. Elle avait l'air de *happer une forme que je ne voyais pas.*

» — Elle empêche peut-être le diable d'entrer, » fis-je tout haut. « Pourtant, je ne l'ai pas encore appelé ! »

» J'essayais de plaisanter, mais l'état d'esprit dans lequel je me trouvais, la lecture que je venais de faire, le hurlement de ma chienne, ses bonds bizarres, le lieu sinistre, cette vieille chambre, ces pistolets *chargés pour moi,* tout avait contribué à m'impressionner, plus que je n'avais la bonne fois de me l'avouer...

» Je quittai la fenêtre et marchai un peu dans ma chambre. Tout à coup, je me vis dans l'armoire à glace. Ma pâleur était telle que je crus que j'étais *déjà mort !* Hélas, non ! L'homme qui était devant cette armoire n'était point mort. *Mais c'était un vivant qui évoquait le roi des morts !* Oui, écoutez-moi... j'ai fait ça... *De tout mon cœur... je l'appelais ! A mon secours !... A mon secours !...* Car j'étais trop jeune pour mourir. Je voulais jouir encore de la vie, être riche encore... pour elle !... Moi, moi... j'ai appelé le diable ! Et alors, dans la glace, à côté de ma figure, quelque chose est venu.. quelque chose de surhumain, une pâleur, un brouillard, une petite nuée trouble qui fut bientôt des yeux, des yeux d'une beauté terrible... puis toute une figure, resplendissante soudain à côté de ma propre face de damné... et une bouche, une bouche qui me dit : « *Ouvre !...* » Alors, j'ai reculé, mais la bouche disait encore : « *Ouvre ! Ouvre si tu l'oses !...* » Et comme je n'osais pas, *on a frappé trois coups dans la porte de l'armoire... et la porte de l'armoire s'est ouverte... toute seule...* »

⁂

A ce moment, le récit du vieillard fut interrompu : à l'instant même où il se dressait, les bras grands ouverts devant la vision surgie du fond de son souvenir, trois coups retentirent si fortement à la porte de la salle que nous sursautâmes sur nos escabeaux. Quant à notre hôte, il regarda la porte, ne dit plus un mot et s'appuya à la muraille.

La porte s'ouvrit lentement. Le vent entra d'abord, aboyant de ses cent voix comme une meute, puis derrière vint un homme. Il repoussa le battant et se tint immobile sur le seuil. On ne voyait point sa figure, cachée sous les larges bords de son chapeau de feutre mou qu'il avait enfoncé jusqu'aux oreilles. Un manteau le recouvrait entièrement du col aux pieds. Pas plus que nous, il ne se décidait à parler. Mais il voulut bien enfin ôter son chapeau, et nous vîmes une rude figure de montagnard, indifférente et flegmatique.

— « C'est toi qui a frappé comme ça, Guillaume ? » demanda le gentilhomme qui essayait vivement de se remettre de son émoi.

— « Oui, mon maître. »

— « Je ne t'attendais plus ce soir. Les verrous n'étaient donc pas à la porte ? Pousse les verrous... Tu as vu le notaire ? »

— « Oui, et je ne voulais pas conserver une pareille somme sur moi. »

Nous comprîmes que Guillaume était l'intendant du gentilhomme. Il s'avança jusqu'à la table, sortit un petit sac de dessous son manteau, se mit à en extraire des papiers qu'il jeta sur la table et il regarda son maître.

— « Eh bien, qu'est-ce que tu attends ! » demanda celui-ci.

Le nouveau venu nous montra.

« Ces messieurs ?... *Ce sont des amis à moi.* »

L'homme fit paraître quelque étonnement. Il ne savait évidemment point que son maître pouvait avoir des amis. Tout de même, il sortit encore une enveloppe de son sac, la vida sur la table. Elle contenait des billets de banque. Il compta douze billets de mille.

— « Voilà le prix du Bois de Misère, » fit-il.

— « C'est bien, Guillaume, » dit notre hôte en prenant les billets de banque et en les remettant dans l'enveloppe. « Tu dois avoir faim ; tu coucheras ici ce soir... »

— « Non, impossible, il faut que j'aille chez le fermier. Nous avons affaire demain à la première heure. Mais je vais manger un morceau. »

— « Va trouver la mère Appenzel, mon garçon, elle te soignera. »

Et, comme l'intendant se dirigeait déjà vers la cuisine :

« Remporte toutes tes paperasses... »

— « Au fait ! » dit l'homme.

Et il ramasse les papiers, pendant que le gentilhomme sort un portefeuille de la poche de son habit, y place l'enveloppe contenant les douze billets de mille et remet le portefeuille dans sa poche.

Sitôt que l'intendant a disparu par la porte de l'office, Makoko, que l'intermède prosaïque de cette vulgaire affaire d'argent n'a pu détourner de l'histoire de l'hôte, Makoko, impatient et inquiet, demande :

— « Et alors ?... »

— « Alors ?... » reprit l'hôte, les sourcils rapprochés subitement.

— « Oui, alors... qu'est-ce qu'il y avait dans l'armoire ? »

— « Vous voulez savoir ce qu'il y avait dans l'armoire ?... Eh bien, je vais vous le dire, messieurs, ce qu'il y avait dans l'armoire... Il y avait quelque chose que j'ai vu, des yeux que voilà, quelque chose qui m'a brûlé les yeux... Il y avait, messieurs, des lettres de feu au fond de l'armoire... des lettres qui m'annonçaient une grande nouvelle... En deux mots : TU GAGNERAS !

» Oui ! » ajouta le gentilhomme d'une voix sombre, « le diable m'avait, au fond de l'armoire, en lettres brûlantes, écrit mon destin ! Il avait laissé là sa signature ! La preuve supérieure du pacte abominable que je passai avec lui, dans cette nuit tragique ! TU GAGNERAS ! Ne l'avais-je pas appelé de tout mon cœur ? Sincèrement, désespérément, de toutes les forces de mon être qui ne voulait pas mourir, ne l'avais-je pas appelé ? Eh bien, il était venu !

» Cette phrase de l'enfer, messieurs, me foudroya. Le lendemain matin, le père Appenzel me trouva écroulé au pied de l'armoire. Quand on me réveilla, hélas ! je n'avais rien oublié ! Je ne devais rien oublier jamais... »

Allan secoua le malaise qui nous étreignit :

— « Monsieur, » dit-il d'une voix hésitante, « vous avez certainement été victime d'une hallucination... »

Le gentilhomme redressa la tête effroyable.

— « Ah ! voilà une idée, jeune homme ! Cela fait plaisir à entendre, des idées pareilles ! Je l'ai eue, messieurs, cette idée-là ! Dès le lendemain de la nuit fatale. Quand j'eus repris mes esprits, je me dis : « Tu as eu une hallucination. Arrête-toi sur le bord de l'abîme. Garde-toi de devenir fou à cause d'un rêve ! Toi, gagner... mais c'est à mourir de rire ! »

» Et je me mis à rire, en effet... Et comme je riais, le père Appenzel entra dans ma chambre. Il faut que vous sachiez que mon hallucination, comme vous dites, m'avait tellement ému que j'avais dû garder le lit. Le père Appenzel m'apportait quelque tisane. Il me dit : « Monsieur, il se passe une chose incroyable ! Votre chienne est devenue muette ! *Elle aboie en silence !* »

» — Oh ! je sais, je sais ! » m'écriai-je. « Elle ne doit retrouver la voix que lorsqu'IL REVIENDRA !... »

» Qui avait prononcé ces mots ?... Moi ? Vraiment, oui, c'était moi !... Le père Appenzel me regarda stupéfait et épouvanté, car il paraît qu'à ce moment-là, mes cheveux se dressaient sur ma tête. Mes yeux allaient, malgré moi, à l'armoire. Le père Appenzel, aussi inquiet, aussi agité que moi, me dit encore :

» — Quand j'ai trouvé monsieur ce matin, l'armoire était penchée comme elle l'est en ce moment, avec *la porte ouverte*. J'ai refermé la porte, mais je n'ai pu redresser l'armoire. *Elle retombe toujours !* »

» Je priai le père Appenzel de me laisser. Une fois seul, je suis descendu de mon lit, je suis allé à l'armoire, je l'ai ouverte. Et la phrase, messieurs, la phrase écrite avec du feu, y était encore ! Elle était gravée dans les planches du fond ; elle avait brûlé les planches en s'y imprimant... Et j'ai lu le jour, comme j'avais lu la nuit, ces mots : TU GAGNERAS !

***

» Je m'habillai. Je m'enfuis comme un fou de cette demeure : l'air de la montagne me fit du bien. Quand je rentrai le soir, j'étais tout à fait calme, j'avais réfléchi : ma chienne ne pouvait être devenue muette par un phénomène physiologique tout naturel. Quant à la phrase de l'armoire, elle n'était pas venue là toute seule, et, comme je ne connaissais pas ce meuble auparavant, il est probable que les deux mots fatidiques se trouvaient là depuis des années innombrables, inscrits par quelque fétichiste, à la suite d'une histoire de jeu qui ne me regardait pas !... Je soupai, je me couchai *dans la même chambre*, et la nuit se passa sans incident. Le lendemain, je m'en fus à la Chaux-de-Fonds chez un notaire. Toute cette aventure hallucinante de l'armoire n'avait réussi qu'à me donner l'idée de tenter une dernière fois la chance du jeu, avant de mettre mes projets de suicide à exécution ; et je m'étais tout à fait nettoyé de la pensée du diable. Je pus emprunter quelques billets de mille sur les terres de la gentilhommière et je pris le train pour Paris. Quand je gravis l'escalier du cercle, je me souvins de mon cauchemar et me

dis ironiquement, car je ne croyais guère au succès de cette suprême tentative : « Nous allons voir, cette fois, si, le diable aidant... » Je n'ai point achevé ma phrase. On mettait la banque aux enchères quand je pénétrai dans le salon. Je l'ai prise pour deux cents louis... Je n'étais pas arrivé au milieu de la taille que je gagnais deux cent cinquante mille francs !... Seulement, on ne pontait plus contre moi... oui, j'avais effrayé la ponte, *car je gagnais tous les coups*... J'étais radieux ; je n'avais jamais songé à la possibilité d'une chance pareille... J'ai donné « une suite », c'est-à-dire que j'ai abandonné la fin de la banque. Personne n'a pris la suite. Je me suis alors amusé à donner les coups pour rien, pour voir, pour le plaisir. *J'ai perdu tous les coups !* Ce furent des exclamations sans fin. On me trouvait une chance d'enfer. Et vraiment, j'avais abandonné la banque au bon moment !... J'ai ramassé mon gain et je suis sorti. Sur le boulevard, j'ai réfléchi et j'ai commencé à être inquiet. La coïncidence entre la scène de l'armoire et cette banque fantastique me troublait. Et, tout à coup, je me surpris retournant au cercle. Voilà, *je voulais en avoir le cœur net !*... Ma joie éphémère était troublée par le fait que je n'avais pas perdu un coup, un vrai coup, *avec de l'argent !*

» Eh bien, je voulais perdre un coup ! *Je ne retournais au cercle que pour perdre un coup*... Cette fois, messieurs, quand je suis sorti du cercle, à six heures du matin, je gagnais, tant en argent que sur parole, deux millions !... *Mais je n'avais pas perdu un coup !... Pas... un... seul !* Et je me sentais devenir fou furieux. Quand je dis que je n'avais pas perdu un coup, je parle des coups d'argent, car ceux que je donnais « en blanc », pour voir, pour rien, pour le plaisir, ceux-là je les perdais inexorablement ! Mais dès qu'un ponte mettait contre moi dix sous sur une carte — oui, j'avais essayé, j'avais voulu essayer dix sous ! — ces dix sous, je les gagnais. Un sou ou un million c'était tout comme ! Je ne pouvais plus perdre ! Huit jours ! Pendant huit jours, j'ai essayé. Je suis allé dans d'affreux tripots, je me suis assis chez des Grecs qui donnaient à jouer... je gagnais contre les Grecs, je gagnais contre tout le monde ! Je gagnais...



» Ah ! vous ne riez plus, messieurs ! Voyez-vous, il ne faut rire de rien. Me croyez-vous, maintenant ? J'avais la certitude, la preuve palpable, de mon pacte abominable avec le diable !... Il n'y avait plus de probabilités. Il n'y avait plus que la certitude inhumaine du gain éternel... éternel jusqu'à la mort. Et pour la première fois, j'avais peur de la mort, *à cause de ce qui m'attendait au bout !* Ah ! racheter mon âme ! Je suis entré dans les églises, j'ai vu des prêtres, je me suis agenouillé sur les parvis... J'ai prié Dieu pour perdre, comme j'avais prié le diable pour gagner !... Au sortir du lieu saint, j'allais hâtivement dans le lieu infâme et je mettais quelques louis sur une carte... et il faut croire, messieurs, que le diable est au moins aussi puissant que Dieu, car j'ai continué à gagner, à gagner toujours ! »

L'homme s'arrêta, la tête retombée sur sa poitrine. Il semblait en proie à quelque rêve affreux qui l'éloignait tout à fait de nous. Nous n'existions plus pour lui. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi, dans un pesant silence.

— « Et qu'avez-vous fait ? » demanda Makoko.

— « Oui, » fit Mathis. « Comment, après cette horrible révélation, avez-vous pu vivre ? »

Notre hôte nous regarda, désespérément.

— « Messieurs, » dit-il, « J'avais été élevé en chrétien. Ma famille était très croyante et ma mère était une sainte. Les quelques années de désordre de ma première jeunesse d'homme n'avaient pas réussi à étouffer en moi tout sentiment religieux. Je n'avais plus qu'une terreur, quand j'examinais mon épouvantable situation, la terreur d'avoir perdu mon âme pour toujours ; plus qu'un espoir, celui de la racheter, et je cherchai par quel sacrifice au-dessus des forces humaines je pourrais y réussir. Je vous ai dit de quel violent et pur amour mon cœur était empli. Les millions regagnés *et ceux qui pouvaient m'appartenir encore* me permettaient d'aspirer enfin à la main de celle que j'aimais plus que tout au monde. Pas une seconde, je ne voulus m'arrêter à cette idée que je pourrais tenir mon bonheur de ces millions maudits. J'offris mon cœur à Dieu, en holocauste, et les millions gagnés aux pauvres, et je suis venu ici, messieurs, attendre patiemment la mort qui ne vient pas... et dont j'ai peur. »

— « Et vous n'avez jamais joué depuis ? » m'écriai-je.

— « Je n'ai jamais joué depuis... »

Allan avait compris ma pensée. Il songeait, lui aussi, qu'il serait peut-être possible de sauver de sa monomanie cet homme que nous nous obstinions tous deux à considérer comme un fou.

— « Je suis sûr » dit-il, « qu'après un pareil sacrifice, vous avez été pardonné... Votre désespoir a été certain, sincère, votre punition terrible. Qu'est-ce que Dieu pourrait exiger de plus ? Ah ! monsieur, moi, à votre place, *j'essaierais...* »

— « Vous essaieriez quoi ? » s'écria l'homme, se levant, tout droit.

— « J'essaierais de savoir... si je gagne toujours. »

Notre hôte regarda Allan avec une expression de haine indicible.

— « Vraiment, monsieur, c'est ce que vous me conseillez !... Mais qui donc êtes-vous pour me conseiller une chose pareille ? Vous ne savez donc pas, pauvres gens, que j'ai résisté à cette tentation-là pendant cinquante ans ? Et que, pour la vaincre, il m'a fallu plus de force et d'énergie qu'il n'en faudrait à un homme qui n'a pas mangé depuis huit jours, pour refuser de prendre le morceau de pain qu'une main charitable lui tendrait ? »

— « Une main charitable... » repris-je.

L'homme frappa la table d'un coup de poing terrible.

— « Vous appelez ça de la charité ? C'est de la charité que de me

tendre un jeu de cartes, n'est-ce pas ? Et de me dire : « Jouez ! » *Et si je gagne !... »*

— « Vous perdrez la seconde partie... »

— « Et si je gagne encore ?... »

— « Vous jouerez encore et je suis sûr qu'un moment viendra où vous perdrez !... »

***

Je ne m'imaginais point que j'allais déchaîner une pareille colère. L'homme rugit :

— « Alors, c'est tout ce que vous avez trouvé ? Faire jouer un vieux fou pour lui démontrer qu'il n'est pas fou ! Car je vois bien dans vos yeux ce que vous pensez de moi : Il est fou ! Il est fou ! »

— « Mais non !... »

— « Taisez-vous ! Vous mentez !... De tout ce que je vous ai dit, vous ne croyez rien ! »

Il m'avait saisi le poignet, à le briser. Et sa colère se dirigea à nouveau sur Allan.

— « Et vous aussi, vous croyez que je suis fou ! Je vous dis que *j'ai vu le diable en personne !* Le vieux fou *a vu le diable !* Et il vous le prouvera, par l'enfer !... Des cartes ! Où sont les cartes ? »

Il les vit sur le coin de la table et sauta dessus.

« C'est vous qui l'aurez voulu. J'avais gardé cet espoir suprême de mourir sans avoir à nouveau tenté l'infernale expérience... Ainsi, à l'heure de ma mort, j'aurais pu m'imaginer avoir été pardonné. Vous ne l'aurez pas voulu !... Que le diable, à son tour, vous damne ! Tenez, voici vos cartes. Je ne veux pas y toucher ; elles sont à vous, battez-les, arrangez-les. Distribuez-moi les cartes que vous voudrez. Je vous dis que je vais gagner ? Me croyez-vous maintenant ?...

Allan, tranquillement, avait pris les cartes et en extrayait un jeu de trente-deux.

L'homme lui mit la main sur l'épaule.

— « Vous ne me croyez pas ? »

— « *Nous allons voir,* » fit Allan.

— « Oui, » répétai-je, « nous allons voir.. »

Makoko se leva et se mit entre nous, car il eut peur d'une dernière violence de l'hôte. Et puis, cette affaire-là ne lui allait pas du tout, à Makoko.

— « Il ne faut pas faire ça, » me dit-il, très ému. « Je vous en prie, ne faites pas ça... »

— « Oui, » ajouta Mathis, « *laissez-le tranquille*. Vous avez tort, il ne faut jamais tenter le diable... »

— « Ah ! fichez-nous la paix avec votre diable ! » fit Allan impatienté. « Voici les cartes, monsieur. »

Notre hôte, pendant cette rapide intervention de mes amis, semblait

avoir recouvré un peu de sang-froid. Il s'était rapproché de la table, s'était assis. Allan et moi avions pris place en face de lui.

— « Que jouons-nous ? » demandai-je.

L'homme répondit d'une voix sinistre :

— « Je ne sais pas, messieurs, si vous êtes riches... mais je vous annonce, à vous qui venez me prendre mon dernier espoir, que vous êtes ruinés. »

Là-dessus, il prit son portefeuille dans sa poche, le portefeuille dans lequel nous lui avions vu ranger les douze mille francs. Il le plaça sur la table entre lui et nous et dit :

— « Je vous joue, en cinq secs à l'écarté, tout ce qu'il y a dans ce portefeuille. Ceci pour commencer. Je vous jouerai ensuite toutes les parties que vous voudrez, jusqu'à ce que je vous rejette à ma porte tout nus, votre ami et vous, ruinés pour la vie. »

— « Tout nus ! » reprit Allan qui était beaucoup moins impressionné que moi. « Vous voulez donc jusqu'à nos chemises ? »

— « Jusqu'à vos âmes, » dit l'homme, « que je donnerai au diable pour qu'il me rende la mienne en échange. »

Allan se tourna vers moi.

— « Ça va ! » me demanda-t-il en clignant de l'œil. « Nous sommes de moitié dans la partie. Toi qui es fort à l'écarté, tiens les cartes... »



Je pris la place d'Allan, un vague sourire aux lèvres, mais au fond assez ému. Et cependant, il ne faisait point de doute pour moi que, puisque nous pouvions jouer toutes les parties que nous voudrions, je finirais bien par gagner une fois... ne serait-ce qu'une fois ! Et cette fois-là nous rendrait tout ce que nous avions perdu, Allan et moi, et, de plus ramènerait peut-être le calme dans le cerveau troublé de notre hôte. Je me mis à battre rapidement les cartes et présentai le paquet à mon partenaire.

Il coupa, je donnai. Je retournai le valet de cœur. L'hôte regarda son jeu et joua le jeu qu'il avait en main : trois petits trèfles, la dame de carreau et le sept de pique. Il fit la dame de carreau, je fis les quatre autres plis et, comme il avait joué d'autorité, je marquai deux points. Il ne faisait pas de doute pour nous que le gentilhomme faisait tout son possible pour perdre. Ce fut à son tour de donner. Il tourna le roi de pique ; il ne put se défendre d'un mouvement convulsif quand il aperçut sous ses doigts cette image noire, qui lui donnait, malgré lui, un point.

Il regarda son jeu, anxieusement. Ce fut à mon tour de demander des cartes. Il m'en refusa, croyant évidemment avoir très mauvais jeu, mais j'avais aussi mauvais jeu que lui et, comme il avait un dix de cœur qui prit immédiatement mon neuf que j'avais joué pour risquer le coup de la couleur longue (j'avais le neuf, le huit et le sept de la même couleur), il dut jouer du carreau que je ne pus lui fournir et deux trèfles

plus forts que les miens. Ni l'un ni l'autre n'avions d'atout. Il marqua un point, ce qui, avec le point du roi, lui en faisait deux. Nous étions à égalité ; l'un ou l'autre pouvait finir du coup, s'il faisait trois points.

La donne m'appartenait ; je tournai le huit de carreau. Cette fois, chacun demanda des cartes. Il en demanda une et me montra celle qu'il jetait, c'était le sept de carreau. Il ne voulait pas avoir d'atout en main. Il réussit dans ses désirs et parvint à me faire marquer deux points de plus, ce qui me faisait quatre. Allan et moi regardâmes malgré nous le portefeuille.

Nous pensions : « Il y a là une petite fortune qui va nous appartenir et que nous n'aurons pas eu, en conscience, assez de mal à gagner. » Quand l'hôte eut donné à son tour et que je vis le jeu qu'il m'avait distribué, je crus que l'affaire était réglée. Cette fois, le gentilhomme n'avait pas tourné un roi, mais le sept de trèfle. J'avais deux cœurs et trois atouts : le roi et l'as de cœur, l'as, le dix et le neuf de trèfle. Je jouai d'autorité le roi de cœur, mon partenaire fournit la dame, je jetai sur la table l'as de cœur, mon partenaire fut forcé de le prendre avec le valet de cœur qui lui restait et il joua un carreau que je coupai avec mon atout. Je rejouai atout de l'as : il me le prit avec la dame d'atout, mais je l'attendais à sa dernière carte avec mon dix de trèfle. Il avait le valet d'atout !... Comme j'avais joué d'autorité, il marqua deux points ; cela nous faisait « quatre à... ». Entre ses lèvres closes, l'hôte retint une malédiction.

— « Allons ! » fis-je, « il n'y a encore rien de gagné ! Ne vous désolez pas !... »

Il grogna, d'un grognement de fauve à l'affût que l'on dérange. Ses yeux ne quittaient pas les cartes.

— « Nous allons vous démontrer, » fit Allan dans le silence général, « que vous pouvez perdre comme le plus simple des hommes. »

— « Je ne puis pas perdre... »

L'intérêt de la partie atteignait à son maximum d'intensité. Un seul point de part ou d'autre et l'un de nous avait gagné ! Si je tournais le roi, la partie était finie et je gagnais douze mille francs à cet homme qui prétendait ne point pouvoir perdre. Pendant que je donnais, une anxiété générale nous tenait tous muets. On n'entendait que le tumulte du vent qui, dehors, ébranlait le manoir jusque dans ses fondements. J'avais donné. Il me restait à retourner la carte qui allait indiquer l'atout. Je tournai le roi... Le roi de cœur ! J'avais gagné !

*
**

Le gentilhomme poussa un cri d'allégresse, qui nous déchira le cœur tant il ressemblait à un cri de désespoir. Il se pencha sur la carte, la prit, la considéra, la palpa... Il l'approcha de ses yeux, et nous avons pu croire qu'il l'approcherait de ses lèvres... Il murmura :

— « Est-ce bien possible, mon Dieu ! Alors ?... Alors j'ai perdu ? »

— « Il paraît, » dis-je, en essayant de sourire.

Mais la joie de notre hôte était si pénible à voir que nous n'eûmes pas le courage de triompher.

Seulement, Allan ne put retenir une réflexion :

— « Vous voyez bien qu'il ne faut pas croire tout ce que raconte le diable ! »

Makoko et Mathis essuyèrent leur front en sueur. Déjà, ils nous avaient vus ruinés, damnés, maudits, Allan et moi. Le gentilhomme, dans une émotion telle qu'il laissait à nouveau couler ses larmes, des larmes de bonheur cette fois, prit son portefeuille et l'ouvrit.

— « Ah ! Messieurs, » gémit-il, « soyez bénis, vous qui m'avez gagné tout ce qu'il y a là-dedans ! Que ne s'y trouve-t-il un million ! Je vous l'aurais donné avec joie... »

Et, en tremblant, il fouilla dans le portefeuille, le vida des quelques papiers qu'il contenait, s'étonnant de ne point y trouver tout de suite les douze mille francs qu'il y avait mis. Il ne les trouva point. Ils n'y étaient pas ! Le portefeuille, retourné fébrilement de tous les côtés dans toutes ses poches, était vide ! Le gentilhomme avait perdu... ce qu'il y avait dans le portefeuille. *Mais il n'y avait rien dans le portefeuille !... Rien !*

Notre hôte avait rejeté loin de lui son fauteuil. Il était debout. Ses ongles labouraient la chair de ses joues.

Quant à nous, nous étions moins effrayés de son aspect que de ce phénomène inexplicable : *le portefeuille vide !* Car nous avions vu, tous les quatre, l'intendant compter les douze mille francs, les remettre au vieillard, et *nous voyions encore* celui-ci les remplacer dans l'enveloppe et mettre l'enveloppe dans une poche du portefeuille ! Sans prononcer une parole, nous prîmes le portefeuille et le touchâmes de nos doigts. Nos doigts sont allés jusqu'au fond du portefeuille et n'y ont rien trouvé... L'hôte, hagard, hors de lui, se fouillait et nous suppliait de le fouiller. Nous l'avons fouillé, parce qu'il était impossible de résister en ce moment à sa volonté en délire, et nous n'avons rien trouvé... Rien !

— « Oh ! oh ! » fit-il. « Ecoutez !... Ecoutez !... »

— « Quoi ? Quoi ? »

— « Le vent ! »

— « Eh bien, le vent ? »

— « Vous ne trouvez pas que le vent a une voix de chienne, ce soir ? »

Nous avons écouté et Makoko a dit :

— « Oui, c'est vrai. on dirait que le vent aboie... là, derrière la porte... »

Et tout à coup nous avons fait tous un mouvement de recul, car la porte était secouée étrangement et nous entendions une voix qui disait : *« Ouvre ! »*

Le vieillard nous faisait signe qu'il ne pouvait pas parler, mais son geste énergique nous défendait d'ouvrir.

— « Ouvre ! » criait-on encore derrière la porte.

Et je me suis décidé à crier, moi aussi :

— « Qui est là ? »

Et tous :

— « Qui est là ?... Qui est là ?... Qui est là ?... »

Makoko prit le fusil que j'avais déposé, en entrant dans cette salle, au coin du buffet, et il l'arma.

— « Tu es ridicule ! » fis-je d'une voix mal assurée, et j'allai à la porte. Je collai l'oreille au battant.

— « Qui est là ?... »

— « N'ouvre pas ! » firent ensemble Mathis et Makoko.

Je tirai les verrous et j'ouvris la porte ; une forme humaine s'engouffra dans la pièce.

— « C'est l'intendant ! » dis-je.

C'était en effet l'intendant. Il s'avança en pleine lumière. Il paraissait très troublé. Il dit :

— « Monsieur... Monsieur... »

— « Eh bien, quoi ? » demandâmes-nous tous, pressés de savoir, haletants.

— « Monsieur... je croyais vous avoir... je vous avais remis... je suis sûr de vous avoir remis vos douze mille francs... Ces messieurs ont pu voir... »

— « Oui ! oui ! »

— « Eh bien, je viens de les retrouver dans mon sac... Je ne sais pas comment cela se fait. Je vous les rapporte... *encore une fois*... Les voilà ! »

Et l'intendant ressortit la même enveloppe et recompta les douze billets de mille... et il ajouta :

« Je ne sais pas ce que la montagne a ce soir... mais elle me fait peur. Et je vais coucher ici... »

Maintenant les douze mille francs sont sur la table. Nous les regardons tous, ces douze billets qui viennent et qui s'en vont et qui se meuvent d'une façon si inquiétante. Et nous ne savons que dire, ni que penser, ni que croire, *ni que ne pas croire.*

Mais le vieillard nous crie :

— « Cette fois, ils sont là, devant nous ! Ne les perdez pas de vue, n'y touchez pas ! Nous ne les toucherons que lorsque nous les aurons gagnés !... Au jeu !... Où sont les cartes ? Tenez ! Donnez-les... Les douze mille, en cinq secs, pour voir... pour savoir ! »

Et il me bouscule, m'assied de force sur un escabeau, me met le jeu dans la main et se replace en face de moi, dans son vaste fauteuil.

Je donne les cartes. Mon partenaire m'en demande. Je refuse. *Il a cinq atouts !*... *Il* marque deux points... *Il* donne les cartes... *Il* tourne le roi... Je joue d'autorité. *Il* a encore cinq atouts ! Trois et deux cinq ! *Il a gagné !...*

Alors... alors, il hurle. Oui, comme le vent... comme le vent qui a

une voix de chien ce soir. Il arrache les cartes, il les jette dans le brasier... Au feu, les cartes ! Au feu, les cartes !... Ils sont deux à hurler, lui dedans, le vent dehors...

Mais *le* voilà qui se dirige vers la porte, recourbé, le visage en avant comme une bête de proie qui va bondir.

C'est que, dehors, *c'est bien un chien qui aboie*. Un chien dont le hurlement farouche domine la voix du vent...

L'homme est arrivé à la porte : il se redresse le long de la porte et, là, à travers le bois, *il demande à voix basse :*

— « Est-ce toi, Mystère ? »

Par quel phénomène le chien et le vent se taisent-ils ensemble, en même temps ?

L'homme, tout doucement, tire les verrous, entr'ouvre la porte... Celle-ci n'est pas plutôt ouverte que le jappement infernal reprend avec un éclat si lugubre que nous en frissonnons jusqu'aux mœlles. Et le vieillard s'est rejeté sur la porte avec une telle force que nous avons pu croire qu'il l'avait brisée. Non content d'avoir tiré les verrous, il la maintient longtemps encore de ses genoux et de ses bras étendus, sans un mot, ne nous laissant entendre que le bruit de sa respiration haletante.

Puis, quand le jappement eut cessé, qu'il n'y eut plus que le silence dehors comme dedans, il se retourna vers nous, fit quelques pas d'une démarche d'automate et nous dit :

— *« Il est revenu ! Prenez garde ! »*

⁂

Minuit... On s'est séparés. Le vieillard nous a quittés. Makoko et Mathis sont restés auprès du foyer mourant, en bas. Allan est allé se coucher dans sa chambre, et moi, conduit par je ne sais quelle force intérieure qui me domine, je me retrouve dans *la mauvaise chambre...*

Je me prends à faire les mêmes gestes que l'*autre* ; je touche au même livre, je l'ouvre à la même page, je vais à la fenêtre ; je soulève le rideau ; je vois le même paysage lunaire, car le vent a chassé depuis longtemps toutes les nuées de la tempête, tous les brouillards. Il n'y a plus là que des rochers nus, éclatants comme l'acier sous les rayons de l'astre des nuits, et... sur le plateau désert... une ombre dansante, incroyablement dansante : celle de Mystère qui ouvre une gueule formidable... *une gueule que je vois aboyer*. Mais l'entends-je ? Oui, en vérité, il me semble que je l'entends... Je laisse retomber le rideau. Je prends ma bougie sur la commode, je m'avance vers l'armoire, je me regarde dans la glace. Je songe à *celui* qui a écrit les mots qui sont dans l'armoire... Ma pensée ne peut se détacher de *celui-là*... Quelle est cette figure dans la glace ? C'est la mienne... Mais est-il possible que la face de notre hôte, lors de la nuit fatale, ait été plus pâle que la mienne ? Oh ! oui, j'ai la figure d'un mort... Et, à côté... là... là... ce petit nuage... cette petite buée trouble dans la glace... à côté de ma figure... ces yeux si terribles...

cette bouche... Ah ! crier ! Crier !... Je ne le puis pas !... Je ne puis même pas crier *quand j'entends frapper trois coups !...* Et ma main... ma main va d'elle-même à la porte de l'armoire... ma main curieuse, ma main maudite...

Soudain ma main est prise dans un étau que je connais. Je me retourne. Je suis en face de notre hôte qui me dit, d'une voix d'outre-tombe :

— « *N'ouvrez pas !* »

⁂

Le lendemain nous n'avons point demandé au gentilhomme de nous donner notre revanche. Nous avons littéralement fui sa demeure sans l'avoir revu. Le soir, par les soins du père de Makoko à qui nous avions raconté notre aventure, douze mille francs furent portés à notre singulier hôte. Il nous les renvoya avec ce mot : « *Nous sommes quittes. Lors de la première partie que vous avez gagnée comme lors de la seconde que vous avez perdue, nous avons* cru, *vous et moi, jouer douze mille francs. Cela doit nous suffire. Le diable a mon âme, mais il n'aura pas mon honneur.* »

Nous ne tenions pas du tout à conserver ces douze mille francs. Nous en fîmes don à un hôpital de La Chaux-de-Fonds qui en avait grand besoin. Quand les réparations urgentes, grâce à notre générosité, furent faites, l'hôpital, une nuit d'hiver, brûla si bien que le lendemain à midi, il n'en restait que des cendres. Heureusement, il n'y eut aucun accident de personne à déplorer.

Jérémie et Lisa

par HENRI DAMONTI

Un ton à part, curieux mélange de fantasque et de rêverie ; un insolite à la fois poétique et caricatural ; une liberté imaginative digne de Raymond Michaux — voilà ce que nous semble apporter Henri Damonti, dont le talent très « en marge » recrée le surréel sans avoir l'air d'y toucher.

Il nous emmène aujourd'hui dans une ville bizarre, que parcourent certains êtres aux longs pardessus et aux pieds chaussés de souliers mesurant au moins un mètre... Quoi qu'on en pense, ce que fait Damonti représente définitivement autre chose. Pourquoi le publier ? se demanderont certains. La réponse est simple : parce que « Fiction » *est la seule revue où il puisse prendre place* (1).



A quelle heure le train s'arrête-t-il à St-Ordiplatte ? A 19 h. 02, une drôle d'heure où l'on ne sait quoi faire, surtout un samedi soir. Mais moi j'aime les villes inconnues et j'aime encore plus les soirs où j'ai du temps à perdre. Ainsi à St-Ordiplatte personne ne me connaît.

De mon métier je suis illusionniste, ce n'est pas un vrai métier, mais changer les lapins en pigeons, les mouchoirs en jets d'eau, l'as de pique en bouquet de fleurs, c'est merveilleux et ça plaît à Araminthe que j'ai jadis épousée et que je traîne de villes en villes, de music-hall en music-hall et de malheurs en malheurs.

A St-Ordiplatte je descends pourtant seul. Araminthe m'a dit Jérémie je vois bien que tu meurs d'envie de partir seul pour St-Ordiplatte va je te rejoindrai demain soir je ne bouge pas de cet hôtel.

Adieu donc. Je m'en vais étouffant de bonheur. Il pleut sur la grande place de St-Ordiplatte, il tombe une pluie fine et immobile. Mais que la ville est animée et comme les gens aiment à s'amuser ! Les visages mouillés se cherchent, on se fixe des rendez-vous et l'on fait des projets de voyage vers les îles.

Pas de doute on m'observe. Serait-ce déjà un impresario ? C'est un petit homme à chapeau melon sans parapluie. Ses mains sont enfoncées dans les poches de son manteau qui touche presque terre. Il m'aborde.

— « Excusez-moi, Monsieur, pourriez-vous me dire où est la rue Anselme Ménétrier ? »

— « Je ne sais pas, Monsieur. Je ne suis pas d'ici. »

---

(1) Nouvelles du même auteur dans *« Fiction »* : *« Lettres à Juliette »* (n° 79) ; *« Olivia »* (n° 81) ; *« M. Léonard en fête »* (n° 87).

— « Vraiment, vous ne savez pas ou est la rue Anselme Ménétrier ? »

— « Absolument pas, Monsieur... »

— « C'est fâcheux. Comme c'est fâcheux, » dit le petit homme.

— « Je le regrette. Bonsoir, Monsieur. »

— « Monsieur, je vous en prie, ne partez pas. Bien sûr, vous ne pouvez pas savoir où est la rue Anselme Ménétrier, parce que l'illustre Anselme Ménétrier c'est moi. »

Je pense que c'est un fou mais un fou comme je les aime, illustres et d'une parfaite politesse.

— « Enfin, que voulez-vous, Monsieur Ménétrier ? »

— « Un service. Un petit service de rien. En me le rendant, vous vous rendrez service à vous-même. »

— « Je veux bien. Je m'appelle Jérémie. Jérémie, le Roi de la Magie. C'est moi. Nous sommes, vous le voyez, entre gens illustres. Mais avant de vous rendre service, il me faut un hôtel pour cette nuit. Un petit hôtel pas trop cher. »

— « Ah ! quelle extraordinaire coïncidence... mon dieu, mon dieu, je connais tout juste un petit hôtel tout neuf. Il est à deux pas. Je ne sais même pas s'il est déjà ouvert. C'est l'hôtel de Babylone. »

Je suis l'illustre Anselme Ménétrier vers l'hôtel de Babylone. Mais en quoi mon guide est-il illustre ? L'aventure me plaît de plus en plus.

— « C'est pour une chambre ? »

— « Oui, Madame... »

La patronne grasse et décolorée nous regarde l'un et l'autre.

— « Une chambre à deux lits ? »

— « Non, à un lit, Madame. »

— « C'est pour une nuit ? Eugène, monte monsieur au vingt six. C'est une belle chambre et vous êtes notre premier client. »

Je n'y crois guère, mais pourquoi ne serait-ce pas moi le premier client ?

— « Je ne monte pas avec vous. Je vous attends dans le petit salon, mais faites vite, » me crie l'illustre Anselme Ménétrier.

Il ne manquerait plus qu'il monte, le bonhomme. Dans l'ascenseur il me semble entendre un air de Couperin comme venant de très loin. Le garçon d'étage me sourit. Le couloir où se trouve ma chambre est long et vide. Je donne un pourboire à Eugène, je pose ma valise sur le lit bien blanc, je tire les rideaux, je me lave les mains et me voici dans le petit salon de l'hôtel tout prêt à rendre service à Anselme Ménétrier assis devant moi.

— « Pardon, Monsieur Ménétrier, j'aimerais d'abord téléphoner à ma femme... »

— « Et pourquoi ? »

— « J'ai promis. »

— « Qu'allez-vous lui raconter ? Des fadaises. Vous feriez mieux de lui raconter des choses invraisemblables. Les femmes ne croient qu'à ce qui est invraisemblable parce qu'il n'y a pas plus invraisemblable

qu'une femme. Dites-lui donc qu'en gare de St-Ordiplatte le train a eu un grave accident et que vous avez eu la tête coupée.

Je laisse le bonhomme.

— « Allo, Hotel Termivore, je voudrais parler à ma femme... C'est de la part de M. Jérémie. »

Puis on raccroche. Ainsi plusieurs fois de suite. Tant pis je verrai Araminthe demain soir.

— « Venons en au fait, mon cher Jérémie, et laissez votre téléphone, il n'y a jamais personne au bout du fil. Monsieur, nous sommes le 25 septembre et il est près de vingt heures au méridien de Greenwich. Exact ? »

— « Exact. A votre avis, combien coûte ma chambre ? »

— « Je vous l'offre, puisque vous êtes pour une nuit l'hôte de St-Ordiplatte. »

— « Merci je ne suis pas tout à fait ruiné. »

— « Nous en reparlerons. Connaissez-vous St-Ordiplatte ? »

— « C'est la première fois que j'y viens. »

— « Excellent. »

Anselme Ménétrier qui n'a pas enlevé son manteau sort de l'une de ses poches un petit carnet à couverture rouge et lit à haute voix :

— « St-Ordiplatte. 18.953 habitants depuis dix minutes. Ruines gallo-romaines. Musée. Eglise du XIVe avec un vitrail consacré à la vie édifiante de St-Ordiplatte mort en 1201 après avoir tué sa femme, ses sept enfants et son vieux père paralytique. »

— « Comment ? C'est un saint bien curieux que cet Ordiplatte... »

— « C'est ainsi, mon cher. Que connaissons-nous en sainteté ? Je continue, si vous permettez, ma lecture. Les autres curiosités de St-Ordiplatte sont l'égout place Jules César, le principal assassin de Jules César, Brutus... »

— « Vous voulez dire que Brutus est dans votre ville ? »

— « Hé, vous voilà étonné... Tout le monde s'étonne. Mais c'(est un fait. Brutus est dans nos murs, frais et gaillard. *Tu quoque mi fili...* Aussi vrai que la femme de l'actuel maire a été cinq fois violée par les troupes de Turenne et une fois par celles des Wisigoths en 526... »

— « Cette fois, vous dépassez les bornes, Monsieur Ménétrier... »

— « Vous m'avez compris, mon cher Jérémie. Je suis un esprit facétieux. J'aime rire et faire rire. »

— « En effet, Monsieur. »

— « Mais venons-en au service dont j'ai besoin. D'abord regardez-moi. »

— « Je regarde. »

— « Suis-je beau ? »

— « La beauté, c'est relatif. »

— « Parlez. Suis-je beau ou ne suis-je pas beau ? »

— « Si ça peut vous faire plaisir, je vous trouve beau. »

— « Pas question de plaisir. La vérité toute nue. Beau ou pas beau ? »

— « Pas excessivement beau. »

— « Moi je me trouve ravissant, Monsieur. Mais si je suis ravissant, pourquoi ne m'aime-t-elle pas ? »

— « Qui donc, Monsieur Ménétrier ? »

— « Lisa. La fille du colonel Parini. Moi je l'aime ardemment. J'ai bientôt cinquante neuf ans, elle en a dix neuf... »

— « La différence me semble peu ordinaire, non ? »

— « Vous pensez qu'elle n'est pas mûre pour le mariage ? J'ai assez d'esprit, Monsieur, pour passer sur cette différence d'âge. »

— « Elle préfère peut-être un homme plus jeune... »

— « C'est possible. C'est mille fois possible. Mais si on devait se préoccuper des préférences secrètes de ceux que l'on désire, et je la désire, croyez-le, on ne serait jamais heureux. Or il faut que je sois heureux. Lisa Parini demeure au coin de la rue Princesse Julie au n° 39, au troisième. Allez la voir vers onze heures, c'est-à-dire d'ici deux heures environ. Elle sera seule. Dites-lui qu'Anselme Ménétrier l'aime et l'aimera toujours. »

— « Bien. Mais si elle ne me laisse pas entrer ? »

— « Puisque vous venez de ma part... Elle me doit de la reconnaissance. J'ai beaucoup aimé sa mère jadis. J'ai même suivi son enterrement. Nous avions les mêmes goûts, sa mère et moi. Elle adorait l'opéra, moi aussi. Je suis d'ailleurs ancien chanteur d'opéra. Il y a dans le Don Juan de Mozart une chose stupéfiante de beauté, un finale... Voulez-vous que je vous le chante ? »

Je me retourne inquiet. Le bonhomme devient de plus en plus volubile. La patronne est à la réception et ne nous voit pas. J'ai bien faim. Il pleut moins dehors.

Mais tout soudain l'illustre Anselme Ménétrier se met à chanter et Don Juan désire si violemment Zerline que le temps s'arrête à jamais.

— « Ah ! mon cher, la musique c'est toute ma vie. Après, j'ai pris un emploi de clerc de notaire parce que, voyez-vous, Monsieur, on ne peut pas toujours chanter Don Juan. Dites, ne pensez-vous pas que nous manquons tous notre vie ? »

— « Qu'est-ce qu'une vie qui n'est pas manquée ? »

— « Laissons cela. Il faut que Lisa vienne. Qu'elle m'aime. Je vous donne rendez-vous à tous deux à minuit devant la gare. Si vous me l'amenez, vous n'aurez pas affaire à un ingrat. Je disparais. Adieu. »

Je quitte à mon tour l'hôtel pour me payer un œuf à la coque, un demi-hareng saur et un bol de café au lait bien sucré. Je pense à ma femme qui aurait aimé cette histoire et je décide d'aller prendre un peu de repos dans ma nouvelle chambre.

L'hôtel de Babylone est toujours silencieux. Un hôtel pour moi tout seul. Mais le couloir sur lequel donne ma chambre n'est plus désert. Devant chacune des autres portes, une dizaine, il y a une paire de souliers et chaque soulier est long d'environ un mètre.

Je ne suis donc plus seul. Le cœur me bat à la folie. Quels sont ces

voisins qui ont besoin de chaussures aussi extraordinaires ? Peut-être ma chambre est-elle aussi habitée ? L'air de Couperin revient.

Non, ma chambre est vide et ma valise est toujours sur le lit. Je ferme ma porte à clef. Des souliers d'un mètre au moins. Noirs. Brillants. Pointus. A la mode italienne. Je m'étends mais je ne trouve pas le repos.

J'écoute l'air de Couperin très loin.

Jérémie mon ami ne rêve pas. Tu sais qu'il te faut rechercher Lisa la belle Lisa pour la jeter aux pieds de l'illustre Anselme Ménétrier. Tu auras ta récompense tu le sais.

Je remets mon imperméable et je décide de sortir, quand je me rends compte, c'est incroyable, que la porte ne s'ouvre pas. La clef me reste dans la main la porte ne bouge pas. Je tourne, je retourne. Rien. Je suis enfermé. Je frappe. Qu'on me délivre. Vite.

Silence. Les autres êtres ne bougent pas. Ils sont muets et immobiles. Téléphonons à la réception. Allo Madame Madame répondez Madame je suis enfermé je suis le 26. Au lieu d'entendre la voix de la patronne j'entends l'air de Couperin. Clavecin. Salon doré. Jeune fille endormie. Fleurs.

Je frappe encore. Je crie Eugène Eugène crétin ouvrez-moi je suis enfermé. Je frappe, je chante, j'appelle, ami Ménétrier ouvrez-moi. Je frappe contre le mur avec mon soulier. Le voisin frère aux grands pieds m'entends-tu ? Top Top Top Top Top Top. Tu fais semblant de ne pas entendre. J'ouvre la fenêtre, elle donne sur un toit.

En me recouchant sur le lit prêt à abandonner Lisa je vois que la porte vient d'être entrebâillée. Très légèrement. Je peux fuir. Merci Couperin.

Je me précipite. Le couloir est à nouveau désert. Les frères aux longs pieds ont pris la poudre d'escampette. Ils ont disparu ils se sont envolés vers de lointains déserts.

La patronne n'est pas à la réception. Eugène non plus. Il est onze heures ou presque. Vivement Lisa.

La rue est chaude et vide. Toute la ville est vide. Personne. Quel bonheur... Pourtant les devantures des magasins brillent, les cinémas sont illuminés et au coin de la rue par terre un paquet de journaux du soir attend d'invisibles clients. Pas de vendeur. J'entre dans une bijouterie. Elle scintille de partout. Tous les diamants du monde me sont offerts. Chacun peut entrer et se servir. Je sais maintenant que la musique de Couperin est la messagère des frères aux grands pieds. En une fraction de seconde tous les habitants ont été subtilisés. Compliments collègues grands pieds. Le génie de Jérémie ne sait faire disparaître que des mouchoirs, des cigarettes et des colombes.

Je quitte la bijouterie sans rien emporter, puis je pénètre dans un théâtre éblouissant. On y joue une pièce de Tchékov. Il y a des roses sur la scène et l'air est frémissant. Toute la vie m'est donnée mais je dois retrouver Lisa. Si Lisa n'est pas une victime des frères aux grands pieds.

Il n'est pas incroyable que les êtres extraordinaires aient transporté

tous les habitants dans d'autres villes au bord d'autres fleuves. Il n'est pas dit qu'il faille toute sa vie vivre dans la même ville ou dans la même existence.

Lisa. 39 Rue Princesse Julie. Troisième étage. Je sonne. Une fois deux fois. On ne répond pas. Je voudrais dormir auprès d'Araminthe. Si le train ne s'était arrêté à St-Ordiplatte serais-je dans cet escalier ? Je sonne encore. Puis la porte s'ouvre. Je vois dans l'ombre une jeune fille mince, effrayée, aux lèvres tellement rouges.

— « Mon Dieu, est-ce vous ? »
— « Monsieur, que désirez-vous ? »
— « Etes-vous Mademoiselle Lisa ? »
— « C'est moi. »

La jeune fille est tremblante. Elle tend la main vers moi pour être sûre que j'existe.

— « Monsieur, je vous en supplie, dites-moi pourquoi il n'y a personne dans les rues ? »
— « Je ne sais pas. »
— « J'ai vu des gens horribles. Ils portaient des pardessus immenses et des souliers... »
— « Des souliers très longs... »
— « Oui. Des souliers très longs. Qui êtes-vous ? »
— « Je viens de la part de Monsieur Ménétrier, le connaissez-vous ? »
— « Entrez vite. J'entends que l'on monte. »

Aussi effrayé que Lisa j'entre dans un salon doré. Il y a un clavecin.

— « Mademoiselle, il faut que nous partions tout de suite. »

Nous n'avons plus le temps de parler et pourtant j'aime déjà Lisa de toutes mes forces ah ! qu'ils viennent les êtres qu'ils viennent que peut-il nous arriver puisque j'aime ?

— « Lisa, n'allez pas ouvrir. »
— « Laissez-moi. »

D'un coup sec la porte s'ouvre et un pied apparaît comme une lance noire et aiguisée.

Lisa se serre contre moi. A ce moment le pied disparaît et dehors la rue qui était morte se remet à vivre bruyante, animée, immortelle.

Lisa et moi nous sommes dans la rue.

— « Lisa, qu'avez-vous à faire avec Anselme Ménétrier ? »
— « C'est un ami de ma mère... »
— « Est-ce une raison pour lui obéir ? »
— « Je ne vous connais pas... »
— « Il est presque minuit, Lisa, partez avec moi en Italie. »
— « Vous êtes fou. »

C'est vrai je dois être fou. Mais pourquoi Lisa ne m'aime-t-elle pas ? Lisa ne dit plus rien. Elle se hâte comme si je n'existais pas. Tout est oublié les frères aux grands pieds la musique de Couperin. Soudain l'illustre Ménétrier est devant nous.

— « Mon cher Jérémie, mon cher ami, je vous dois une reconnaissance éternelle. Lisa, je vous salue. »

— « Lisa, il est encore temps... »

Je me sens ridicule. Dans toutes les histoires les jeunes filles dupent les vieillards et s'enfuient en Italie avec les héros jeunes et beaux.

Lisa me regarde à peine.

— « Quelle récompense voulez-vous ? » demande exultant Anselme Ménétrier.

— « Je suis récompensé, Monsieur. »

Je les laisse et quand je me détourne d'eux le cœur déchiré la rue se vide à nouveau de tous ses passants, un vent froid balaye les premières feuilles mortes, toutes les lumières s'éteignent, et derrière moi les pas des frères aux grands pieds se rapprochent, fermes, décidés, Araminthe où es-tu ?

C'est seulement au réveil qu'Araminthe perdue apprendra que mon train a déraillé en gare de St-Ordiplatte le samedi à 19 h. 02 et qu'il n'y a pas un seul survivant.

On ne retrouvera de moi qu'un chapeau haut de forme truqué et une vieille lettre jamais envoyée où je suppliais Araminthe de ne jamais me laisser partir seul.

La plante

par BRUNO VINCENT

Le thème de la plante vivante appartient à la tradition du fantastique. Des romans comme « La colère végétale » *de Monique Watteau (Plon), des nouvelles comme* « Vertes pensées » *de John Collier* (1) *ou* « Le rire dans la maison » *d'Ilka Legrand* (2), *en offrent diverses transpositions. Bruno Vincent, dont on a lu déjà dans* « Fiction » *trois récits* (3), *le renouvelle ici sous l'angle de la psychologie, avec un style de narration volontairement retenu, qui ajoute à l'insolite de la situation décrite.*



Elle avait le type des filles de là-bas : les yeux bridés un peu dénués d'expression, tirés au-dessus des pommettes marquées, la bouche maussade, les cheveux comme un bloc de laque noire, inaltérable. Une impression d'indifférence sensuelle se dégageait d'elle. Je venais de débarquer de l'est. J'étais perdu dans un San Francisco déroutant, tout imprégné de la grande présence du Pacifique immense.

Et puis ce soir-là, je l'ai vue. C'était au terme d'un mois de septembre pluvieux, dans une cafeteria déserte. Elle sortait, me précédant. Dehors, il pleuvait à seaux. Une pluie dure, compacte, interminable. Elle attendait sous l'auvent de toile.

Je l'ai alors regardée, appréhendant, en une fraction de temps et d'évidence, les yeux minces dans le visage qui évoquait une plage de sable blanc, frangée par une mer émeraude, avec, au-dessus, un ciel rempli d'oiseaux fracassants.

J'ai dû lui proposer de monter dans ma voiture. Elle a accepté. Je ne me souviens plus dans quels termes. J'ai remarqué sur le moment qu'elle s'exprimait sans accent.

Ensuite je me souviens surtout des bruits : le crépitement régulier de la pluie sur la capote et le ronronnement des essuie-glaces inlassables.

Je conduisais au hasard des rues désertes, inondées de pluie. Nous n'échangions pas un mot. A un moment j'ai tourné la tête de son côté : le profil dur, elle fumait en silence, regardant droit devant elle, poursuivant paresseusement une rêverie dans les méandres de la fumée bleutée.

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 19.
(2) Voir n° 70.
(3) « *L'autre* » (numéro spécial 1959) ; « *Mon oncle* » (n° 69) ; « *Les grands voyages* » (numéro spécial 1960).

Ensuite, nous roulions le long de la mer. Le fracas liquide des vagues remplissait la nuit et les rouleaux d'écume blanche surgissaient sans trêve de l'ouest.

Pour rompre le silence je lui ai demandé son nom. « Vous avez quand même bien un nom, un prénom, je ne sais pas ? »

Elle n'a pas détourné la tête : elle fixait toujours la nuit, ayant l'air de ne penser à rien, sa cigarette fumante oubliée entre ses doigts rigides. Après un temps, elle a dit comme par inadvertance :

— « Mon nom est Aïla. Je suis née là-bas... » (elle a eu un geste) « à Bornéo. »

Elle ne m'avait même pas dit où je pourrais la déposer et j'ai arrêté la voiture. La pluie s'était ralentie, mais la mer toute proche créait un bruit creux, illimité, qui envahissait tout.

Elle avait une beauté d'idole. Je l'ai regardé fumer, lointaine, indifférente, paraissant sans cesse vaciller au bord du sommeil.

— « Ecoutez, » ai-je commencé. J'ai passé ma main sur sa nuque.

Je lui disais n'importe quoi : qu'elle était belle, déroutante ; que je la désirais ; qu'elle était différente des autres femmes. Elle a ri légèrement, écrasant sans se presser sa cigarette dans le cendrier.

Puis elle m'a regardé : les yeux tranquilles, évaluateurs. Je n'avais pas l'impression qu'elle me voyait réellement : elle devait regarder quelque chose d'autre.

Je me suis penché : son visage grossissait et ses yeux étaient comme deux éclats de porcelaine et après j'ai senti ses lèvres et ses dents. Elle avait une douce odeur de plante. Autour de nous, les vagues s'affaissaient suivant la même cadence immuable.

Je lui disais qu'elle était trop belle pour exister réellement, qu'elle n'était peut-être qu'un rêve, qu'une apparence, que je me sentais devenir fou.

— « Vous devez croire ce que vous dites, » a-t-elle répondu sans sourire.

Elle portait un chandail de laine claire, boutonné par devant. J'ai fait un geste.

« Attendez, » a-t-elle dit tranquillement, élevant ses deux mains vers son cou, « vous allez me l'abîmer ; je n'en ai pas trente-six. »

***

Tout de suite Aïla est venue vivre avec moi. Elle ne semblait avoir ni amis, ni famille, ni relations. Elle ne travaillait pas. Elle était de plus très discrète sur ses antécédents, parlant peu, paraissant perpétuellement vivre en marge du monde réel.

Je ne savais rien d'elle mais j'estimais inutile de lui poser des questions ; si elle avait eu l'intention de me dire certaines choses, elle l'aurait fait de son propre chef.

Son attitude avait quelque chose de déroutant : je ne savais même

pas ce qu'elle pensait de moi. Elle paraissait indifférente au monde et aux gens.

Cette attitude me déconcertait : je ne savais même pas ce qu'elle pouvait bien penser de moi.

Un soir elle sortit un peu de sa réserve. Je m'étais endormi. Je sentis qu'on me tirait par les cheveux : Aïla était assise sur le lit, me regardant. « Réveille-toi, » dit-elle, « je ne sais pas ce qui m'arrive, je me sens seule. Ça ne va pas. »

Son ton était grave. J'essayai tant bien que mal de la réconforter. Je ne la comprenais pas bien et en plus je tombais de sommeil. Elle m'expliqua entre autres qu'elle regrettait son pays — le soleil permanent au-dessus d'une mer éclatante. La vie américaine lui déplaisait chaque jour davantage. Les Américains aussi : tous idiots et ne comprenant rien à rien, ajouta-t-elle.

— « Et moi alors ? »

— « Toi, tu es quand même différent, » répondit-elle en me caressant les cheveux. « Tu dois comprendre certaines choses. Je le sais. »

Elle se remit à évoquer Bornéo, où, m'expliqua-t-elle, on pouvait vivre vraiment, où il n'était pas question de faire semblant de ressentir les choses telles qu'elles existent effectivement, où les gens n'évoluent pas dans une enveloppe en celluloïd qui les isole à coup sûr des réalités les plus élémentaires.

« Vous autre occidentaux, avez sans doute tout à réapprendre. Tout, » conclut-elle.

Je lui demandai alors pourquoi elle ne rentrait pas tout simplement chez elle. Si c'était une question d'argent, je lui avancerais bien volontiers les fonds nécessaires.

Elle m'observa d'une façon bizarre, hésitant visiblement sur ce qu'elle allait me répondre.

— « Je ne peux pas, » finit-elle par dire. « Ce n'est pas possible. »

Je n'insistai pas. Tout le monde a ses secrets. Cela ne me regardait pas.

Cette nuit-là, je sentis qu'Aïla n'arrivait pas à s'endormir. Elle ne bougeait absolument pas, mais je savais qu'elle était éveillée, ses yeux grands ouverts fixant l'obscurité.

Plus tard, dans l'aube incertaine, je me penchai vers elle, rencontrant son regard attentif.

— « Pauvre Aïla, » dis-je, « essaye donc de dormir. »

Elle haussa les épaules sans répondre. Je la serrai contre moi : à ce moment je la sentais vivre et respirer.

Du temps passa et de nouveau son visage fut au-dessus de moi, dans la lueur diffuse du petit matin. Il y avait cette fois dans ses yeux comme du désespoir. Elle paraissait au bord des larmes.

— « Je ne pourrai jamais retourner là-bas, » disait-elle, « jamais. Parce que, vois-tu, on me fera du mal ; c'est sûr, on me fera du mal. »

Je la pris dans mes bras sans parler, écoutant les mille bruits du matin croître avec lenteur, sentant contre moi sa présence lointaine, incompréhensible.

***

Peu après Aïla entra dans une période de dépression. Elle sombrait par moment dans une sorte d'apathie contre laquelle il n'y avait apparemment rien à faire.

Le soir en rentrant, je la trouvais immobile, contre la baie vitrée, considérant en silence l'immensité du Pacifique envahie par le crépuscule.

Elle fixait l'étendue marine qui roulait à perte de vue, inlassablement, sous un ciel chargé de nuages et de pluies. Elle levait son visage absent vers moi. « Mon petit civilisé, » disait-elle.

Nous sortions beaucoup. Pour essayer de la dérider, je faisais le pitre sans arrêt. Elle avait alors de brefs moments de gaieté. Cela ne durait guère et elle retombait dans cette espèce de torpeur navrée.

Un nuit je fus réveillé par quelque chose. Dans l'obscurité, j'ouvris les yeux et écoutai.

Aïla pleurait, étouffant ses larmes du mieux qu'elle pouvait. Cela faisait des petits bruits intermittents, souvent à peine perceptibles. Mais cette fois je ne bougeai pas : je restai immobile, l'écoutant pleurer dans la nuit. Il n'y avait rien d'autre à faire. Je savais ne pas pouvoir grand-chose pour elle.

***

Mais le jour où elle ramena la plante, il n'y avait plus trace de tristesse dans ses yeux minces.

Elle la tenait à plein bras comme un petit sapin de Noël.

— « Regarde donc, Américain, » s'est-elle exclamée, « regarde ce que je t'apporte. »

J'ai regardé. Tout de suite j'ai reçu l'avertissement. Tout de suite j'ai haï cette plante, son vert trop dense, ses feuilles trop larges, trop charnues, son aspect robuste, vénéneux, à mi-chemin entre l'animal et le végétal.

Aïla m'expliqua que c'était là une plante particulière aux îles de la Sonde. Elle l'avait achetée à un marin qui débarquait. En la regardant elle retrouvait les montagnes éternellement vertes sous un ciel impérissable.

Et très rapidement son humeur s'est incroyablement transformée. Elle entourait cette plante de soins incroyables et permanents, comme si elle avait trouvé là une nouvelle raison de vivre. Elle caressait longuement les lourdes feuilles immobiles, humant avec délices, semblait-il, l'odeur tenace, douceâtre, qui s'émanait de la plante. Maintenant toute l'activité d'Aïla était orientée en fonction de cette plante qui me répugnait, sans que je pusse clairement expliciter ce sentiment. Il se dégageait d'elle une impression de force sournoise et cachée. un je ne sais quoi de tranquillement malveillant bien à l'abri derrière l'immobilité végétale.

Un jour, j'entendis un bruit de voix provenant du living-room où se trouvait la plante. J'entrai. Aïla était seule. D'un geste lent, machinal, elle caressait la plante tout en monologuant dans sa langue. C'était un peu comme un chant plaintif, une sorte de prière. Quand elle m'aperçut elle s'arrêta avec une brusquerie fautive, sa main brune figée sur la feuille immobile. Puis elle se ressaisit. « Tu vois, » dit-elle, « je lui raconte des histoires de mon pays. Elle les comprend, tu sais. »

⁂

Tout a commencé là, je crois.

C'était un mois d'octobre pluvieux et le brouillard couvrait en permanence la ville et les collines environnantes, raccourcissant encore les jours. Là-bas, vers le port, les sirènes s'interpellaient interminablement tout au long des heures tristes de l'automne annoncé. Je voyais Aïla de plus en plus rarement : nos relations changeaient imperceptiblement. Nous nous étions aimés l'espace de quelques semaines et maintenant nous étions de nouveau comme deux étrangers n'ayant plus grand-chose à se dire.

Je la voyais surtout le soir. Elle me parlait alors de cette plante : elle s'animait, ses yeux brillaient, je voyais ses dents, elle faisait des gestes.

Une fois je lui répondis que je ne voyais vraiment pas ce que cette plante avait d'extraordinaire ; et en disant cela je mentais.

Elle haussa les épaules : « Tu ne peux pas comprendre ; tu n'as pas vécu là-bas ; tu ne peux pas comprendre ça. »

Je me sentis alors vaguement ulcéré. Elle se leva d'un mouvement souple et se dirigea vers la plante tapie dans son coin.

Je vis son bras mince qui captait un reste de lumière enlacer lentement l'immobilité verte, silencieuse. Ensuite elle pencha sa tête vers les feuilles et j'entendis sa voix — les mots incompréhensibles qui signifiaient cependant quelque chose de précis, de concerté. Je crus voir les larges feuilles tressaillir mais à peine. Dans la pénombre les yeux d'Aïla étincelaient — blocs transparents de porcelaine devant du feu — comme le soir où je l'avais embrassée pour la première fois.

Mon cœur se mit à battre plus rapidement : le corps d'Aïla paraissait s'unir à l'immobilité végétale. Elle murmurait maintenant. Je me levai.

— « Laisse cette saloperie tranquille, » dis-je. « D'abord elle pue. »

Et j'allai ouvrir la fenêtre. Quand je me retournai, Aïla s'était éloignée de la plante : les traits de son visage s'étaient incroyablement durcis. A ce moment je sus qu'elle me haïssait comme jamais. Pendant une seconde j'eus une idée démentielle : saisir un instrument quelconque et réduire cette sale plante à l'état de bouillie. Cependant je me contins et sortis de la pièce, les tempes battantes.

Après cet incident, je ne pensais pas qu'Aïla viendrait me rejoindre dans ma chambre. Malgré moi, j'attendais sa venue.

Vers minuit j'entendis ma porte qui s'ouvrait et, tout de suite après, Aïla se coula sans mot dire à mon côté. Je ne bougeai pas. Sa main me cherchait. « Tu ne dors pas, idiot, » dit-elle.

— « Quoi encore ? » demandai-je.

— « Tu as été méchant. Par moments tu es foncièrement méchant. »

— « Bon, » dis-je.

— « Pourquoi cherches-tu sans arrêt à me faire de la peine ? »

— « Je ne cherche rien du tout. »

Puis je me sentis de nouveau envahi par cette colère immense, impétueuse. « Demain, » ajoutai-je, « je brûlerai ta sacrée plante. Je l'arroserai de pétrole et j'y ficherai le feu. »

Je la sentis tressaillir. Puis elle dit *oh !* et s'éloigna ostensiblement de moi. Elle se tut comme ça un bon moment avant de se mettre à pleurer. Je la ramenai contre moi, sentant contre ma joue son visage humide. Elle poussait des petits cris bizarres.

— « Ce n'est pas vrai, » dis-je. « Tout à l'heure j'ai dit n'importe quoi. Je n'y toucherai pas. Promis. »

Ses bras me serrèrent. « Mon dieu, » murmura-t-elle, « pourquoi es-tu méchant comme ça ? Pourquoi, dis ? Mais dis-le ? »

— « Est-ce que je sais ? »

— « Je ne t'ai rien fait. »

— « Aïla, » dis-je. Je l'embrassai. Elle disait n'importe quoi : tout ce qui lui passait par la tête. De temps à autre elle se mettait à rire comme une folle. Ses bras me serraient.

Après, elle se remit à parler de cette plante. J'attendais cela. Et son ton changea, et dans tout cela il y avait quelque chose qui ne me plaisait pas. Et elle continuait de parler dans l'obscurité. Je pensais à la plante qui attendait, parfaitement immobile dans la pièce à côté, entendant, comprenant peut-être ce qu'elle disait. Cela me reprenait comme tout à l'heure : cette montée lente, incontrôlable. Elle parlait toujours mais je ne comprenais plus ce qu'elle racontait. Je l'interrompis brutalement. « Ça va, » dis-je, « assez là-dessus ; tu m'ennuies avec tes imbécilités. »

Elle observa un silence pétrifié. Elle devait avoir peur.

Puis je ne sais plus pourquoi, je me penchai vers elle et la mordis cruellement à l'épaule, avec l'intention de lui faire le plus de mal possible. Il le fallait.

Elle cria de douleur et me repoussa, ses petits poings martelant mon visage dans l'obscurité qui coulait, impavide.

— « Sale bête, » disait-elle à travers ses pleurs. « Ah ! sale bête, » répétait-elle sans fin, recroquevillée à l'autre bout du lit.

Quand je me réveillai au petit matin elle n'y était plus : elle s'était enveloppée dans une couverture et, tournée contre le mur, dormait à même le plancher.

⁂

Cependant elle ne me quitta pas. Dieu sait pourquoi elle se contenta d'émigrer sur le divan du living-room, juste à côté de la plante. Nous ne nous parlions pratiquement plus. J'avais honte de ma conduite et je l'évitais, rentrant de plus en plus tard, souvent à moitié saoul.

Je ne l'avais pas touchée depuis cette fameuse nuit. Il y avait presque toujours de la lumière dans le living-room quand je rentrais à l'aube. La voix d'Aïla se détachait monotone, un peu chantante. Je me disais qu'elle devait être folle ou quelque chose comme ça. Mais entendre cette voix, ses inflexions caressantes et les intervalles de silence, cela me rendait fou aussi. Cette colère effrayante m'aveuglait de nouveau : j'avais alors envie de lui faire le plus de mal possible, de la meurtrir dans sa chair.

Puis ce fut ce soir d'octobre où le vent incessant portait très loin la plainte des navires en provenance des îles où règne l'été permanent. La nuit était avancée : je rentrais ivre, lucide, mauvais. De la lumière filtrait sous la porte du living-room. Sa voix me parvint. Comme je refermais la porte d'entrée il y eut un silence. Puis elle se mit à rire légèrement.

Ce fut ce rire qui me décida. Je poussai la porte. Le corps brun d'Aïla était étendu sur le divan. La plante, penchée vers elle, l'effleurait de ses feuilles.

Aïla avait une attitude d'abandon total : elle paraissait fixer le plafond.

Au bruit que je fis en entrant, elle releva la tête avec brusquerie et me vit. Elle eut une expression fautive mais cela ne dura guère.

— « Que veux-tu à cette heure ? » demanda-t-elle avec rudesse, sans doute pour masquer sa gêne.

Mais je ne l'écoutais pas ; j'observais la plante. Un court instant il m'avait semblé qu'elle s'était imperceptiblement redressée d'un mouvement continu, insensible.

— « Tu n'as pas peur de prendre froid ? » dis-je à la fin. Je n'osais pas la regarder. Je me sentais honteux. Quand je levai les yeux ce fut pour la voir ramener une couverture contre elle. Elle fixait le plancher : je la sentais confuse, agressive.

— « Tu n'as rien à faire ici, » murmura-t-elle. « Va-t-en. Je te déteste. »

Ses traits avaient une expression butée : elle se fermait comme un coquillage.

— « Et ça, » dis-je, désignant la plante, « tu la détestes aussi, hein ? »

— « Va-t-en, » répéta-t-elle sans me regarder. Je la pris violemment par le bras : « Qu'est-ce que tu fichais, espèce de folle ? »

— « Arrête, » cria-t-elle, « tu me fais mal. »

Je la giflai deux fois puis la repoussai. Elle tomba par terre, empêtrée dans sa couverture, ses cheveux noirs démêlés lui masquant complètement le visage. Mon cœur battait à tout rompre. Puis je vis la plante immobile, verte, épanouie. Je la jetai au sol avec l'intention de la piétiner de toutes mes forces. Je sentis la tige, les feuilles, sous ma semelle, ayant l'im-

pression de devenir fou car cela se tordait d'un lent mouvement ophidien.

La dernière chose que je vis en sortant, ce fut Aïla se précipitant pour la ramasser avec des gestes précautionneux.

*
**

Et alors des jours gris passèrent pendant lesquels je ne vis plus Aïla. Cependant elle était toujours là, et je sentais sa douce présence dans la pièce à côté et je me disais que je l'aimais et c'était tout.

Une nuit dans mon sommeil, je crus entendre un fracas suivi d'un cri. Je me dressai dans l'obscurité et la silhouette en ombre chinoise d'Aïla se découpa dans le rectangle lumineux du chambranle. Un instant plus tard elle se blottit dans mes bras, balbutiant des mots sans suite. Elle se serrait contre moi comme un petit animal effrayé. Je pris son visage entre mes mains : ses yeux me fixaient intensément, se déplaçant latéralement à toute vitesse comme s'ils avaient voulu s'évader à tout prix de leurs orbites.

Je la suppliais de parler. Elle se contentait de me regarder : on aurait dit qu'elle me voyait pour la première fois. « Protège-moi, » murmura-t-elle, « protège-moi, je t'en supplie. » Ses bras étaient durs comme du métal. Elle paraissait éperdue de terreur. Puis elle parla : la voix tendue, mécanique, les mots jetés n'importe comment, arrachés de force à un univers de terreur et de destruction.

— « On m'a jeté un sort, » dit-elle, « protège-moi de ça ; ne me laisse pas seule, je t'en prie ; je suis maudite ; tu ne peux pas comprendre. »

— « Cette plante, » commençai-je.

— « Ne dis rien, » supplia-t-elle, « maintenant quoi qu'il arrive... »

— « Je vais la brûler. Je... » Elle m'arrêta : « Cela ne servirait à rien... » (je sentais en elle une lassitude immense) « il n'y a rien à faire. Rien. Je subis un charme. Personne n'y peut rien. »

Ses beaux traits étaient altérés par la frayeur.

Plus tard, dans la nuit qui s'avançait, elle dit sans préambule :

— « Tu sais, je crois que je vais bientôt mourir. »

C'était une constatation désabusée, un peu navrée pour moi. Rien de plus. « Ce n'est pas possible, » dis-je. « Ce n'est pas vrai. »

— « Tu m'oublieras, » répondit-elle. « Tu m'oublies déjà, vois-tu. »

Elle s'endormit vers le petit matin. Je considérais éperdument son petit visage clos, sillonné par les larmes.

— « Aïla, » dis-je, et je la serrais contre moi. Ses yeux s'ouvrirent à la lisière du sommeil et elle murmura quelque chose dans sa langue barbare et je sus alors que c'était moi qu'elle aimait. Pas cette chose.

*
**

Le matin Aïla dormit profondément. Le sommeil conférait à son visage chiffonné une expression de détresse enfantine.

Dans la pièce à côté la plante maudite était là, inévitable, semblant défier à la fois l'espace et le temps. Je m'arrêtais et la fixais avec haine. Les larges feuilles charnues ne bougeaient pas, pendant paresseusement au sein de leur généreuse torpeur végétale. Je sus alors que la plante me regardait aussi, qu'elle me connaissait, m'évaluait comme une donnée objective avec laquelle il faut composer. « Ce soir même, » pensai-je, « je t'arroserai de pétrole et je mettrai ensuite le feu. » Je pensais cela intensément pour qu'elle sache bien ce qui l'attendait.

Dans la journée, le temps se découvrit et, au-dessous des échancrures bleues, le Pacifique étincelait dans la verdeur figée de ses millions de facettes changeantes. L'air sentait le sel et les sirènes s'étaient tues sous le soleil intermittent.

Quand je poussai la porte de l'appartement, le silence m'assaillit. Une odeur douceâtre imprégnait tout.

Je sus alors qu'il était arrivé un grand malheur, qu'Aïla était morte, que tout s'effondrait. En entrant dans le living-room, mes jambes me portant inconsciemment, je savais exactement ce que j'allais voir : Aïla gisant sur le divan, morte, étranglée par les multiples tentacules de la plante nouées en réseau autour de son corps. Ses yeux grands ouverts fixaient le néant. On aurait dit que la plante avait essayé de se confondre avec elle, de l'assimiler.

J'arrachai furieusement une à une les tentacules. J'eus très nettement une impression de résistance, de force souple et sournoise. Quand j'eus délivré Aïla de l'horrible étreinte, je vis que son corps était zébré de meurtrissures profondes. J'allai chercher une hache et d'un coup violent cisaillai la plante en deux. Sous le choc elle se tordit silencieusement comme un serpent. Un suc épais, blancheâtre, s'écoulait par la coupure tandis que l'odeur redoublait d'intensité. Quand je m'arrêtai, hors d'haleine, la plante était réduite à une sorte de bouillie. Je portai ensuite ces débris sur le balcon, les arrosai de pétrole avant d'y mettre le feu. Cela brûla longtemps. Après, il ne resta qu'un petit tas de cendres. Le vent le dispersa rapidement.

Je rentrai à l'intérieur. Le soir tombait. Dans le silence crépusculaire Aïla paraissait dormir paisiblement. Je jetai une couverture sur son corps. La nuit venait de partout et la ville s'éclairait par grandes vagues.

Je m'assis près de la tête d'Aïla. Sans doute était-elle déjà là-bas sous le tranquille été permanent. Je savais que je serais accusé de sa mort, qu'on ne me croirait pas. Cela m'était plutôt égal : il ne me restait plus grand-chose à faire.



Chronique Littéraire

André Arnyvelde ou le Bacchus mutilé

par Pierre Versins

« *...tout ce qui est au monde me sera d'abord intéressant, curieux, attrayant, et ensuite et par quelque endroit nourricier.* »

« L'Arche ».

On n'encense plus, le dithyrambe est mort, sa chute aidée souverainement par les cocteau portant aux nues les uns après les autres tous les livres qu'ils découvrent en croyant que nul n'y avait songé avant eux.

Pourtant...

Il faut parler un peu de « *L'Arche* » et d'André Arnyvelde. Mais c'est difficile. Sortir de l'oubli et publier un inédit de Balzac, de Villiers, c'est non pas aisé mais une opération de tout repos. On connaît et Balzac et Villiers, on peut se douter que de leurs inédits rien ne nous sera totalement indifférent. Découvrir d'un auteur inconnu ou méconnu un ouvrage valable et le lancer, c'est une question publicitaire, et si l'œuvre n'est pas trop exceptionnelle, elle pourra s'imposer. Mais prétendre qu'un écrivain, qui a laissé sa trace dans l'histoire — ou la petite histoire —, littéraire, a publié il n'y a pas un demi-siècle un livre que personne ne devrait ignorer aujourd'hui !...

Je serai donc, non pas prudent, mais retenu :

André Arnyvelde est né à Paris le 29 novembre 1881, mort au Camp de Royal-Lieu (à Compiègne) le 2 février 1942 parce que son nom était un anagramme de Lévy (André). Il a publié, de 1910 à 1924, quatre romans qui plus ou moins appartiennent à la science-fiction. Il a fait du journalisme, et surtout de la vulgarisation scientifique (il connaissait pas mal de savants de l'époque, dont Joliot-Curie). Mais à ceci il ne se serait pas résolu, n'était cet événement singulier qui le fit entrer dans la légende (une légende qui ne touche plus que la petite histoire) : à vingt ans il propose, à la Comédie-Française, une pièce en cinq actes et en vers qui, acceptée, le rend célèbre quelque temps, jusqu'au 16 octobre 1906 où, jouée, elle tombe et l'entraîne avec elle, après les cinq représentations réglementaires. « *L'Arche* » incidemment, qui est en partie autobiographique, explique un peu les réactions du dieu foudroyé (car cet événement, à l'époque, correspondait bien à une divinisation soudaine : *vingt ans*, la *Comédie-Française !*). Et notamment ceci, qu'on attendait d'Arnyvelde beaucoup d'œuvres, coup sur coup, qu'il aurait pu fournir, en se saganisant, à des éditeurs avides d'exploiter cet échec-succès (il suffisait qu'on ait parlé de lui, la pièce en elle-même importait peu), s'il n'avait eu une très haute conscience de sa vocation. Pierre Benoit n'eut pas cette retenue littéraire mais, contre-partie qui fait plaisir quand on y songe bien, il n'a pas écrit « *L'Ar-*

che » non plus, pas même « *Le Bacchus mutilé* », cet autre roman d'Arnyvelde qui, lui, contient la seule tentative vraiment honnête (intellectuellement parlant) de ne pas escamoter le problème majeur du machinisme.

Il convient d'en dire un mot, car bien que « *Le Bacchus mutilé* » date de 1922, les études contemporaines sur l'Utopie continuent à se gausser des utopistes prêtant à leurs marionnettes des sentiments trop élevés. On sait bien sûr, depuis longtemps, que l'homme n'est pas un agneau fébrile et qu'il vit mené par l'intérêt — que cet intérêt soit haut ou bas. Denis Aury, qui ressemble à Arnyvelde en ce sens qu'il a refusé une situation toute faite pour voler de ses propres ailes malhabiles, Denis Aury se voit soudain affublé d'une fortune. Colossale ? non, mais importante. Il crée alors un phalanstère, autour de son château, dans la commune avoisinante. Là le machinisme, un machinisme un peu en avance technique, fait son apparition et menace de déséquilibrer cette petite communauté. Et le problème est là, aussi — comment utiliser les loisirs de ces gens, paysans ou boutiquiers, forgerons, maçons ou chaudronniers ? Denis Aury, esthète (on est en 1922, ne l'oublions pas), résout la question. Il fait venir en son village des artistes, peintres, écrivains, danseurs, sculpteurs... et les loge chez l'habitant. En veillant — c'est ici que réside une bonne part de l'astuce — à ce qu'un danseur par exemple soit confié à une famille où il n'y a qu'une fille, pubère s'entend. Et de même, une femme peintre logera avec une de ses amies chez un paysan dont les deux grands fils se soucieront plus d'elles désormais que d'aller brûler des déchets dans une pièce enfumée pour occuper leur temps libre. On voit tout ce qu'on peut tirer de telles situations (à condition de ne s'appeler ni Paul Bourget ni Willy), cette osmose inévitable entre manuels et intellectuels, qui aboutira fatalement. selon la théorie bien connue des vases communicants, à l'imitation par ceux-là de ceux-ci. Bien sûr, il y a au fond de tout cela une certaine naïveté, mais elle n'est pas — et de loin — aussi considérable que celle des utopistes précédents (et postérieurs !) confrontés au même problème, et surtout, l'astuce est belle et ceci compte.

« *L'Arche* », à présent, car c'est surtout « *L'Arche* », qui importe. Un roman ? Non, si par roman on entend conflit humain (encore qu'il y ait bien des scènes « humaines » dans ce livre qui se voudrait situé au-dessus de la mêlée) ; oui, si la caractéristique primordiale du roman est, l'opposant au récit linéaire, une grande complexité dans le découpage qui en fait une espèce d'arbre touffu duquel on explore chaque branche, revenant au tronc et repartant sans cesse, le quittant même parfois, à l'aide d'un rameau plus long, pour passer à un arbre voisin, un va-et-vient d'événements, aussi bien dans le temps que dans l'espace. Un roman, non, s'il faut absolument que les personnages en soient des hommes à qui il arrive des choses. Mais oui, si l'on accepte de concevoir que, l'un des personnages étant l'auteur, l'autre un surhomme, il restera encore à nommer le principal héros, qui est la science, ou mieux, la connaissance. En fait, « *L'Arche* », plus qu'avec un roman classique, a des rapports avec les ouvrages, nombreux, qui vont de la Bible à « *Citadelle* » en passant naturellement par « *Ainsi parlait Zarathoustra* ». Une épopée, mais alors elle serait statique ; pas de cavalcades, pas de mouvements de foules, pas de trompettes guerrières. Une œuvre philosophique, sans doute, quoique la « philosophie » en soit très simple. La couverture de l'édition originale, la seule, porte en exergue ces mots de l'auteur : « *...Un philosophe a dit le monde comme représentation et comme volonté. Un autre a dit l'homme comme volonté de puissance. Je dirai*

le monde comme passion. Je dirai l'homme et son esprit comme passion et comme Joie dans la possession de la réalité... » Mais, comme souvent, l'auteur s'est trompé, ou plus exactement il est allé plus loin — ici, infiniment — qu'il ne songeait. Il y a, évidemment, cette philosophie de la joie dans « *L'Arche* », mais cela nous importerait peu. La joie a été chantée bien mieux, avant comme après 1920. Seul un fragment de l'exergue laisse entendre que la réussite d'Arnyvelde s'inscrit tout de même dans le but qu'il s'est donné : « *...la possession de la réalité...* », les derniers mots, révélateurs ainsi qu'un testament. Car c'est bien cela, cette « *Arche* » merveilleuse, elle contient la réalité, *toute* la réalité, une réalité passablement complexe comme il se doit, et confuse aussi, diffuse aussi, et qui même est vue de plusieurs côtés à la fois, ainsi ces tableaux, d'enfants ou de très grands artistes, où la perspective est abolie et où la maison, parallépipède qu'on nous enseigne à l'école, montre au spectateur *trois* de ses faces. Ici, la maison, la nature (enfin, l'objet de connaissance) montrera tous ses côtés, les quatre verticaux et son toit, et ses fondations encore. C'est dit en plusieurs endroit de « *L'Arche* ». Et montré.

Bref, nos problèmes s'y dévoilent comme ils se révéleraient à des êtres disposant de plus de sens que nous, des sens en profondeurs, des sens à angles de « vue » différents et *simultanés.*

Mais qui possède ces sens ? L'arcandre.

L'arcandre, qui n'a pas d'ancêtres littéraires. Sauf à tenir pour tels les fées des contes ou le Chat Botté, mais ce serait amenuiser l'intérêt de l'aventure que révèle « *L'Arche* » sans profit pour les contes de fées, et de plus ce serait faux. Radicalement faux. Nos fées sont passées, aussi bien dans notre histoire que dans notre vie. On y croyait, il y a bien longtemps, et on y croyait naguère, dans notre enfance à chacun. Elles sont à présent objet d'étude, c'est tout dire. L'arcandre, lui, viendra. Il est le « Horla » *défini,* qui possède un corps visible (quand il le veut bien) et surtout des qualités précises que décèle peu à peu le cours de « *L'Arche* ». L'arcandre est un être qui nous passe de beaucoup, plus que les surhommes réunis de tous les romans de S.F., et qui est proche de nous aussi, plus que John et plus qu'un Slan, plus que Gosseyn et que le Gestalt de Sturgeon.

J'espère que les lecteurs de « *Fiction* » connaissent l'admirable ouvrage de philosophie scientifique de Charles-Noël Martin qui a pour titre « *Les vingt sens de l'homme devant l'inconnu* ». Eh bien, « *L'Arche* » aurait pu être inspiré par ce maître bouquin, tout en allant au-delà. Et quant à Martin, c'est moi qui lui ai, après la parution de son ouvrage et frappé par cette parenté, révélé l'existence de « *L'Arche* », ce que l'on s'explique car le livre est rarissime. Mais cela indique que le roman d'Arnyvelde ne pouvait avoir, en 1920, le succès qu'il méritait. « C'est avoir tort qu'avoir raison trop tôt, » a dit quelqu'un dont j'ai honte de ne pas savoir le nom. Déjà, l'essai de Martin est d'accès difficile. Nous sommes pourtant, sur le plan de la science, un peu plus avancés qu'en 1920. Aussi, quand « *L'Arche* » dut tomber, comme un météore, sur les tables des critiques, je comprends les réactions. D'abord il ne parlait pas de nous, nous les hommes, si intéressants pourtant, enfin il traitait de sujets que seulement — peut-être — dix personnes sur la terre entrevoyaient... Maintenant, encore, il comporte une partie d'obscurités, dont je suis fermement persuadé qu'il faudra des années avant de les saisir.

« *L'Arche* », en quelques mots, à travers l'arcandre nous offre, selon la formule même d'Arnyvelde, « *les archives de la création* ».

Mais il y a le langage. Lui, alors, est vraiment de son époque. Si l'on est frappé souvent par de belles images, et si maints passages sont morceaux d'anthologie, aussi bien par la pensée que par le style, l'ensemble est précieux sans que cela, sauf par endroits, soit nécessaire. Contournées bizarrement, pas désagréablement mais d'une façon qui a cessé de nous paraître neuve, les phrases semblent droit venir du plus odieux des stylistes français fin de siècle (qui pourtant mériterait encore d'être lu), Joséphin Péladan. Par bonheur, le style péladan est proprement inimitable, ce qui nous permet de lire « *L'Arche* » sans ciller à chaque ligne. René Sudre écrivait dans « Combat », en 1949, à propos d'Arnyvelde : « *Sans avoir eu comme Mirbeau, à un certain moment, le dégoût de la chose littéraire, il avait pensé qu'elle accaparait peut-être un peu trop l'intelligence de nos contemporains et il s'était tourné vers un monde plus riche d'émerveillements, celui de la connaissance.* » Il y a de ça, sans doute, et cette formule rappelle l'argument majeur des introducteurs de la S.F. en France, vers 52-53. Mais c'est aussi un phénomène bien contemporain d'un autre point de vue, discutable celui-ci : sous prétexte de *science-fiction*, on accepte difficilement une œuvre *écrite*. Et les bûcherons qui abattent notre langue à coups de livres en vue d'être lus sans peine (je fais allusion à bien des gens, mais pas à Raymond Queneau) sont légion. A tout prendre, je préfère qu'on écrive un peu trop bien, comme Arnyvelde, que pas du tout. Mais, au su des mœurs de notre monde d'aujourd'hui, et comme je prépare une réédition de l'œuvre que je loue, c'était un détail à souligner, honnêtement, que la langue d'Arnyvelde n'était pas à la hauteur de ses pensées, de sa pensée. Que ç'ait été parce qu'il visait trop haut n'enlève rien à l'obstacle pratique pour le lecteur d'aujourd'hui. Mais qui a lu ne fût-ce qu'une ligne de Stéphane Mallarmé trouvera limpide la syntaxe d'Arnyvelde.

Et puis, rien de tel que de garder à l'esprit un défaut (fût-il infime en l'occurrence en comparaison de la valeur globale de l'ouvrage) pour éviter d'être dithyrambique en composant cet article. Bref, ai-je fait montre de suffisamment de retenue ? Cela n'empêche que je ne connais qu'une œuvre à pouvoir lutter d'importannce avec « *L'Arche* », c'est, de Stapledon, sa trilogie : « *Last and first men* », « *Last men in London* » et « *Star maker* ».

Chronique Scientifique

Les systèmes non-aristotéliciens : de Korzybski à Van Vogt et à Jacques Bergier

par Fereydoun Hoveyda

Un des mérites — et non des moindres — de la S.F. est de véhiculer des hypothèses et des idées qui n'eussent pas atteint le grand public autrement. A une époque où le fossé se creuse chaque jour davantage entre la science et la société, cette fonction de renseignement constitue un palliatif d'importance. La S.F. remplace les grands moyens de communication, pris dans le rêt d'une technique désuète de l'information. Ainsi les livres de Van Vogt ont-ils attiré l'attention sur le génial Alfred Korzybski, que le Larousse continue d'ignorer. Malheureusement la S.F., comme tout genre littéraire, se heurte à des limites. Peu de lecteurs de Van Vogt ont eu la curiosité de se reporter aux œuvres de Korzybski. Beaucoup se sont contentés de parler à l'occasion de « logique » non-aristotélicienne, de « non-axiomes » et autres éléments approximatifs qui dénaturaient la pensée de l'inventeur de la « sémantique générale » plus qu'ils ne la répandaient. Bergier et Pauwels, qui se targuent de nous ouvrir des horizons nouveaux, le signalent en passant sans même citer le titre de ses ouvrages ni se donner la peine d'expliquer son apport.

Alfred Habdank Skarbek Korzybski naquit à Varsovie le 3 juillet 1879. Ingénieur de l'école polytechnique, il se rendit en mission commandée en 1915 aux Etats-Unis où il demeura après la révolution de 1917 et acquit la nationalité américaine. Il écrivit en tout et pour tout deux livres : « *Manhood of humanity, the science and art of engineering* » (1921) et « *Science and sanity, an introduction to non-aristotelian systems and general semantics* » (1933). De 1924 à 1926, il étudia le comportement des aliénés sous la direction du psychiatre américain William Alanson White. Il fonda ensuite l'Institut de sémantique générale dont le centre se trouve aujourd'hui à Lakeville, et où il enseigna durant de longues années. Il mourut à Sharon (Connecticut) le 1er mars 1950.

Le danger des systèmes

Korzybski aimait à répéter que sa seule découverte essentielle consistait en une définition originale de l'être humain. Résultat qui pourrait paraître dérisoire, une définition n'étant pas grand-chose. Pourtant une définition peut être *tout*. De quoi s'agit-il ? L'homme, dit Korzybski, est un « *time-binder* ». J'ai longtemps essayé de trouver un équivalent à cette expression. J'avance provisoirement le suivant : « *maîtriseur-du-temps* ». Un hasard m'a permis de trouver le second de ses ouvrages, « *Science and*

sanity ». N'ayant pas lu « *Manhood of humanity* », je ne m'estime pas en mesure de donner une vue complète des idées korzybskiennes. Pourtant il me semble important de résumer ici ce que je connais de son œuvre. Car Korzybski jette une lumière nouvelle sur Van Vogt et toute une partie de la S.F. Il éclaire également certaines des positions de mon ami Bergier. Je tiens en effet « *Le matin des magiciens* » pour une S.F. et la récente polémique qu'il a provoquée ici-même me paraît injustifiée dans la mesure où elle dépasse le genre qui nous intéresse.

Il sera difficile bien sûr de résumer en quelques pages une théorie qui a été élaborée avec concision à la suite de nombreuses années de recherches. Mais on peut tenter d'en donner un aperçu. Korzybski insiste tout au long de son livre sur la différence qui sépare l'homme de l'animal, notamment dans les réactions nerveuses. Malgré cette différence, explique-t-il, la plupart des hommes continuent à imiter les réactions nerveuses des animaux. Les canons de ce que nous appelons « civilisation » consistent en des généralisations effectuées à partir de l'observation du règne animal et appliquées à l'homme. Ce qui est aussi peu approprié que si l'on appliquait les règles du calcul des surfaces aux volumes. De telles généralisations, dues à l'origine à l'insuffisance des renseignements scientifiques, ont abouti à la formulation de règles de pensées établies par Aristote et ses successeurs : l'identité, l'exclusion du tiers, etc. Elles reflètent une conception binaire de l'univers, qui ne correspond pas à la réalité telle que nous la connaissons à travers les progrès de la science contemporaine. Tout système (A comme non-A) est un ensemble coordonné, aboutissant à des règles méthodologiques et à des principes de procédure qui affectent l'orientation de l'homme dans la vie. Tout système présuppose des hypothèses, des axiomes qui codifient les connaissances à un moment donné et opèrent pour la plupart inconsciemment. On comprendra aisément le danger de tels axiomes inconscients : s'ils ne correspondaient pas aux faits (comme c'est le cas pour le système artistotélicien), ils entraîneraient pour l'homme des troubles sans fin. Or nous continuons à notre époque à vivre sur des principes et des axiomes qui datent de plus de deux mille ans.

La maîtrise-du-temps et la sémantique générale

Le point de départ de Korzybski consiste en une de ces observations très rares qui ne paraissent évidentes qu'après avoir été formulées. L'homme diffère de tous les autres êtres vivants par sa capacité de *maîtriser-le-temps*. Korzybski veut dire que seul l'homme peut transmettre des informations de génération en génération. La culture humaine et la civilisation sont justement le résultat des expériences accumulées grâce à cette capacité, née elle-même de la possibilité pour l'être humain de communiquer avec ses semblables par l'utilisation de symboles. Dès lors les problèmes de langage se trouvent au centre des préoccupations korzybskiennes. Mais il y a beaucoup de langages possibles et nous ne communiquons que par leur biais : en ce sens, toutes nos *réactions* sont *sémantiques*, et la science de l'homme ne peut que s'intituler *sémantique générale*. Il convient de noter tout de suite que le terme « sémantique » n'est pas pris ici dans son sens étroit. Toute science, observe Korzybski, n'avance qu'en inventant son langage ; et les termes qu'il utilise lui-même procèdent souvent de significations nouvelles. D'ailleurs, ainsi qu'il le remarque, on ne peut définir tous les mots. Si on pressait un individu de définir tous les mots, il arriverait bien vite au pied

du mur et tomberait dans un cercle vicieux (par exemple, longueur se définissant par dimension et vice-versa). On atteint ainsi un certain nombre de *mots indéfinis* dont dépendent toutes les langues et qui constituent en quelque sorte une *connaissance in-exprimable* (en mots).

Faut-il rappeler ici toutes les considérations de Korzybski sur la structure du système nerveux humain et sa différence avec celle des animaux ? Je ne le crois pas : les progrès de la physiologie sont suffisamment connus de tous. Disons simplement que Korzybski insiste sur les différents *niveaux d'abstraction* dont nos centres nerveux sont capables, entre le *thalamus* et le *cortex* (ce dernier étant peu ou pas développé chez les animaux). Il y a une espèce de *pensée thalamique*. Et ceux qui sur-utilisent leur thalamus au détriment du cortex sont des individus que l'on pourrait qualifier d'*émotionnels* et par conséquent de *stupides*.

Notre situation dans le monde fait que, lorsque nous cherchons à *connaître*, nous nous trouvons en présence au moins de cinq *niveaux* ou *plans* différents :

1° les *événements* extérieurs microscopiques (réactions physico-chimiques invisibles) ;

2° le niveau *macroscopique* également extérieur ;

3° les *représentations psycho-logiques* et les *réactions sémantiques* à l'intérieur de nous ;

4° la *description verbale* des faits ;

5° les conclusions que nous tirons (ou *inférences*).

Quoi que nous fassions, nous *abstrayons*. On peut trouver à n'importe quel événement un nombre inévaluable de caractéristiques (puisque le monde représente un processus qui ne s'arrête jamais). Le système nerveux ne peut *abstraire* qu'un nombre fini de ces caractéristiques et *ceci jamais directement*. Revenons un instant aux *mots indéfinis*. Ils nous révèlent qu'il existe des niveaux *in-exprimables*, un plan objectif dans lequel nous vivons et qui ne peut se traduire sur le plan verbal. En fait, les trois premiers niveaux décrits ci-dessus appartiennent au *plan objectif* absolument *in-exprimable*. Nous touchons alors un des points essentiels des systèmes non-aristotéliciens, que Van Vogt a rendu familier par l'utilisation de sa devise fameuse : « *La carte n'est pas le territoire* » (exemple d'ailleurs emprunté à « *Science and sanity* »). Le mot, affirme Korzybski, n'est pas l'objet. Les mots ne sont pas les objets en dehors de nous, ni les sensations que nous éprouvons en nous. On ne s'assied pas sur le mot « chaise », mais sur un objet qu'au quatrième plan d'*abstraction* nous désignons par l'ensemble de sons qui constituent le mot « chaise ». Cette proposition qui est à la base du non-aristotélicisme paraît, une fois formulée, évidente. Et pourtant, à y regarder de près, il n'est pas difficile de constater que la plupart des individus *confondent* inconsciemment le mot et l'objet. En prononçant le mot « chaise », ils *identifient* sans le savoir l'objet « chaise ». Korzybski met en garde contre les réactions du type : « Oh ! une platitude ; un enfant le sait... » Ces réactions sémantiques, dit-il, empêchent l'acquisition de données nouvelles. C'est pourquoi la découverte de l'évidence est souvent si difficile : elle implique trop de facteurs sémantiques nouveaux.

Pour un langage de structure, d'ordre et de relation

Faisons un pas de plus : les savants ont découvert depuis longtemps que le langage commun de tous les jours est de peu de valeur en science ; il ne nous permet pas de rendre compte de façon complète et cohérente de nous-même et du monde environnant. L'univers est tel qu'il est impossible d'isoler entièrement un objet ou de considérer un être vivant autrement

qu'*en-tant-que-tout*. Si la carte n'est pas le territoire, elle n'en demeure pas moins utile à une condition. Elle rend service si sa *structure* est *similaire* à celle du territoire, si elle indique que, dans la direction Paris-Marseille, Lyon vient avant Avignon et non après. Ainsi les *structures* (qui impliquent les *relations*) deviennent le seul contenu possible de la connaissance et des *significations*. Et les objets *en-tant-que-tels* peuvent être considérés comme des relations entre les événements et le système nerveux humain. La connaissance est simple *évaluation*. Au niveau le plus bas de toute analyse, quand nous explorons le *plan objectif* nous devons tenter de définir chaque *signification* comme une sensation *consciente* de relations *actuelles*, qui concernent des entités de l'ordre objectif et qui peuvent être évaluées par des effets psychophysiologiques personnels et variés. L'identité (similitude absolue dans tous les sens) ne correspond pas à la réalité. Il n'y a que *similitude* dans certains sens, équivalence, égalité. L'identité est l'apanage du primitif ou du malade mental. Le système non-aristotéliciсen formule les principes généraux de la *non-identité*.

Or le langage actuel, basé sur le système aristotélicien, opère des séparations dans des structures qui ne peuvent être séparées ; il *élémentalise* : espace *et* temps, corps *et* esprit, etc. Dans un système non-A, il convient d'utiliser des expressions qui suppriment cette séparation innjustifiée : par exemple, espace-temps, corps-esprit, etc. Le langage A aboutit à construire un monde *animiste fictif*. Et l'utilisation de ce langage qui comporte des axiomes métaphysiques inconscients conduit à des blocages malsains dans nos réactions sémantiques générales. Il est basé sur l'utilisation du « *est* » de l'identité et possède en conséquence une structure primitive. En l'appliquant, nous continuons à *copier* dans nos réactions nerveuses les réactions animales. Nous procédons à des *projections* sémantiques néfastes.

On peut définir les choses par *extension* ou *intension*. Si nous disons que l'homme est un animal bipède, raisonnable, sans plumes, etc., nous faisons de l'*intension* ; nous donnons une liste de propriétés et notre définition ne peut pas couvrir toutes les caractéristiques de tous les hommes. L'*extension* se contente de définir une collection d'individualités et demeure par conséquent plus près de la réalité. Le langage mathématique utilise constamment l'*extension*. Korzybski décrit alors les notions de fonctions et de séries. La fonction est basée sur la notion de « variable » (c'est-à-dire symbole pouvant prendre une infinité de valeurs). Une grande majorité des termes que nous utilisons sont les noms de processus au contenu changeant. Avant de pouvoir établir la vérité ou la fausseté de ces termes, il convient de donner au variable une valeur unique. En général, l'introduction de la coordonnée temps suffit pour cela. On ne dira pas « la science dit » mais « la science 1960 dit ». Le dogmatisme aristotélicien conduit à croire en l'existence de vérités éternelles et à formuler des déclarations générales et universelles.

Pour un monde quadridimensionnel de non-identité

Une autre notion qui possède une grande importance dans le système non-A, est celle d'*ordre* qui est un des termes *indéfinis* à la base de ce système. Toute déclaration émanant de qui que ce soit implique une métaphysique, et justement les termes indéfinis représentent en quelque sorte des croyances implicites et des axiomes structurels. Aucun ensemble de termes indéfinis n'est définitif. « Etre » signifie *être relié à*, et cette dernière expression implique un ordre multidimensionnel et aboutit à la notion de structure. Il y a dans notre systè-

me nerveux un *ordre* qui permet à l'homme de s'adapter et de survivre ; mais cet ordre peut être renversé. L'*ordre de survivance* nécessite un travail coordonné de toutes les parties d'un système (nerveux). Il y a un processus cyclique, par exemple, dans nos *abstractions* : inférieures d'abord. supérieures ensuite. Le non-A pose le principe de base suivant : les organismes qui possèdent des processus doivent vivre dans un certain *ordre naturel quadridimensionnel de survivance,* et le renversement de cet ordre conduit à des développements pathologiques. L'identification A est le résultat de la confusion des ordres.

Les problèmes d'espace-temps sont essentiels, car ils constituent les facteurs potentiels de toute réaction sémantique. L'enfant commence sa vie par une réaction d'identité et la confusion des divers ordres d'abstraction. On peut à cet égard distinguer trois périodes du devenir humain, caractérisées chacune par sa méthode d'*évaluation* : 1° période primitive : identification sans restriction ; 2° période infantile ou A : identification moindre ; exclut l'asymétrie et la notion de relation ; possède une sémantique comportant entre autres la *loi d'identité* ; 3° période adulte ou non-A : élimination complète de l'identité par le moyen des relations notamment asymétriques, ce qui fait de la structure la base du savoir ; possède une sémantique aux valeurs indéfinies ; reconnaît l'égalité et l'équivalence, mais non l'identité.

La différence horizontale entre l'homme et l'animal consiste dans le fait que le *pouvoir d'abstraire* du premier est illimté. En outre l'homme est seul capable d'avoir la *conscience d'abstraire,* ce qui constitue une différence verticale avec l'animal. La conscience d'abstraire est la conscience du fait qu'en abstrayant nous laissons de côté des caractéristiques.

Il est certain, dit Korzybski, que des facteurs physico-chimiques, le milieu, la *conduite colloïdale,* les sécrétions endocrines, etc., conditionnent les potentialités et la conduite d'un organisme et sont liés à des types spécifiques de réactions sémantiques. Mais la réciproque est également vraie. Notre connaissance du système nerveux et de l'univers a beaucoup progressé mais nous ne l'appliquons pas dans la pratique : nous labourons sans semer ! Nous vivons notre vie sur le plan *objectif* et non sur le plan *verbal.* Le rôle de ce dernier plan (qui est auxiliaire) n'est vraiment rempli que si le processus verbal est retraduit en effets du *premier ordre,* c'est-à-dire s'il affecte les manifestations psycho-logiques in-exprimables telles que les sensations, émotions, etc.

La distance qui sépare aujourd'hui les possibilités d'adaptation de l'homme et les progrès de la science devient de plus en plus alarmante. La nature humaine n'est pas le seul résultat de l'hérédité et de l'influence du milieu : elle peut être transformée. C'est pour cela que Korzybski propose une méthode d'entraînement non-A qui sert de point de départ aux romans de Van Vogt.

En définitive, dit Korzybski, le *but* d'un système non-A est le même que celui du système A. La seule question qui se pose est de savoir si nous allons baser nos existences sur les découvertes scientifiques d'aujourd'hui ou sur celles de l'an 350 avant J.-C.

Le « cerveau second » de Van Vogt

Tels sont quelques-uns des points saillants des développements de Korzybski dans « *Science and sanity* ». J'ai tenté de les résumer le plus clairement possible. Mais pour reprendre l'idée de l'auteur sur la nature des abstractions, je conviens que j'ai laissé de côté bien des particularités de son système. Pourtant ce que j'en rapporte ici suffit à jeter une lumière nouvelle sur l'œuvre romanesque de

Van Vogt. Toute la fin par exemple des « *Aventures de non-A* » reprend les développements de Korzybski sur l'identification A et la supériorité du système non-A. Le procédé imaginé par Gosseyn pour anéantir le Disciple malgré tous les pouvoirs qu'il détenait, procède de là. Puisque la religion de ces « émigrés galactiques » se base comme les anciennes idolâtries sur *l'identification des symboles*, Gosseyn choisit le corps du *Dieu endormi* pour se « similariser » et l'animer pendant les quelques minutes de vie qu'il possède encore. Il met à profit ces courts instants pour accuser le Disciple de trahison devant toute l'assemblée des prêtres. Or la volonté innée de vivre du système nerveux de Secoh (le Disciple) exigeait à ce moment qu'il rejetât sa croyance ; ce qui était impossible, étant donné qu'elle était profondément enracinée en lui. Ne voulant pas mourir et ne pouvant pas d'autre part accepter le poids du crime dont son dieu l'accusait, il oublie et devient fou. L'amnésie est la meilleure méthode pour fuir la réalité : Secoh se trouve ainsi neutralisé tandis que le dieu retourne à l'état d'enfant non né et que Gosseyn regagne son propre corps. Tout au long de ce roman, comme dans « *Le monde des A* », de multiples références sont faites aux méthodes d'entraînement de Korzybski et de son Institut de sémantique générale. Van Vogt décrit les Vénusiens non-A comme des êtres « *entraînés dont la caractéristique dominante de complète adaptation paraissait partie intégrante du visage et du corps* ». De même on retrouve dans les deux romans la distinction entre le plan thalamique et le plan verbal, entre l'adaptation non-A et les émotions incontrôlables incrustées dans les systèmes nerveux des autres individus. Plusieurs fois, on voit Gosseyn s'accorder cette *pause* qui permet aux stimuli de passer du thalamus au cortex et de revenir, enrichis de l'expérience de la personne : à cette condition, les réactions sémantiques ne constituent plus des réflexes immédiats malsains et dangereux. Enro, le dictateur des « *Aventures de non-A* », malgré l'utilisation de toutes les ressources des sciences, demeure un névrosé fixé sur son enfance, incapable d'une conduite équilibrée, allusion aussi à l'inséparabilité des facteurs espace-temps. Et chemin faisant, Van Vogt répond à l'accusation qu'on pourrait porter contre Korzybski de prôner un super-rationalisme au détriment de la « joie de vivre » : « *Le thalamus siège des émotions et le cortex centre de la discrimination, intégrés, équilibrés dans une association étroite et merveilleuse. Des émotions non pas éliminées, mais enrichies et détendues par leur association avec cette part de la conscience, le cortex, capable de goûter un nombre infini de subtiles variations dans le flux des impressions* ». Je pourrais multiplier les exemples.

Une construction non-A

Mais il y a plus : le système non-A de Korzybski influe jusque sur la construction même des romans de Van Vogt. S'il est vrai que toute notre connaissance est structurelle et ne se fait que par l'intermédiaire d'un système nerveux individualisé, le récit ne peut se ramener qu'à une seule personne bien déterminée. Malgré l'apparence objective du « il », Gosseyn est toujours présent à chaque instant du récit. Van Vogt utilise ici à plein les possibilités offertes par la science-fiction. Poussant les idées de Korzybski très loin et émettant des hypothèses hardies, il suppose plusieurs choses : Gosseyn, entraîné aux méthodes non-A, est capable de se *similariser* d'un endroit à l'autre ; mieux encore, son esprit peut s'introduire dans le corps d'un autre ; l'entraînement a fait naître en lui un *cerveau second*. Grâce à tous ces attributs, les non-A constituent en quel-

que sorte un groupe de surhommes qui ne se manifestent pas ouvertement à la multitude A, mais sont conscients de leur propre puissance. L'auteur a sans doute pensé que les développements théoriques de son roman pouvaient paraître subtils ou demeurer incompris, puisqu'il prend la précaution de faire précéder chaque chapitre d'un « non-axiome » (je ne suis pas d'accord d'ailleurs avec cette appellation (1)) résumant quelques points des idées korzybskiennes. Malheureusement, ces petits aperçus me semblent plutôt nuire à Korzybski : ils sont trop simplistes ou pas assez clairs pour le profane. En outre ce procédé nous éloigne du roman. Je pense que Van Vogt eût pu les inclure avec plus de bonheur dans le corps de son récit. Il y aurait beaucoup à dire sur les « *Aventures de non-A* » et le caractère presque unique de ce livre dans la littérature de science-fiction. Mais l'espace me manque, et je voudrais encore signaler, pour finir, certaines relations implicites entre le non-A et le récent livre de notre ami Bergier.

La super-conscience des mutants de Bergier et Pauwels

Pauwels et Bergier proclament que les mutants sont parmi nous et qu'ils se cachent encore. Ne rejoignent-ils pas ainsi Van Vogt, qui décrit les interventions des surhommes non-A dans la société future ? Korzybski disait que l'entraînement non-A permettrait à l'individu de décupler ses facultés. Or l'Institut de sémantique générale existe depuis de nombreuses années et a entraîné jusqu'ici des centaines de personnes, qui à travers le monde exercent une certaine influence sur leurs semblables. Lorsque Pauwels et Bergier insistent sur la nécessité d'utiliser à plein notre cerveau, ils ne font que répéter la constatation de Korzybski : « *Etant donné que le cortex exerce une influence profonde sur toutes les parties du cerveau, son utilisation insuffisante produit des effets néfastes sur toutes ces parties.* » De même, pour ce qui est de l'affirmation des alchimistes selon laquelle il n'y aurait pas deux êtres semblables au monde (p. 141), ils rejoignent Korzybski : « *Nous devons rester conscients du fait que dans la vie, au niveau objectif, nous avons affaire à des individualités absolues, qu'il s'agisse d'êtres vivants, d'objets, de situations ou de réactions sémantiques.* » Et encore, leurs remarques sur le caractère binaire du langage (p. 416) reflètent la critique serrée que fait Korzybski du langage A, qu'il qualifie de « *two valued* ». Bergier et Pauwels déclarent : « *Nous vivons sur des idées, des morales, des sociologies, des philosophies, une psychologie qui appartiennent au* XIXe *siècle* » (p. 38). Comparons avec Korzybski : « *Le système à la base de notre vie contemporaine repose sur des hypothèses qui pour la plupart n'ont pas changé depuis Aristote... Une ré-orientation non-A est inévitable. La seule question est de savoir quand et à quel prix.* » Je pourrais multiplier à l'envi les similitudes entre la pensée de Pauwels et Bergier et celle de Korzybski — au point que l'on pourrait croire qu'ils ont copié le génial savant américain. Pourtant ils ne citent Korzybski qu'au passage, une fois, et encore ne font-ils pas état de ses vues. Pauwels et Bergier n'auraient-ils jamais lu Korzybski ? Si tel est le cas, je m'étonne qu'ils s'acharnent sur les textes obscurs, et souvent falsifiés, attribués aux alchimistes d'antan, alors qu'ils possèdent à portée de main l'étude « scientifique » de maints problèmes qui les intéressent.

En même temps que « *Science and sanity* », « *Le matin des magiciens* » rappelle les romans de Van Vogt. La superconscience dont parlent Pauwels et Bergier (p. 437) se rapproche cu-

(1) Tout système, dit Korzybski, possède ses axiomes.

rieusement du « cerveau second » acquis par Gilbert Gosseyn à la suite de son entraînement non-A. Ce fait et quelques autres me permettent de penser, ainsi que je l'ai dit au début, que l'ouvrage de Pauwels relève avant tout de la S.F., définie par eux comme « *l'aventure d'un esprit... qui s'engage dans une réflexion à l'échelle cosmique* » (p. 49/50). En effet, Korzybski ne parle nulle part de « cerveau second », invention que Van Vogt infère à partir de ses théories. Et cette démarche est justement le propre de la S.F. Si on admet mon point de vue sur « *Le matin des magiciens* », il devient clair que les louanges de Narcejac, comme les critiques de Klein, ne sont pas valables. Elles tombent à côté. Il ne faut pas être sorcier pour saisir la malice de Bergier (je ne connais pas Pauwels pour l'associer à mon ami dans cette interprétation particulière du titre de leur livre). Il n'entend pas « magicien » dans le sens A courant du terme. Ses magiciens évoquent pour moi ceux des Mille et une nuits qui détenaient toute la science de leurs temps antiques. Je trouve pour ma part le livre de Pauwels et Bergier d'une lecture excitante et je lui applique volontiers leurs propres développements sur les « *textes à plusieurs sens* » (p. 498). De ce point de vue, il y a dans « *Le matin des magiciens* », derrière un apparent désordre d'exposition, un effort très poussé de construction, une technique qui en explique au moins une des significations. S'adressant à un public encore rationaliste (au sens étroit du terme), Pauwels et Bergier accumulent les faits troublants du passé (sans prendre parti, il faut le souligner) dans ce qu'ils nomment le « futur antérieur ». Viennent ensuite les révélations « fantastiques » du présent. Enfin les réflexions sur le présent et l'avenir de l'homme. Tout cela dans un but clair : insister sur la nécessité d'abandonner les œillères pour enfin essayer d'atteindre à une connaissance globale de l'univers. Ne disent-ils pas : « *Il est plus facile de tomber dans le rituel que d'accéder à la connaissance, plus facile d'inventer des dieux que de comprendre des techniques* » ? (p. 209). Si message il y a, c'est le suivant : appeler les hommes à abandonner la facilité et à envisager leur univers en adultes. Ce qui m'intéresse dans « *Le matin des magiciens* », ce ne sont pas ces théories plus ou moins fantaisistes qui défilent à une allure vertigineuse, mais l'attitude que les auteurs veulent nous voir adopter : accepter d'envisager et de passer au crible de la critique *toutes* les hypothèses, même les plus saugrenues.

Cela dit, il arrive à Pauwels, chemin faisant, de nous livrer sa « métaphysique », ses croyances, ses amitiés et inimitiés. Je dis bien Pauwels, parce qu'il m'est difficile de croire que Bergier le suive entièrement sur ce terrain. Peu m'importe que l'alchimie soit ou non le résidu d'une science véritable. Pourquoi inciter les gens à aller lire des ouvrages obscurs, alors qu'ils possèdent à portée de la main des sources beaucoup plus intéressantes et d'un accès bien plus facile ? Que les conquêtes de la science contemporaine soient une simple « redécouverte » des sommets atteints par des « civilisations passées » me paraît pour le moment un problème d'intérêt secondaire.

Ici, je rejoins la position de Gérard Klein. Du fait même qu'à mon avis « *Le matin des magiciens* » est un « texte à plusieurs sens », il peut porter en lui le danger de renforcer les tendances « obscurantistes » qui semblent se réveiller de tous côtés. Je regrette notamment cette absence de références à Korzybski, qui eût contrebalancé les opinions d'auteurs de moindre envergure. Mais je crois que ce danger n'est pas aussi évident que le pense Klein, et qu'en fin de compte Pauwels et Bergier font œuvre utile, dans la mesure où ils contribuent à détruire le conformisme intellectuel

dans lequel l'humanité semble vouloir s'installer. En ne voulant pas tenir compte de l'inexplicable, ou, comme disent Pauwels et Bergier, du « réalisme fantastique », nous adoptons une attitude infantile. L'enfant engloutit dans le gouffre de l'oubli tout ce qui lui déplaît. Il est grand temps de réagir contre ces conduites primitives. Et pour terminer je ne vois rien de mieux que de citer une des conclusions de Korzybski :

« *Avant de nous adapter aux nouvelles conditions de vie créées pour la plupart par les progrès des sciences, il convient de réviser nos méthodes d'orientation (A) devenues inadéquates.* » (1)

(1) Les traductions sont de l'auteur de cet article, qui s'excuse de leur approximation.



Revue des Livres

Ici, on désintègre !

par JACQUES BERGIER, DEMÈTRE IOAKIMIDIS, GÉRARD KLEIN, PIERRE STRINATI et MARTINE THOMÉ

LE LIVRE DU MOIS

LE SIGNE DU CHIEN, par **Jean Hougron** (Denoël, « Présence du Futur »).

La parution du roman de Jean Hougron, « *Le signe du chien* », dans la collection « Présence du Futur », est un événement bien réconfortant pour ceux qui tiennent la science-fiction pour une réalité de la littérature et non pour une enclave d'un univers puéril que les adultes tolèrent tout juste, le sourire au coin des lèvres. Hougron est un écrivain. Personne n'en a jamais douté. Qu'il mette aujourd'hui sa conviction au service de l'avenir, ou plutôt qu'il se serve de la science-fiction pour exprimer ce qu'il tient pour important, est un signe.

Mieux encore, Hougron n'a nullement considéré la science-fiction du haut de ses œuvres passées, avec ce sourire complice que nous avons vu à certains et qui signifie : « Oh ! je m'y suis laissé aller une fois. Rien qu'un divertissement. Cela n'a guère de fond mais qu'importe ? L'avenir est chose trop peu sérieuse pour être confiée aux gens intelligents. » Il a complètement assumé le genre, sans faire la moindre restriction mentale. Il a pris la chose au sérieux. Il a pensé son livre. Il l'a soigné. Il nous a donné le meilleur ouvrage de science-fiction d'un écrivain français paru depuis longtemps. Il y a peu de doute sur le fait que Jean Hougron soit lecteur assidu des publications américaines, sinon de « *Fiction* ». Il a puisé avec honnêteté dans le fond commun et innové avec sincérité.

Le problème posé par « *Le signe du chien* » est d'ordre éthique. Le héros du livre est un « Navigateur », issu d'une civilisation humaine dont l'empire s'étend sur Huit Galaxies, conquérante, sage avec fougue, sachant contrôler les excès de son destin sans étouffer pourtant l'élan qui la porte plus loin, prête à rencontrer quelque obstacle ultime qui la bornera et finalement la détruira, ou qu'elle vaincra. Il se pose sur Sirkoma, monde à l'écart qui n'a jamais rétabli complètement ses liens avec la société galactique après une guerre cataclysmique. Le Navigateur est venu sur Sirkoma mener une enquête à la suite de la disparition d'un navire spatial. Mais cette simple mission est pleine de prolongements. Il lui faut, sur l'ordre de Grunbarth, son supérieur, tenter de comprendre l'évolution de Sirkoma, la nature exacte de sa civilisation, et aussi y prévoir l'installation de bases destinées à lutter contre les Etres-Doubles qui menacent les Huit Galaxies.

Ainsi, l'épisode sirkomien, dans l'Histoire de la Confédération et dans la vie du Navigateur, ne représente

qu'un point dans la première, une étape dans la seconde. Des détails nombreux et habiles, l'emploi de la litote, le danger permanent qui pèse sur les Huit Galaxies et qui s'appelle les Etres-Doubles, situent Sirkoma dans un monde infiniment plus vaste, plus riche et nécessairement dur. La dimension historique est esquissée, qui réduit l'affaire de Sirkoma aux proportions d'un accident de neuf siècles.

Et pourtant, cet accident a de l'importance. Parce que sur Sirkoma, des hommes ont cherché et trouvé une réponse particulière aux problèmes humains. Différente, parce qu'ils étaient isolés. Isolés parce qu'ils tenaient à leur différence. « *Confrontés au terrible génie d'expansion de l'homme — avec les inévitables excès qui en étaient la conséquence — et à sa volonté de bonheur, ils avaient résolu le problème à leur manière. Nous avions choisi une autre voie. Etait-elle meilleure ?* »

La solution des dirigeants de Sirkoma passait par la supercherie. Le Navigateur le découvre bientôt, au péril de sa vie. Ils ont suscité un péril artificiel pour conjurer le besoin de conquête et de guerre qui gronde en tout homme. Et ils tiennent à cette supercherie plus qu'à leurs vies elles-mêmes, moins sans doute pour la puissance qu'elle leur donne que pour les valeurs qu'elle permet à leurs yeux de sauver. S'efforçant de les comprendre, le Navigateur qui les détruit hésite à les condamner. Car tout pouvoir au fond, surtout le plus désintéressé, est une supercherie, une fraude quelquefois pieuse. Et la réponse de Sirkoma aux problèmes écrasants de toute société humaine vaut bien la brutalité efficace d'un Grunbarth.

Grunbarth pourtant, et avec lui le Navigateur, représentent la vie. L'un et l'autre ne peuvent tolérer Sirkoma parce que son équilibre est la négation de la vie, le contrôle systématisé, le malthusianisme fait société. Toute société humaine doit pour vivre et progresser affronter un adversaire. Ce peut être l'espace. Ce peut être le temps. Pour les maîtres de Sirkoma, il valait mieux que cet adversaire fût créé par l'homme, et que son usage permît de contrôler le développement de la société. Pour la Confédération, cet adversaire est la réalité, en l'occurrence ses propres remous, et sur ses frontières, les Etres-Doubles. Certes, la société de Sirkoma était une société névrosée, dévorant sa propre substance. Mais les multiples espèces que compte la Confédération en son sein sont-elles plus heureuses de leur liberté théorique ? Manifestent-elles plus de pouvoir créateur ? Leur santé a-t-elle plus de réalité ? Et si les Etres-Doubles qui menacent les vaisseaux de l'espace n'avaient pas plus de réalité que les Rhungs qui terrorisaient la plèbe de Sirkoma ? Si sur un plan plus vaste, la Confédération n'était qu'une Sirkoma aux frontières monstrueusement élargies ?

Hougron traite de la civilisation de Sirkoma avec une précision d'ethnologue à laquelle ses expériences indochinoises ne sont certes pas étrangères. Les problèmes du pouvoir, de la violence et de la différence sont les siens comme ceux de son héros. Le Navigateur les accepte avec humilité et courage. Ces deux qualités sont aussi celles du style de Jean Hougron qui est net, pur, précis. Sa poésie ne doit rien à la redondance. Elle a la marque de la nnoblesse et de la force.

GÉRARD KLEIN.

SCIENCE-FICTION

LA PLANETE OUBLIEE (The forgotten planet) par **Murray Leinster** (Ditis).

Il fut un temps où la lutte contre des insectes géants faisait partie du programme quotidien de tout héros de science-fiction digne de ce nom. Les personnages de ce roman de Murray Leinster ont à faire face, eux aussi, à de monstrueux scarabées et à des araignées dont les pattes sont longues d'un mètre. La chose s'explique si l'on sait que ce roman résulte de la fusion de trois nouvelles, dont les deux premières parurent en 1926 et 1927 respectivement (la troisième datant de 1953).

Ce n'est cependant pas à une simple « curiosité historique » que nous avons affaire ; les trois récits primitifs ont été combinés en un tout cohérent, logiquement développé. La planète oubliée qui sert de décor était primitivement prévue pour la colonisation humaine — le roman se déroulant dans un lointain avenir. La perte d'une fiche de catalogue a interrompu l'œuvre de préparation écologique ; ainsi, lorsque des humains y arrivent, à la suite d'un accident de fusée, ils se trouvent dans un univers de cauchemar, dominé par des insectes colossaux. En quelques générations, les êtres humains sont réduits à l'état d'animaux inférieurs qui doivent constamment lutter contre leurs redoutables adversaires s'ils veulent vivre. Le roman raconte la lente remontée d'une tribu humaine : de l'état de bêtes traquées, ses membres passent à celui non pas de civilisés, mais de barbares ; le lecteur assiste à cette prise de conscience, qui constitue en fait la part principale de l'action.

Sans doute le protagoniste parvient-il à tuer des insectes qui, précédemment, le terrorisaient ; mais Murray Leinster fait clairement sentir que ses premières victoires sont dues au hasard. Et c'est ce hasard qui, progressivement, lui donne conscience de ses possibilités. En effet, Burl, le héros, a une qualité remarquable : il n'est aucunement un surhomme. Il n'invente pas la roue, il ne découvre pas le feu. Mais il remarque que ses victoires sur les insectes, et le début d'assurance qu'il en éprouve, lui donnent une sorte d'ascendant sur ses compagnons de tribu. Et c'est pour conserver cet ascendant qu'il prend des initiatives. A ce point de vue, le roman constitue indéniablement une réussite.

Quant au monde sur lequel Burl et ses compagnons s'efforcent d'abord de subsister, il est dépeint avec une réelle intensité, et aussi avec un souci appréciable de la vraisemblance scientifique : les insectes de Murray Leinster sont des monstres que l'on ne voudrait guère rencontrer, dans une forêt ou ailleurs. Mais ils demeurent des insectes par leur instinct, leur façon de chasser, leur réflexe de se défendre contre tout ce qui paraît insolite.

Comme la plupart des autres romans de science-fiction publiés par Ditis, celui-ci est traduit de façon médiocre, et comporte plusieurs passages dont le texte a été « abrégé » par rapport à celui de l'original. Il demeure néanmoins digne d'être lu, même dans sa version française.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.



Un vrai Chef!
Geugimix
ROBOT ÉLECTRO-CULINAIRE
exécute pour vous en un clin d'œil et sans effort, toutes les préparations culinaires les plus délicates et les plus variées.
6 appareils en 1
le Geugimix
BAT, FOUETTE, MALAXE, MÉLANGE, PÉTRIT, HACHE, MIXE, HOMOGÉNÉISE ÉMULSIONNE, RAPE, ÉMINCE, PRESSE (tous agrumes), MOUD, BROIE, PULVÉRISE
5 appareils adaptables en supplément.
DE L'OUTILLAGE A L'AUTOMOBILE...
Peugeot
LA QUALITÉ QU'ON NE DISCUTE PAS.
APPAREILS DE QUALITÉ
Peugeot Frères
LA PUBLICITÉ FRANÇAISE

L'AFFAIRE DU X-29, par Peter Lemon (Daniber).

La couverture nous apprend que ce roman relève de l'*espionnage spacial* (sic). Il n'est pas indiqué de traducteur ni de titre anglais, ce qui tendrait à établir qu'il s'agit d'un récit original. Le ton de la narration laisse toutefois des doutes sur la question, car il est marqué d'une fausse désinvolture, dont la vulgarité devient rapidement agaçante ; qu'il le veuille ou non, le lecteur pense aux plus mal traduits des romans dits « noirs ».

Très sommairement maquillée de détails pseudo-scientifiques, l'intrigue constitue une variante simple du thème du document important qui a disparu et qu'il s'agit de retrouver. L'action se déroule sur une fusée interplanétaire, puis sur le sol de Vénus, mais on eût tout aussi bien pu la transposer — par exemple — sur un transatlantique puis sur une région judicieusement désertique. Il y a les « bons » — l'ineffable agent secret Mulligan, qui raconte lui-même son histoire, est le plus important d'entre eux — et, en face d'eux, les « méchants », dont le principal est un Russe au nom assez inattendu de Tirpine. Le premier finit par descendre le second sous l'œil indifférent du lecteur, qui est régalé, sur un peu moins de deux cents pages, de tout ce qu'un roman de science-fiction ne devrait pas être.

Sur la couverture, le titre du récit est précédé de l'indication *Mulligan remet ça*. Il reste simplement à espérer que cela ne lui arrive pas trop souvent.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

LES BAGNES DE L'ESPACE, par François Lourbet (Daniber).

Voici cette chose fort rare et assez divertissante : le roman où tous les protagonistes agissent comme des imbéciles (on ne peut malheureusement pas les traiter de fous, et cela enlève à François Lourbet le mérite de s'être risqué dans la *sotie* de science-fiction). Un geôlier qui enferme ses détenus les plus dangereux aux cellules du rez-de-chaussée, sans doute parce que ce seront les autres qui auront plus facilement le désir de s'évader ; un dictateur qui donne à un obscur officier de sa garde un papier garantissant à ce dernier les pleins pouvoirs de façon absolue — et qui, en plus, néglige d'inscrire sur ce document le nom de celui qui en est bénéficiaire (comme par hasard, c'est un ennemi du régime qui s'en empare, et qui peut ainsi mener à bien une bonne petite révolution plus ou moins populaire) ; un « résistant » à la dictature qui, sans motif valable, tue celui qui pourrait devenir le chef d'une insurrection — tels sont quelqus-uns des êtres saugrenus que nous propose François Lourbet.

Ce livre procure ainsi au lecteur quelques moments assez amusants — d'autant plus amusants, d'ailleurs, que le récit se charge de considérations pseudo-socialisantes. Ces dernières ne paraissent pas être très claires dans l'esprit de l'auteur, mais il semblerait que, pour François Lourbet, il n'existe guère de moyen de sortir d'une dictature : un clou chassant l'autre, le révolutionnaire de la veille ne peut que devenir le tyran du lendemain. Si vous n'aimez pas ça...

Si on la cherche bien, on peut même trouver un peu de « science-fiction » en ces pages : la plus grande partie de l'action se déroule en effet « sur Deneb », que l'auteur semble considérer comme une planète plutôt que comme une étoile. Il y est aussi question d'une sorte de « télétransport », qui évoque celui que Jack Williamson et James Gunn ont dépeint dans « *Star bridge* » (1). Rien de nouveau sous (ou sur ?) Deneb.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

(1) Traduit en français sous le titre « *Le pont sur les étoiles* ».

SORTILEGE TEMPOREL, par **François A. Lourbet** (Dimber).

Si sortilège il y a dans ces pages, il est dimensionnel plutôt que temporel : il s'agit en effet ici d'une tentative de jongler avec des univers parallèles. La jonglerie est celle de l'auteur plutôt que celle du protagoniste : ce dernier se révèle en effet un gaffeur — temporel ou dimensionnel — de toute première force, s'égarant comme à plaisir d'un univers à l'autre, et essayant courageusement de corriger l'Histoire afin de retrouver le monde duquel il est parti, c'est-à-dire le nôtre. Il s'y prend même d'ailleurs si mal que, une fois revenu à son univers de départ, il se trouve en présence d'un autre lui-même. L'aisance avec laquelle une physicienne d'un autre monde parvient à le rejoindre semble indiquer que ce brave Georges-Michel Lambert n'est pas particulièrement doué.

Cela n'a pas grande importance ; ses aventures se lisent sans difficulté et, si elles manquent de profondeur, elles sont distrayantes par la maladresse même du héros. Assassin de Henri IV, instigateur du meurtre de l'archiduc François-Ferdinand à Serajevo, il ne demeure certainement pas inaperçu dans l'Histoire. Cependant, ces sauts du passé à l'avenir, et inversement, semblent suffire à l'auteur : celui-ci se contente d'esquisser de manière très sommaire les autres mondes visités par son héros, et ne paraît guère désireux de nous présenter un paradoxe temporel véritablement corsé. Lambert ne rencontre son autre lui-même que pour le tuer, et l'histoire n'est guère modifiée par l'exploration qu'il a faite d'un autre présent, ainsi que de « notre » passé.

Comparé aux « *Bagnes de l'espace* » du même auteur, le présent roman constitue un progrès certain (ne serait-ce que par l'utilisation beaucoup plus intelligente de thèmes scientifiques) ; cependant, François Lourbet paraît encore manquer de maturité, et surtout de métier. Assurément, on ne saurait lui reprocher de peindre un univers parallèle avec moins de maîtrise que Fredric Brown dans « *What mad universe* » (1) ; et il est assez difficile d'apporter de l'inédit aux paradoxes temporels après « *Le voyageur imprudent* » de René Barjavel. Ce n'est pas par son manque de souffle que François Lourbet déçoit, mais bien par sa tendance à hésiter entre plusieurs idées qu'il n'esquisse que pour les abandonner presque aussitôt. Peut-être s'est-il senti gêné par les dimensions réduites de son roman. Peut-être a-t-il voulu délibérément tenter une sorte de feu d'artifice. Si la première hypothèse est la bonne, il mérite quelque indulgence du lecteur. Si c'est la seconde, il faut bien reconnaître que le résultat de ses efforts n'est pas à la mesure de son ambition. Mais peut-être encore a-t-il poussé son héros un peu au hasard à travers les univers, quitte à lui inventer une issue après un certain nombre de pages ? A dire vrai, la façon dont le récit est mené ne permet pas d'éliminer a priori cette dernière possibilité.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

(1) Traduit en français sous le titre « *L'univers en folie* ».

VULGARISATION SCIENTIFIQUE

LES DESERTS DANS LE MONDE, par **Hilaire Cuny** (Payot).

Ce très bon livre paru dans la célèbre bibliothèque scientifique Payot fait le point d'un sujet extrêmement important. Il fait suite à ces

classiques publiés dans la même collection : « *La vie dans les déserts* », de Kachkarov et Korovine, et « *Le Sahara* », de Raymond Furon.

Aucune étude n'est plus actuelle que celle des déserts, de l'inventaire de leurs ressources, de la possibilité du développement de la vie dans les terres arides, en bref de la mise en valeur d'immenses surfaces improductives des continents. Car, eu égard à la prolifération de l'espèce humaine, il deviendra nécessaire, sous peu, soit de recourir à la limitation des naissances, soit de trouver de nouvelles ressources nutritives.

Hilaire Cuny nous prouve que la première solution va à l'encontre de l'éthique, et plus simplement qu'elle serait préjudiciable au progrès de la connaissance humaine. En une vaste synthèse, il met en évidence les causes profondes du fait désertique, puis, s'appuyant sur l'avis des savants internationaux les plus autorisés, il brosse un tableau d'ensemble des possibilités offertes par un plan d'aménagement des zones désertiques ou semi-désertiques avec la coopération efficace de tous les peuples.

JACQUES BERGIER.

LA CONQUETE DE L'ENERGIE SOLAIRE, par **Paul Kolodkine** (Editions Savoir et Connaître, 5, Cour du Commerce Saint-André des Arts, Paris-6e).

Cet excellent petit livre, préfacé par M. Félix Trombe, du CNRS, fait le point de l'utilisation de l'énergie solaire. Un km2 de photopile solaire moderne peut théoriquement fournir une puissance de 100.000 kilowatts. Un terrain bien exposé de 350 km de côté pavé avec des photopiles fournirait autant d'énergie que l'on en produit actuellement dans le monde entier. Malheureusement les métaux purs tels qu'on les utilise dans les photopiles valent actuellement un peu plus que leur poids d'or. Aussi cherche-t-on d'autres solutions : miroirs solaires, thermo-couples, piles à liquide, et peut-être un jour plantes artificielles. L'auteur passe toutes ces solutions en revue d'une façon remarquablement impartiale. Contrairement à la plupart des auteurs de vulgarisation, il est correct vis-à-vis de la science-fiction. Citons-le : « *La plupart des romans de science-fiction relèvent encore davantage de la fiction que de la science. Mais il est symptômatique que dans les pays anglo-saxons et en Union Soviétique, par exemple, des savants authentiques ne dédaignent pas de signer certains de ces ouvrages et de se faire les Jules Verne de notre temps.* »

JACQUES BERGIER.

LE PRODIGE DES RACES, par **Paul Buyssens** (Editions La Colombe).

Comme beaucoup d'ouvrages publiés aux Editions de la Colombe, celui-ci déconcerte. J'en demande d'avance pardon à l'auteur et à ses sympathisants : ce livre me paraît tout simplement farfelu. Négligeant toutes les preuves de la non-existence des races, l'auteur divise a priori l'espèce humaine en trois races seulement : les méditerranéens, les hommes de couleur et les nordiques. Il place les Allemands parmi les hommes de couleur et les Russes parmi les méditerranéens. Je suis peut-être un esprit obtus : cette thèse me paraît être purement et simplement du délire.

JACQUES BERGIER.

LES MONDES DU CIEL, TERRES VIVANTES OU CIMETIERES ?
par **P. Gauroy** (Librairie Arthème Fayard).

Ce livre est présenté comme constituant « le dernier bilan avant le grand départ » ; l'auteur y résume en effet l'état des connaissances relatives aux astres du système solaire. Ces connaissances ont été obtenues jusqu'à présent grâce à l'astronomie et à l'astrophysique. Le lancement de la fusée russe vers Vénus, s'il se déroule normalement jusqu'à proximité de la planète voisine, constituera peut-être ce grand départ qui verra pour la première fois l'astronautique permettre d'obtenir des données sur d'autres planètes.

P. Gauroy examine tout d'abord les conditions et les limites de la vie, puis il recherche les possibilités d'existence de celle-ci sur les différentes planètes. Il limite strictement son enquête à la forme de vie que nous connaissons sur la Terre. Il refuse de considérer des formes vivantes totalement différentes, car il juge que ce serait abandonner le point de vue scientifique pour la fantaisie.

Suivant une méthode illustrée par H. Strughold dans « *The green and red planet* » (The University of New Mexico Press, 1953) et que l'on peut qualifier d'écologie planétaire, l'auteur du présent ouvrage pense que la vie peut être considérée comme certaine sur Mars et possible sur Venus. Les autres astres du système solaire, planètes ou satellites, ne sont certainement que des mondes morts. Tout en faisant preuve de rigueur scientifique, P. Gauroy cite au passage, sans y prêter créance cependant, quelques hypothèses hardies : origine artificielle des satellites de Mars, explosion d'un vaisseau cosmique en Sibérie...

De nombreux points, de nombreuses conclusions de cet ouvrage pourront naturellement faire l'objet de discussions de la part de spécialistes, mais l'auteur possède une solide documentation et il a bien résumé son sujet. Il faut noter cependant que le même problème a déjà fait l'objet de plusieurs ouvrages, dont le tout récent « *La vie sur les planètes* » de R. Tocquet. Une remarque enfin : pour une raison occulte, de nombreuses figures ne se trouvent pas à l'intérieur des chapitres qu'elles sont chargées d'illustrer.

PIERRE STRINATI.

CRITIQUE DES REVUES

CAHIERS DES SAISONS, N° 24 (Julliard).

Il faudrait « surveiller de près » cette jeune revue qui débuta en 1957 et publie de très bons textes littéraires, ainsi que des études remarquables. Car il se cache parmi ses pages du fantastique de très bon aloi.

Ainsi, le numéro 24 nous offre deux nouvelles, insolites même pour du fantastique : « *L'oncle du ciel* », du Polonais Stanislaw Zielinski, qui n'hésite pas à faire parachuter les passagers d'une ligne aérienne quand les villes où ceux-ci voudraient se rendre ne possèdent pas d'aérodrome. Les habitants de cet univers étrange ne sont pas moins insolites et leur conception de la médecine est pour le moins inusuelle. La seconde nouvelle est « *Une victime du devoir* », d'Eugène Ionesco, que celui-ci écrivit en 1952 avant de l'adapter pour le théâtre. Ici, nous pénétrons de plain-pied dans le monde hallucinant auquel le

dramaturge n'a pas encore, Dieu merci, réussi à nous habituer.

Enfin, la revue contient également une étude de Marcel Schneider, excellent auteur fantastique lui-même, sur « *Les visages de Mérimée* », qui « pâtit d'être l'auteur de Colomba » et demeure encore trop inconnu des amateurs de fantastique. Les pages de Marcel Schneider contribueront à leur donner envie de lire ou de relire l'admirable « *Vénus d'Ille* », que Mérimée lui-même tenait pour son chef-d'œuvre.

L'exemple des « *Cahiers des Saisons* » n'est du reste pas unique (si ce numéro 24 est particulièrement fourni), et beaucoup de revues, surtout parmi les « jeunes », accordent une place au fantastique, si ce n'est à la science-fiction. Chacun ne peut que gagner à cette lente osmose, mais cela n'était peut-être pas assez connu.

MARTINE THOMÉ.

Dépôt légal : 1ᵉʳ *trimestre* 1961. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var).

Les activités du Club Futopia

Le deuxième volume de la Collection Aldébarane, qui portera à la connaissance des amateurs le chef-d'œuvre introuvable d'André Arnyvelde, « *L'Arche* », est mis en souscription par le Club Futopia.

Cet admirable roman de science-fiction, paru en 1920, trop tôt pour être apprécié, sera présenté en quatre fascicules comprenant au total 158 pages au format 29,5 × 11,5, avec une introduction et une bibliographie dues à Pierre Versins.

Le tirage en sera limité au maximum à 250 exemplaires tous numérotés, ronéotypés avec le plus grand soin sur papier jaune or, et 10 % au plus d'exemplaires sur papier blanc toilé. Une seule livraison dans le courant de juin.

La date de clôture de la souscription est fixée au 15 *mai* 1961.

Le prix en est de :

Fr Suisses 2.50 (NF 3,00) pour les membres de Futopia (Fr Suisses 7.50 ou NF 9,00 pour les exemplaires sur papier toilé) ;

Fr Suisses 3.50 (NF 4,20) pour les autres (Fr Suisses 10.50 ou NF 12,60 pour les exemplaires sur papier toilé).

Après la clôture de la souscription, les exemplaires non souscrits verront leur prix passer respectivement à Fr Suisses 5.— (NF 6,00) ou Fr Suisses 15.— (NF 18,00) pour les exemplaires de tête.

PAIEMENT D'AVANCE, pour la Suisse à Pierre Versins, Primerose 38, Lausanne, CCP II 84 22 ; et pour la France à Mme A. Belzanne, 55, rue de la Procession, Paris (XVe), CCP Paris 15.233-10.

Tarif des abonnements à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE Ord.	FRANCE Rec.	BELGIQUE Francs Belges Ord.	BELGIQUE Francs Belges Rec.	SUISSE Francs Suisses Ord.	SUISSE Francs Suisses Rec.	CANADA Dollars Canadiens Ord.	CANADA Dollars Canadiens Rec.	ETRANGER Francs Français Ord.	ETRANGER Francs Français Rec.
6 mois	8,70	12,30	115,00	306,00	10,00	13,50	2.00	2.75	9,90	13,50
Un an	16,80	24,00	223,00	157,00	19,50	26,50	3.90	5.30	19,20	26,40
NUMEROS ANTERIEURS										
N° 1 à 78 .... le numéro	1,40		20,00		1,75				1,75	
A partir du n° 79 ...... »	1,60		23,00		2,00				2,00	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 20 exemplaires, ajouter	0,60		6,00		0,50		0.15		0,60	
N.B. - Le numéro 3 est épuisé.										
RELIURES										
Tous frais compris, 1 reliure	4,90		60,00		5,10		1.20		5,10	
2 reliures	8,90		115,00		10,00		2.00		10,00	
3 reliures	13,10		170,00		14,70		2.90		14,70	
TARIF spécial pour les abonnés										
Tous frais compris, 1 reliure	4,50		55,00		4,70		0.95		4,70	
2 reliures	8,10		105,00		9,10		1.80		9,10	
3 reliures	11,95		150,00		13,50		2.60		13,50	

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 226, avenue Albert, BRUXELLES. C.C.P. 3500-41.

CANADA : LES EDITIONS EUROPEENNES Enr., Case Postale 1022, QUEBEC 2 P.Q.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd St Georges, GENEVE. C.C.P. 1-6112.